Zeitschrift: Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie
Herausgeber: Musée d'art et d'histoire de Genève
Band: 16 (1968)

Artikel: Le journal intime de Rodolphe Töpffer à Paris en 1820
Autor: Droin-Bridel, Jacques / Droin-Bridel, Monique
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-727886

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE JOURNAL INTIME DE RODOLPHE TÖPFFER A PARIS EN 1820

Publié et annoté par Jacques et Monique Droin-Bridel

Tous les biographes de Rodolphe Töpffer ont relevé l'importance qu'eut dans sa vie son séjour à Paris en 1819-1820. C'est en effet à cette époque que se confirma sa vocation pour l'enseignement, dont il fit toute sa carrière.

On se rappelle que Rodolphe Töpffer voulait être peintre comme son père ; sa passion, comme enfant, puis comme adolescent, était d'accompagner Adam Töpffer en Savoie ou dans la campagne entourant Genève pour croquer des scènes de genre ou brosser les charmants tableaux que connaissent tous les amateurs de l'Ecole genevoise de peinture. Mais on se souvient aussi qu'une précoce maladie d'yeux empêcha Rodolphe de marcher sur les traces paternelles, et qu'il lui fallut, à son corps défendant, renoncer à ce qu'il considérait comme devant être le but de son existence.

Aussi, pour permettre à son fils de surmonter son découragement et le tirer du marasme dans lequel il se trouvait, Adam Töpffer pensa-t-il qu'un voyage à Paris donnerait à Rodolphe l'occasion de trouver un équilibre nouveau et lui procurerait l'occasion de découvrir sa voie dans un autre domaine que celui de la peinture. C'est pourquoi Rodolphe écrivait à son ami Domergue à Clermont-Ferrand en juillet 1819 (BPU Ms. suppl. 441 Folio 5) : « Nous avons pris un parti que voici : Je peins pour m'entretenir, pour apprendre toujours un peu, et m'amuser, puis à côté de cela je travaille ferme mes belles lettres, quelque peu de science et autres horreurs pour être en état, en cas que je sois obligé de quitter la peinture, de me tirer d'affaire honorablement, soit pour dans la suite être gouverneur de quelque jeune blanc-bec, soit pour toute autre chose. Vous sentez qu'en attendant la chose n'est sue que de moi et mes amis, car je continue mes leçons de dessin comme si de rien n'était. Mais je sens que quoique ce travail soit contre mon goût (connaissant ce que c'est que de peindre) il me tranquillise. En attendant nous avons décidé que j'irois à Paris à la fin de cette saison pour essayer encore de consulter les habiles gens du lieu avant de prendre un parti définitif. Ainsi je pense qu'au

commencement de septembre je serai en route... » *En partant pour la capitale française, Rodolphe savait qu'il n'irait pas dans un monde totalement inconnu. Son père y avait passé de nombreux mois et était devenu le maître de dessin de l'impératrice Joséphine ; il avait conservé dans les milieux d'artistes des relations et des amis qui furent utiles à Rodolphe. De plus, celui-ci allait retrouver des parents de son père, les Dubochet, dont l'un deviendra l'éditeur parisien de ses œuvres, et un membre de sa famille maternelle, Salomon Counis, son cousin issu de germain, bien qu'il fût de vingt-cinq ans son aîné.*

* * *

Agé de vingt ans et demi, Rodolphe Töpffer quitta Genève le 2 septembre 1819 (« *Jeudi 2. Septembre 1819 l'on commencera à appercevoir* (sic) *ma Seigneurie sur la route de Lyon où je suppose qu'on fermera les boutiques à mon arrivée* »*)* [1], *séjourna à Lyon jusqu'au lundi 6 septembre, et arriva le lendemain chez ses amis Domergue à Clermont-Ferrand ; il y passera plus d'un mois en visitant la région et en peignant. C'est le lundi 11 octobre qu'il prit la diligence pour Paris où il descendit à l'Hôtel des Empereurs, rue Grenelle-Saint-Honoré, sur la rive droite. Le 6 novembre, il gagnera la rive gauche pour rejoindre son ami Maurice et partager avec lui une chambre à l'hôtel de France, 5, rue de Beaune.*

Seules les lettres adressées à ses parents et à sa sœur Ninette nous renseignent sur son activité du 14 octobre au 31 décembre 1819 ; il rédigeait des notes résumant ses occupations [2], *mais elles ne sont malheureusement pas parvenues jusqu'à nous.*

Dès le 1er janvier 1820, Rodolphe consigne jour après jour, dans un modeste cahier à couverture vert foncé, le récit de ses journées et les pensées qui lui viennent à l'esprit. C'est le texte de cet album que nous présentons ici (BPU Ms. suppl. 1651).

Ce cahier inachevé, portant la suscription manuscrite faite par une main inconnue « *Journal de Rodolphe Töpffer* », *a été acquis en 1936 du baron Carl. F. de Geer, par la Bibliothèque publique et universitaire de Genève en même temps que d'autres archives töpfériennes. Il n'est pas totalement inédit ; en effet l'abbé Pierre-Maxime Relave, dans sa biographie de Rodolphe Töpffer parue en 1899, en a extrait quelques citations (pp. 19-25) ; par ailleurs, des fragments plus importants ont été publiés (par Philippe Monnier probablement) dans la* Bibliothèque universelle et Revue Suisse *(tome 62, 1911, pp. 286-314), sous le titre* « *Un étudiant à Paris en 1819 – Lettres et fragments inédits de Rodolphe Töpffer*». *Ces deux publications contiennent des erreurs de lecture, dues certainement à l'écriture minuscule et toujours changeante de l'auteur ; en outre elles ne sont accompagnées d'aucun appareil critique. Nous avons essayé de restituer le texte*

[1] *Lettre à Domergue du mardi 31 août 1819 (BPU Ms. suppl. 441 Folio 7).*

[2] *Lettre à ses parents du lundi 1er novembre 1819 (BPU Ms. suppl. 1639 Folio 34) :* « *... Je déjeune en me levant, et je dîne à 4 heures, je passe mon temps en partie à courir la ville, à aller au Musée, à voir ces Messieurs, puis à faire quelques notes sur ce que je vois.* »

d'une manière scrupuleuse, mais nous ne nous flattons pas d'y être toujours parvenus ; nous avons cependant modernisé les accents et la ponctuation très fantaisiste et complété entre crochets les mots abrégés pour rendre la lecture plus aisée.

* * *

Ces « notes » ne constituent pas un chef-d'œuvre ; il va sans dire que Rodolphe Töpffer n'imaginait pas que l'on pût jamais publier ce journal ; aussi contient-il de nombreuses redites qui s'expliquent par le fait que son auteur y mentionnait les cours qu'il suivait, les lettres qu'il écrivait, celles qu'il recevait, etc., tous renseignements qui ne pouvaient avoir d'intérêt que pour lui [3].

Néanmoins, nous avons estimé que l'édition de cet émouvant cahier se justifiait pour diverses raisons :

D'une part, il permet de suivre l'évolution psychologique de Rodolphe pendant cette période difficile de sa vie et de mieux connaître son caractère. Sans que disparaisse sa nostalgie de n'avoir pu devenir le peintre qu'il aurait voulu être, la conviction se forme peu à peu en lui qu'il pourra être, en travaillant sérieusement, un professeur utile à la société. Il faudrait pouvoir citer de nombreuses lettres à ses parents où il développe les rapides indications contenues dans le journal ; elles éclairent le processus psychique de ce changement de vocation survenu en lui. Après de nombreux jours de « noir » perce une sereine acceptation de la vie nouvelle dans laquelle il entrera. Mais, en même temps, ses notes quotidiennes nous révèlent ce que sera son caractère : inquiet devant l'inconnu, il a un besoin irrésistible d'amitié ; timide dans le monde, il cherche instinctivement à fréquenter les bons milieux de la société ; guindé et conventionnel, il échappe à l'ennui grâce à son imagination débridée.

D'autre part, le journal de Töpffer nous fait découvrir la vie d'un groupe d'étudiants sous la Restauration. Anciens condisciples genevois qui séjournent ensemble à Paris, ils se mêlent peu, semble-t-il, à leurs camarades français ; ils se retrouvent souvent pour parler de leur avenir, de leur cité natale. Parmi eux, les dominant de son autorité naturelle, David Munier n'a à l'époque que peu de considération pour Rodolphe qui le lui rend bien ; pourtant il deviendra son plus cher ami. Et il y a Maurice, et Pascalis, et d'autres, qui feront partie avec lui de l'élite intellectuelle de la Genève de 1830 à 1850. Cette amitié, fortifiée par le séjour de Paris, durera toute leur vie. Méfiants en une certaine mesure devant la capitale française qui les séduit, on le devine, ils vivent cependant en cercle fermé.

Enfin, et c'est là une découverte assez surprenante, Töpffer et ses amis sont introduits dans la vie artistique et scientifique du Paris d'alors. Par les relations de certains d'entre

[3] *Ces précisions nous ont permis de dater certaines lettres conservées à la BPU, soit qu'elles fussent sans date aucune, soit que des dates erronées y eussent été inscrites par les donateurs (ou même, pour deux lettres d'Adam Töpffer, par l'auteur des lettres lui-même !).*

eux, ils ont la chance de retrouver dans des réunions les professeurs dont ils suivent les cours, de fréquenter dans certains salons importants, d'être conviés à des bals somptueux. Bien loin de ne connaître de Paris que ce qu'en voient d'habitude les étrangers, ils ont le privilège d'approcher les célébrités de l'époque, de frayer avec la classe intellectuelle de la société. De cela, Töpffer gardera le souvenir, et il n'est pas nécessaire de souligner combien cette connaissance des mœurs parisiennes lui sera utile dans sa vie.

* * *

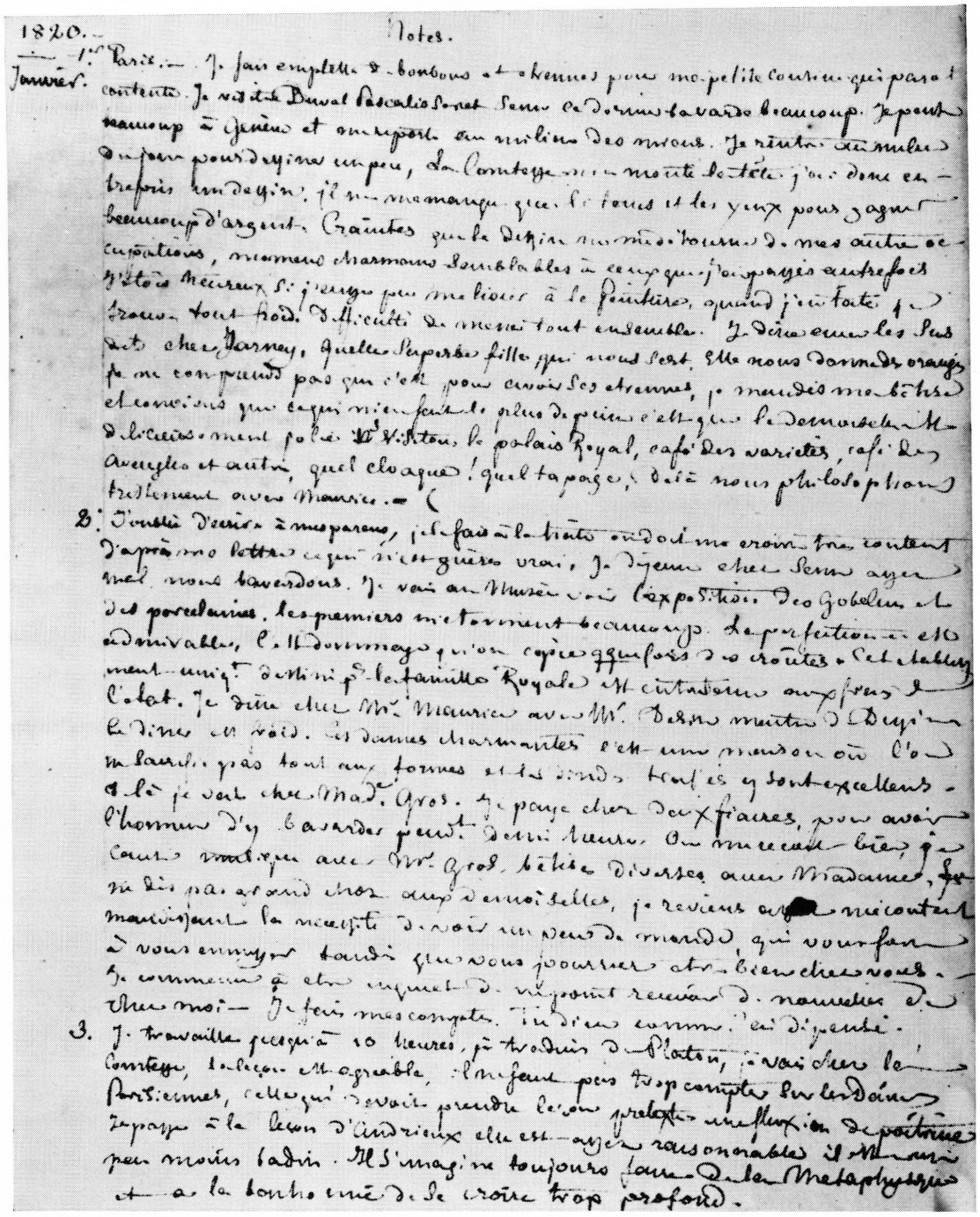
Les considérations qui précèdent permettront de comprendre que ce journal mentionne un nombre considérable de personnages et fait allusion à maints événements. Les uns et les autres sont parfois universellement connus ; d'autres le sont moins, et certains sont totalement ignorés. Nous croyons, par nos recherches, avoir pu identifier la plupart des personnages et des événements cités par Töpffer ; mais souvent nous avons dû avouer notre ignorance. Si les lecteurs pouvaient nous aider à combler ces lacunes ou à rectifier des erreurs, nous leur en saurions gré.

Puissent les admirateurs de Rodolphe Töpffer et ceux qui aiment sa personnalité attachante aussi bien que ses œuvres partager le plaisir que nous avons eu à vivre dans son intimité pendant son séjour parisien.

« Va, petit livre, et choisis ton monde ... »

* * *

Il nous est agréable de remercier M. Marc-Auguste Borgeaud, directeur de la Bibliothèque publique et universitaire de Genève, qui nous a autorisés à publier ce manuscrit et qui s'est intéressé à notre travail, ainsi que M. Philippe Monnier et Mlle Idelette Chouet, respectivement conservateur des manuscrits, et responsable du service des estampes de cette même bibliothèque. Notre très vive reconnaissance va à M. Léopold Gautier, töpfférien éminent, qui nous a prodigué encouragements et renseignements précieux ; à Mlle Simone Balayé, conservateur à la Bibliothèque Nationale à Paris, qui a facilité nos recherches dans la capitale française ; à Mlle Renée Loche, assistante conservateur au Musée d'art et d'histoire de Genève et à Mme Claude Exchaquet, des Archives cantonales vaudoises à Lausanne qui nous ont grandement aidés dans notre travail ; à M. Jean-Daniel Candaux, historien à Genève, à Mlle Marie Martin, bibliothécaire à Genève, et à M. Daniel Anet, de la Bibliothèque publique et universitaire de Genève, qui nous ont donné d'utiles précisions. Enfin, nous tenons à remercier M. le professeur Paul Rousset, conservateur au Musée d'art et d'histoire de Genève, d'avoir accepté de publier ce texte dans la Revue Genava.



1820. Notes.

Janvier. 1er Paris. — J. fais emplette de bonbons et étrennes pour ma petite cousine qui paraît contente. Je visite Duval Pascalis Bonet Senn. Ce dernier bavarde beaucoup. Je pousse beaucoup à Genève et on exporte du million des moutons. Je résiste aux malices d'un jeune dessinateur un peu, la Comtesse m'en monte la tête, j'ai donc entrepris un dessin. Il m'a remarqué que le temps et les yeux pour gagner beaucoup d'argent. Craintes que le dessin ne me fasse tourner de mes autres occupations, mieux marmots semblables à ceux que j'ai gagnés autrefois. J'étais heureux si j'eusse pu me livrer à la peinture, quand j'en fais je trouve tout froid. Difficulté de marcher tout ensemble. Je dîne avec les Sudds chez Harney, quelle superbe fille qui nous sert. Elle nous donne des oranges, je ne comprends pas que c'est pour avoir des étrennes, je maudis ma bêtise et conviens que ce qui m'en fait le plus de peine c'est que la demoiselle M. délicieusement polie. Vitton, le palais Royal, café des variétés, café des Aveugles et autres, quel cloaque! quel tapage, j'ai dû nous philosophiques tristement avec Maurice. —

2. Trouble d'esprit à mes parents, je les fais à la tête ou doit me croire très content. D'après ma lettre ce qui n'est guère vrai. Je dîne chez Senn avec mal nous bavardons. Je vais au Musée voir l'exposition des Gobelins et des porcelaines, les premiers me tournent beaucoup. La perfection en est admirable, c'est dommage qu'on copie quelquefois de croûtes. Cet établissement uniq. destiné pr la famille Royale est entretenu aux frais de l'état. Je dîne chez Mr Maurice avec Mr Dubois maître de dessin. Le dîner est froid. Les dames marmottes c'est une maison où l'on marche près tout aux formes et les dindons truffés y sont excellents. Et là je vais chez Mad. Gros. Je passe chez deux fiacres, pour avoir l'honneur d'y bavarder pendt deux heures. On me reçoit bien, je cause musique avec Mr Gros, bâtise diverses avec Madame, je ne dis pas grand chose aux demoiselles, je reviens assez mécontent manifestant la nécessité de voir un peu de monde, qui vous fasse à vous ennuyer tandis que vous pourriez être bien chez vous. Je commence à être inquiet du négoce revenir de nouvelles de chez moi. — Je fais mes comptes. Tu dieu comme j'ai dépensé.

3. J. travaille jusqu'à 10 heures, je traduis du Platon, je vais chez la Comtesse, la leçon est agréable, il me faut pas trop compter sur les dames parisiennes, celle qui devait prendre leçon prétexte une flux. de poitrine. Je passe à la leçon d'Andrieux elle est assez raisonnable il m'a un peu moins badin. Il s'imagine toujours faire de la Métaphysique et a la bonté de me croire trop profond.

Fig. 1. Première page du Journal de Rodolphe Töpffer (format très légèrement réduit). Bibliothèque publique et universitaire. Genève.
(Photo J. Arlaud)

NOTES

1820. 1er Janvier. Paris. – Je fais emplette de bonbons et étrennes pour ma petite cousine [1] qui paraît contente. Je visite Duval [2], Pascalis [3], Soret [4], Senn [5]. Ce dernier bavarde beaucoup. Je pense beaucoup à Genève et me reporte au milieu des miens. Je rentre au milieu du jour pour dessiner un peu, la Comtesse [6] m'a monté la tête j'ai donc entrepris un dessin. Il ne me manque que le tems et les yeux pour gagner beaucoup d'argent. Craintes que le dessin ne me détourne de mes autres occupations, momens charmans semblables à ceux que j'ai passés autrefois. J'étois heureux si j'eusse pu me livrer à la Peinture, quand j'en tâte je trouve tout froid. Difficulté de mener tout ensemble. Je dîne avec les susdits chez Jarney [7]. Quelle superbe fille, qui nous sert. Elle nous donne des oranges, je ne comprends pas que c'est pour avoir ses étrennes, je maudis ma bêtise et conviens que ce qui m'en fait le plus de peine c'est que la demoiselle est délicieusement jolie. N[ou]s visitons le palais Royal, café des variétés [8], café des Aveugles [9]

[1] Elisa Counis, fille de Salomon-Guillaume Counis (voir note 59), née le 16 novembre 1812 à Florence; elle épousera le 16 septembre 1844 à Florence François-Louis Le Comte (le mariage fut béni par le pasteur Moïse Droin). Elle mourra à Florence le 5 septembre 1847.

[2] Jacob-Louis Duval (1797-1863), fils de Jacob-David, procureur général à Genève en 1834, professeur de droit à l'Académie en 1840, député à la Constituante et au Grand Conseil (1842-1846).

[3] Abraham-François Pascalis (1797-1857), professeur de mathématiques à l'Académie (1823-1846), destitué par la Révolution de 1846, membre du Conseil représentatif (1825-1835), auteur de mémoires scientifiques.

[4] Frédéric-Jacob Soret (1795-1865), naturaliste et numismate, conseiller aulique du grand-duc de Saxe-Weimar et ami de Goethe, député à la Diète, auteur de travaux de minéralogie et de numismatique. Cousin par sa mère de Jacob et François Duval.

[5] François-Louis Senn (1799-1873) fut le premier Genevois à être reçu interne en médecine et en chirurgie des hôpitaux de Paris.

[6] La comtesse d'Ourches avait fréquenté la famille Töpffer à Genève. Malgré de nombreuses recherches nous n'avons pu trouver sur elle d'autres renseignements. Les biographes de R. T. ignorent son identité exacte. Elle demanda des leçons de dessin à R. T. à qui son père écrivait le 7 janvier 1820 (BPU Ms. suppl. 1642. Folio 43): « Nous trouvons que 4 francs ne sont pas assez pour des leçons dans Paris. On use trop d'habits et les distances sont trop grandes. J'espère que ta comtesse sentira cela. Il me semble que 5 francs pour le moins ou six francs seraient plus convenable *(sic)*, au reste on fait le doux en commençant et s'il en vient davantage on renchérit.»

[7] Café Jarney, vraisemblablement installé au Palais-Royal.

[8] Variétés Amusantes, café près de la Galerie vitrée du Palais-Royal, où l'on jouait alternativement de petites comédies et de petits vaudevilles en un acte sur une scène double pour la commodité des spectateurs placés dans les deux salles de ce café souterrain. Seuls les acteurs masculins étaient payés en espèces et en rafraîchissements; quant aux actrices, leur rémunération dépendait de la générosité des consommateurs!

[9] Café des Aveugles ou du Sauvage, installé dans un caveau sous le péristyle Beaujolais du Palais-Royal; il était célèbre par la saleté de son escalier et subsistera jusqu'à la fin du Second Empire. On y entendait un bruyant quatuor d'aveugles qui jouait de la musique de six heures du soir à une heure du matin. Le principal attrait était un « sauvage » né à Montmartre, burlesquement habillé d'indiennes rayées, qui tapait sur un tambour.

et autres, quel cloaque! quel tapage. Delà nous philosophons tristement avec Maurice [10].

2. J'oublie d'écrire à mes parens, je le fais à la hâte, on doit me croire très content d'après ma lettre [11] ce qui n'est guère vrai. Je déjeune chez Senn assez mal, nous bavardons. Je vais au Musée [12] voir l'exposition des Gobelins et des porcelaines. Les premiers m'étonnent beaucoup. La perfection en est admirable. C'est dommage qu'on copie q[uel]quefois des croûtes. Cet établissement uniq[uemen]t destiné p[ou]r la famille Royale est entretenu aux frais de l'état. Je dîne chez Mr. Maurice [13] avec Mr. Desin [14] maître de Dessin. Le diner est froid. Ces dames charmantes; c'est une maison où l'on ne sacrifie pas tout aux formes et les dindes truffés y sont excellens *(sic)*. Delà je vais chez Mad[am]e Gros. Je paie cher deux fiacres, pour avoir l'honneur d'y bavarder pend[an]t demi-heure. On me reçoit bien, je cause musique avec Mr. Gros [15], bêtises diverses avec Madame, je ne dis pas grand chose aux demoiselles, je reviens assez mécontent maudissant la nécessité de voir un peu de monde, qui vous force à vous ennuyer tandis que vous pourriez être bien chez vous. Je commence à être inquiet de ne point recevoir de nouvelles de chez moi – Je fais mes comptes. Tudieu comme j'ai dépensé.

3. Je travaille jusqu'à 10 heures, je traduis du Platon, je vais chez la Comtesse, la leçon est agréable, il ne faut pas trop compter sur les Dames Parisiennes, celle

[10] Pierre-André-Georges-Pyrame MAURICE (1799-1839), fils de Frédéric-Guillaume et de sa seconde femme Rose Vanière, commença à Genève ses études de droit, puis se rendit en 1819 à Paris pour étudier la physique et les mathématiques sous la direction de son demi-frère Jean-Frédéric (voir note 13). Il fut professeur de physique générale à l'Académie en 1825 et publia des travaux sur la météorologie et la physique terrestre dans la *Bibliothèque universelle*. Il fut élu en 1828 au Conseil représentatif.

[11] BPU Ms. suppl. 1639. Folio 47.

[12] Il s'agit probablement du Musée du Luxembourg. Marie de Médicis avait commencé une collection de tableaux, qui fut transférée en 1780 au Louvre. Napoléon la fit replacer au Luxembourg en 1805 et l'augmenta considérablement. Louis XVIII ordonna le transport au Louvre des Lesueur, Rubens, Vernet, etc., et mit à leur place des ouvrages d'artistes vivants. Le musée, qui occupait une partie des deux ailes Nord du palais du Luxembourg, avait été rendu public en 1818 et était destiné à réunir des tableaux de peintres contemporains.

[13] Jean-Frédéric-Théodore MAURICE (1775-1851), fils de Frédéric-Guillaume et de Marguerite Boissier, fit à Genève des études de mathématiques et fut l'assistant de M. A. Pictet; il se rendit en 1796 à Paris où il travailla à l'Observatoire. Nommé en 1798 professeur honoraire de mécanique analytique à l'Académie de Genève, il fut examinateur en 1801 des aspirants à l'Ecole polytechnique de Paris. Nommé préfet de la Creuse en 1807, puis de la Dordogne en 1810, il fut créé baron en 1809. En 1814 il devint maître des requêtes au Conseil d'Etat et fut en 1816 agrégé à l'Académie des sciences. Il tomba en disgrâce en 1820 en raison de ses idées libérales. Il rentra en 1825 à Genève où il mourut.

[14] Charles-Porphyre-Alexandre DESAINS (1789-?), peintre français, élève de David et de Watelet. Ses œuvres sont peu nombreuses car il se consacra à l'enseignement privé. Il exposa aux Salons de 1819, 1822 et 1827.

[15] Il s'agit du frère d'Esther Gros, qui avait épousé en décembre 1808 François Gédéon Reverdin, peintre. R. T. écrit en effet à sa sœur Ninette le 17 novembre 1819 (BPU Ms. suppl. 441. Folio 10): « M. Reverdin veut aussi me présenter à son beau-frère Gros. »

qui devait prendre leçon prétexte une fluxion de poitrine. Je passe à la leçon d'Andrieux [16], elle est assez raisonnable, il est un peu moins badin. Il s'imagine toujours faire de la Métaphysique et a la bonhomie de se croire trop profond.

Je reçois une lettre [17] par les MM. Duval [18], dont j'avois grand besoin, commençant à être inquiet. La lettre me tranquillise et fait bon effet. Je reconnais la main de ma bonne maman à certain paquet de bas. Je passe la soirée chez Soret avec Senn, Bacle [19]. Le 1er bavarde et parle un peu grassement, Bacle toujours garçon raisonnable et bon enfant. Grande discussion sur la Tragédie Françoise, on crie à n'en plus finir. Nous sommes tous contre Pascalis et Duval qui soutiennent que le langage tragique est naturel. Bacle avance que tout est convention, je ne crois pas que tout le soit, mais l'expression est contre nature. Violentes disputes; on boit du punch; je rentre chez moi.

4. Cours toute la journée en commençant par Delaplace [20], où j'arrive tard, la leçon est peu intéressante et très courte. Nous déjeunons avec Maurice au café. Je relis Cinna en attendant la leçon Daunou [21]. Je suis tout à fait ébranlé en le lisant et mon opinion de hier au soir s'affoiblit un peu à cause du naturel qu'il y a d[an]s cette pièce sublime. J'en reviens à croire que c'est la représentation qui ôte le plus de vraisemblance. La leçon de Daunou est intéressante, elle roule sur la détermination des tems chez les diff[érents] peuples. Andrieux y arrive suivant l'usage accompagné de vieilles filles fluxionneuses d[on]t les attraits n'ont rien de mieux à faire qu'à suivre des cours d'histoire. Il a l'air d'une caillette. Leçon de Biot [22] intéressante, sublime même; il traite des forces et en fait q[uel]ques applications au système du monde, puis il prouve que le système astronomique actuel est le véritable, qu'il ne

[16] François-Guillaume-Jean-Stanislas Andrieux (1759-1833) professa les belles lettres à l'Ecole polytechnique et au Collège de France. Littérateur et poète, il est surtout connu comme l'auteur du *Meunier Sans-Souci*. Entré à l'Institut en 1797, il devint secrétaire perpétuel de l'Académie française en 1829.

[17] BPU Ms. suppl. 1642. Lettre du 27 décembre 1919. Folio 39.

[18] Jacob-David Duval (1768-1844) succéda à son père comme joaillier de la Cour de Russie à Moscou. Rentré à Genève en 1803, il devint membre du Conseil représentatif (1815-1841). Père de Jacob-Louis (voir note 2). – Jean-François-André Duval (1776-1854), frère du précédent, amateur éclairé, possesseur d'une fort belle collection de tableaux. Il épousera Ninette Töpffer, la sœur de Rodolphe, le 21 novembre 1821. Oncle de Jacob-Louis.

[19] Joseph-Auguste Bacle (1797-?) deviendra négociant à Genève.

[20] Pierre Simon, marquis de Laplace (1749-1827), mathématicien, physicien et astronome, fit partie de l'Institut depuis sa création. Il présenta les travaux de Newton, Halle, d'Alembert, etc. sur les conséquences du principe de la gravitation universelle.

[21] Pierre-Claude-François Daunou (1761-1840), oratorien, dégagé de ses vœux par la Révolution, fut élu à la Convention en 1792. Organisateur de l'Institut, il collabora aux constitutions de l'an III et de l'an VIII, et fut archiviste de l'Empire. Destitué en 1815, il obtint une chaire d'histoire et de morale au Collège de France, et finit sa carrière comme archiviste du Royaume.

[22] Jean-Baptiste Biot (1774-1862), astronome, mathématicien, physicien et chimiste, entra à l'Observatoire où il s'associa aux travaux d'Arago et de Gay-Lussac. Il fut nommé en 1809 professeur d'astronomie physique à la Faculté des sciences et reçu, en 1856, à l'Académie française.

peut être erroné comme ceux qui l'ont précédé; il combat le préjugé vulgaire qui fait croire que l'on peut lui en substituer un aussi bien qu'à ceux qui l'ont précédé, et c'est là qu'il parle avec le plus de chaleur et de clarté. – Je trouve chez moi deux lettres qui me rendent la joie. Je ne puis lire celle de mes bons parens sans regretter de les avoir peut-être un peu trop alarmés sur mes yeux. Je me décide d'après la lettre [23] à travailler peu le soir et pour commencer je vais aux Italiens [24]. J'entends pour la 2de fois « il matrimonio secreto » [25], cette pièce est divine d'un bout à l'autre. Madame Mainvielle-Fodor [26] qui joue auj[ourd'hui] est bien supérieure à M[adam]e Ronzi Debegnis [27]. Elle a toute l'expression et la grâce qu'on peut désirer. La pièce m'étonne moins que la première fois. Je reçois une lettre de Delpuech [28] qui me fait grand plaisir.

5. Boissonade [29] commence la journée, excellente leçon. Je vais chez la Comtesse qui a la fureur des cartes, ne rêve que cartes. Elle m'offre sa guitare. Elle voulait apprendre, c'est un peu tard, elle l'a laissée. Je cours toute la rue St. Honoré pour les commissions de Delpuech. J'écris à son frère une lettre moitié tendre moitié folle [30], je lui reproche de ne m'avoir point donné de signe de souvenir. Je dîne chez

[23] BPU Ms. suppl. 1642. Lettre du 30 décembre 1819. Folio 40: « ... ce que tu me dit *(sic)* de tes yeux nous chagrine beaucoup, ton papa ne doute pas que ce qui t'a fait du mal, c'est de travailler à la lumière. Il t'engage fortement à te lever matin pour faire tes extraits afin de ne pas être obligé de t'occuper le soir jusqu'à ce que tes yeux (soient?) mieux... »

[24] Théatre royal italien, salle Louvois. Après divers avatars, cette salle fut ouverte sous la direction de Paër le 20 mars 1819; on y donnait l'opera seria et buffa. D'après ses carnets de comptes, nous savons que R. T. paya sa place 2 fr. 5 sols, ce qui correspondait à une place de parterre ou de troisième galerie. (BPU Ms. Suppl. 1215.)

[25] « Il matrimonio segreto », opéra de Domenico Cimarosa (1749-1801), fut écrit à Vienne.

[26] Joséphine Mainvielle-Fodor (1793-?) fit son éducation musicale en Russie et se fit entendre à Stockholm, Copenhague, Londres, Venise et Paris, où elle fut *prima donna* aux Italiens. Elle se retira du théâtre en 1828.

[27] Joséphine Ronzi-Debegnis (1800-1853), cantatrice italienne. Prima donna au Théâtre italien, elle chanta par la suite à Londres et Naples.

[28] François Delpuech écrivait ce qui suit à R. T.: « Mon cher Adolphe, J'ai reçu ta bonne lettre et te fais mes remerciements d'avoir su me consacrer un moment dans tes grandes occupations. Le mérite de la présente est pour te venir dire à la hâte que j'ai une très bonne occasion pour écrire à mon frère et si tu veux en profiter écris lui sur du papier bien mince et porte la lettre chez Mr. Jaq. B^r^ Girod march[an]d horloger, rue du four St Honoré n° 4, qui tient un dépôt d'horlogerie et tu y trouveras une boîte de couleur que je te prie me rapporter ici, tu en sortiras une lettre de toi que tu pourrois récupérer parce quelle est sur du papier trop fort et tu me rapporterais tout ce qui est dans la boîte à moins que tu ne puisse en faire un petit paquet ou tu joindrais ta lettre et les y mettrois cette adresse dessus: à Mr Magnin horloger à New Yorck, Garden Street, pour remettre à Mr A. Delpuech à Wysox ainsi que sur le rouleau qui contient mon portrait, tu verras s'il est intact et à même de faire le voyage d'Amérique, si tu jugeois à propos de ne (un mot illisible) étoit pas la peine d'envoyer ce qui est dans la boîte de couleur, tu me rapporteras le tout, je crois que cela vaux mieux, cela se pourrait perdre...» (BPU Ms. suppl. 1645. 28 décembre 1819. Folio 139). Dans toute la correspondance des parents et des amis de R. T., Rodolphe est appelé à cette époque Adolphe.

[29] Jean-François Boissonade (1774-1857), helléniste et érudit, fut attaché à la Faculté des lettres de Paris dès 1809. Il contribua à la remise en honneur des études grecques par la publication de textes et de traductions.

[30] Il s'agit d'André Delpuech. Cette lettre ne figure pas à la BPU.

Lafosse [31]. Discussion de deux jeunes gens derrière moi sur la statue de J.J. Rousseau [32] abattue à Genève, ils sont mal instruits et blâment fort les genevois. Je ne les relève pas. Je rentre travailler puis écrire à mes parens [33], je les tranquillise sur mes yeux, parle des cours etc, etc. Je me couche très tard avec 3 tasses de thé d[an]s le ventre. Nous broyons du noir avec Maurice, ferme, il a des doutes relativ[emen]t à la branche qu'il embrassera, il est malheureux de n'être pas décidé, il m'avoue qu'il se console en se comparant à moi, delà violentes bourrées de noir. –

6. Je manque la leçon Delaplace, pour faire les commissions de Delpuech. Je vais porter le paquet de son frère chez Mr. Girod [34], je trouve seulement sa femme d[an]s un négligé légèrement sale. Leçon de Raoul Rochette [35]. Je rentre pour dessiner un peu. Je vais diner chez la Comtesse en tête à tête. Le diner est fort bon, nous babillons beaucoup, je lui fais deux cartes d[on]t elle parait enchantée. Je vais delà chez Senn où je trouve grande compagnie. On boit du bischop, la soirée est ennuyeuse à force de plaisanteries triviales et sales. Pascalis gémit d[an]s un coin. Je rentre et j'écris à Soret de Marseille [36]. En revenant de chez la Comtesse je suis tiraillé vivement par deux femmes sur la place Vendôme, elles me suivent longtems.

7. Je fais mes comptes, j'ai beaucoup dépensé ce mois, je fais de beaux projets p[ou]r l'avenir. Leçon chez la Comtesse. Je vais delà chez Messieurs Hentsh et Cie [37] tirer 400 francs sur les 600 que j'ai à y prendre. J'y trouve Bourrit [38], notre entrevue est très froide je ne sais p[ou]rquoi. En sortant, je rencontre Elysée Couteau [39], n[ou]s n[ou]s embrassons, il est toujours le même, bon garçon. Leçon d'Andrieux, il se moque avec esprit des Philosophes qui veulent tout expliquer à propos de la mémoire. Je dine chez Lafosse avec un butor de Carouge qui fait le savant sur le latin et qui se fâche lorsqu'on le reprend. Je rentre travailler; je remarque toujours

[31] Café Lafosse, aubergiste, 3, rue du Pont de Lodi. R. T. donna 3 fr. d'étrennes au Café Lafosse le 3 janvier 1820. (BPU Ms. suppl. 1215.)

[32] Il s'agit probablement du « Buste élevé au Lycée de la Patrie à la mémoire de Rousseau » dû au ciseau de Jean Jaquet (1754-1839), érigé aux Bastions et inauguré le 28 juin 1794. Il fut démoli le 20 février 1817.

[33] BPU Ms. suppl. 1639. Folio 48.

[34] Girod, horloger, 4, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

[35] Désiré Raoul Rochette dit Raoul-Rochette (1789-1854), archéologue, suppléa Guizot au Collège de France et entra en 1816 à l'Académie des inscriptions. En 1818 il devint conservateur des médailles et obtint en 1824 la chaire d'archéologie. Auteur des *Lettres sur la Suisse*, il avait épousé la fille du sculpteur Houdon et fut un des amis d'Ingres.

[36] Nous n'avons pu identifier ce personnage.

[37] Hentsch Blanc & Cie, banque créée par Henri Hentsch (1761-1835), 20, rue du Sentier jusqu'en 1819, 40, rue Basse-du-Rempart à partir de 1820.

[38] Louis-Charles-Théodore-André Bourrit (1798-1857) était le fils de Charles Bourrit, pasteur à Genève.

[39] André-Elysée Coutau (1797-1858), Genevois, officier au service de France, décoré en Espagne à la prise du Trocadéro en 1830. Il fut maire de Plainpalais de 1831 à 1834. Il publia un *Rapport sur les événements de Paris et sur la conduite des Suisses.*

avec peine que je ne puis rester assez longtems sur les livres. J'ai un esprit inquiet qui a besoin de bouger. Je vais une heure chez les Soret et Duval. Debilly [40] y vient, c'est un charmant jeune homme. N[ou]s réglons nos comptes avec Dutilleul [41] le plus bouché des hommes, faisant tout pour la frime, rien pour l'effectif.

8. Journée fatigante; froid comme jamais je ne l'ai senti; je cours tout le jour aux leçons avec Maurice d[on]t le pas plus qu'ordinaire me dépend les côtes pour le suivre. Leçon intéressante d'Arago [42]. Daunou se jette un peu trop d[an]s l'astronomie. Biot toujours plus intéressant, d'une clarté unique toujours sans employer le calcul. Je rentre travailler. Nous allons aux Italiens avec Maurice. On joue l'Agnèse. Musique de Paër [43]. Il y a de superbes morceaux, Madame Mainvielle Fodor est ravissante, Pellegrini [44] joue parfaitem[en]t le rôle du fou. En sortant nous sommes témoins d'un accident. Un fiacre passe sur un homme, nous le transportons s[an]s connaissance d[an]s un café. Il y avait à côté de lui une femme publique toute en larmes, je l'aurois embrassée tant j'étais content de voir de l'humanité chez une dame de cette espèce. Au reste elles n'en manquent pas. Ce serait trop affreux si elles perdent *(sic)* toute vertu avec la chasteté. En revenant n[ou]s n[ou]s entretenons des traits d'humanité que l'on cite de leur part, et nous concluons à leur accorder beaucoup d'indulgence en pensant combien l'exemple et l'éducation en entrainent d[an]s le vice sans presque qu'il leur soit possible de l'éviter. Telle honnête femme que l'on cite n'a peut-être que le mérite d'avoir été placée d[an]s d'autres circonstances et n'a peut-être jamais combattu pour sa vertu autant qu'une de ces femmes. Quel motif d'indulgence. – L'Agnese ne me fait pas le même plaisir que le *Matrimonio Secreto*, les récitatifs y sont trop prolongés, un peu languissans. La scène de la prison est trop longue, les morceaux de chant trop rares. Mais il faut dire que le Mariage Secret est de l'avis des connoisseurs le chef-d'œuvre de Cimarosa et peut-être de la Musique Italienne.

9. Longs combats pour me lever à cause d'un froid excessif. Thermomètre à 8.½ sous zéro. A 11 heures je vais donner leçon à la Comtesse chez une de ses amies,

[40] Nous n'avons pu identifier ce personnage.

[41] Il s'agit peut-être du tenancier de l'Hôtel de France, des règlements pour « fournitures et bonnes mains » figurant à ce nom dans le carnet de comptes de R. T. (BPU Ms. suppl. 1215.)

[42] Dominique-François Arago (1786-1853) fut reçu à l'Académie des sciences à l'âge de 23 ans et nommé par Napoléon professeur d'analyse et de géodésie à l'Ecole polytechnique. Il devint directeur de l'Observatoire et secrétaire perpétuel de l'Académie pour les sciences mathématiques.

[43] Ferdinando Paër (1771-1839), musicien italien, fit jouer à Parme son premier opéra. Il se rendit en France en 1807 à la suite de Napoléon qui lui confia la direction du Théâtre italien. Son opéra *Agnese* date de 1811. Il fut ensuite maître de musique du roi.

[44] Felice Pellegrini (1774-1832), chanteur scénique italien, fut appelé au Théâtre italien en 1819. Après un séjour à Londres, il fut nommé professeur de chant au Conservatoire de Paris en 1829.

qui pour le moment est à la messe et qui va bientôt rentrer. En attendant on me montre ses œuvres tant vantées, ce sont croûtes, archicroûtes. Scènes très drôles entre la Comtesse et moi, lorsqu'on entend ouvrir une porte elle prend le portefeuille d'entre mes mains p[ou]r avoir l'air d'avoir tout fait. La leçon se passe en terreurs paniques. La Dame n'arrive pas. Je visite Pascalis. Je dîne chez Lafosse. Je reçois de ma sœur une lettre [45] où elle m'annonce une surprise, je fais bien des conjectures, je la trouve très cruelle. Je m'arrête à l'idée qu'on m'envoie les portraits de mes parens et m'en réjouis infiniment surtout si j'ai celui de mon père et de ma mère. N[ou]s passons la soirée Maurice, Pascalis, Munier [46] et moi ensemble. La conversation ne tarde pas à devenir métaphysique. On discute sur le motif qui détermine nos actions. Il est toujours personnel en dernière analyse. Les actions même de dévouement. Il n'y a que ce cas ou celui d'agir sans motif qui est absurde. Nous sommes d'accord. On parle de M[adam]e de Staël. Il faut absolument que je lise son ouvrage sur l'Allemagne, et son dernier sur la révol[ution] Française [47]. Nous passons chez Duval et Soret en n[ou]s en allant. Ils sont couchés. N[ou]s rentrons assez tard. Plaisir d'être ensemble avec Maurice, surtout au coucher.

10. Je litographie *(sic)* le portrait de Mr. Dumont [48] d'après celui de Mle R. [49] qui app[artient] à Soret, d[an]s le but d'en distribuer à ces Messieurs. Il réussit fort bien sur la pierre, je ne sais ce qu'il deviendra à l'impression. Je le porte chez Engelmann [50], où je loue une pierre à 10 s[ols] par mois ce qui n'est pas cher. Il me donne un crayon bien meilleur que l'autre. Je manque la leçon d'Andrieux, et celle de R. Rochette sans le savoir. Je travaille le soir et vais voir Soret. Nous prenons le thé avec Maurice parlant latin ce qui nous rend touj[ours] avec succès taciturnes. Je suis très noir... perds un peu courage quand je songe à ma bêtise, à ce peu d'acquis que j'ai, à tout ce que j'ai contre moi jusqu'à mes yeux qui m'empêchent de travailler le soir. Je me fais les aveux les plus durs pour mon amour propre et conviens avec moi pour la 10 millième fois que je ne suis qu'une ganache.

[45] Ninette Töpffer (1801-1866), sœur de Rodolphe, épousa Jean-François André Duval (note 18). BPU Ms. suppl. 1642. 7 janvier 1820. Folio 43.

[46] David-François Munier (1798-1872), pasteur, docteur en théologie, fut recteur de l'Académie et président du Consistoire. Il épousa en 1821 Jeanne-Louise-Amélie Romilly.

[47] *De l'Allemagne* avait paru en 1810 et les *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française* avaient paru en 1818 comme ouvrage posthume de Mme de Staël.

[48] Pierre-Etienne-Louis Dumont (1759-1829) fut d'abord pasteur à Petrograd, puis publiciste. En 1779 il se rendit à Paris et fut du groupe des Genevois réunis autour de Mirabeau. En 1791, il alla en Angleterre où il devint collaborateur de Jérémie Bentham, dont il traduisit les œuvres en français. Il fut membre du Conseil représentatif de Genève en 1816. Il était le grand-oncle de Frédéric Soret et de Jacob-Louis Duval.

[49] Jeanne-Louise-Amélie Remilly, dite Romilly (1788-1875), dessinatrice et peintre. Epousa David-François Munier (voir note 46).

[50] Godefroy Engelmann (1788-1839) fut l'un des introducteurs de la lithographie en France. De remarquables recueils d'estampes sont sortis de ses ateliers, 27, rue Louis-le-Grand.

11. Je suis moins noir et m'occupe davantage, je reviens un peu sur ce que j'ai pensé hier au soir, et suis un peu disposé à en rabattre q[uel]que chose, mais je le laisse parce que les moments où je me l'appliquerai d[an]s toute la rigueur du mot ne tarderont pas à revenir. Leçon de Biot toujours plus intéressante. Je reçois une lettre de Charles [51] qui ne vient pas par l'occasion annoncée d[an]s la lettre de ma sœur. Je n'y conçois plus rien. Duval vient nous voir, nous nous remettons à parler de nos misères comme de coutume, nous repassons sur notre première éducation. Je retombe d[an]s le noir en songeant combien j'ai perdu de tems et que je vais avoir 21 ans. Duval me fait voir combien j'ai tort de me reporter sur le passé et de ne pas suivre un but unique en abandonnant les espérances du côté de la peinture. Je sens cela, mais qu'y a-t-il de plus naturel lorsque je suis mécontent de mon nouvel état que de me reporter sur celui p[ou]r lequel je croyais être né et qui m'avait déjà fait couler des heures si douces. Que serai-je, un médiocre précepteur, qu'aurais-je pu être, un peintre habile jouissant d'une bonne réputation et venant travailler auprès de mes bons parens, qu'il me faudra quitter quand ils auront besoin de moi? Qu'y faire? le plus sage est de prendre son parti, mais on ne peut entièrement éloigner les réflexions tristes. Enfin Duval me remonte. Je conclus que je gagnerai à mon voyage autant à avoir beaucoup fréquenté ces Messieurs qu'au reste. Il m'aura aussi remis sur la voie des études. Je rentre et me couche tard.

12. Boissonade manque sa leçon. Je vais chercher ma lithographie, le portrait a assez bien réussi, on me l'imprime mais il est trop noir. Je manque la leçon de la Comtesse p[ou]r faire mes visites. Je vais 1° chez M[adam]e Gros, elle n'y est pas, je suis reçu par ses 3 filles [52], j'en sue de malaise et de peur, le tout se passe sans gaucherie. Nous épuisons tout ce qu'on peut dire en fait de froid, de gel et de yeux. Je vais delà chez M[adam]e Maurice [53], courte visite. Je vais au spectacle avec Duval et Pascalis que n[ou]s débauchons. C'est à la Porte St Martin [54]. Potier [55] me fait le plus grand plaisir, il est inimitable d[an]s son genre. La petite pièce du Tailleur de

[51] Il s'agit probablement de Charles SAYOUS (1804-?), car, dans sa lettre du 8 mars 1820 à ses parents (BPU Ms. suppl. 1639, folio 62), R. T. écrit: « J'écris à Charles Sayous, en réponse à sa lettre du mois de Janvier. »

[52] Voir note 15. Nous ignorons l'identité de ces demoiselles Gros.

[53] Voir note 13. Mme MAURICE était née Anne-Marie-Isaline DIODATI.

[54] Le THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN fut ouvert en 1802 et l'on y jouait des mélodrames et des vaudevilles. Devenu JEUX GYMNIQUES, il reprit son nom en 1815. Il devint par la suite la scène où le romantisme livra ses plus belles batailles. La façade avait été restaurée en 1818.

[55] Gabriel POTIER DES CAILLETIÈRES, dit Charles POTIER (1755-1838), débuta à Bordeaux et vint à Paris où il joua au Théâtre des Variétés, puis en 1818 au Théâtre de la Porte-Saint-Martin. Talma disait que Potier était le comédien le plus complet qu'il ait connu.

J. Jaques [56] est assez gaie surt[ou]t à cause de son jeu. Superbe décoration d[an]s les Danaïdes [57].

13. J'écris à mes parens [58], je leur parle de mon train de vie, de mes dépenses, mes habits, etc, etc. Maurice me débauche p[ou]r aller en patins au bassin de la Villette, je me laisse entraîner. L'endroit est superbe. Nous suivons pend[an]t une heure le canal de l'Ourque et nous redescendons avec le vent en ½ h. La glace se couvre de patineurs ; il y en a peu de forts, tous ont de l'affectation d[an]s la pose et les manières. Les dames vont en traineau, le tout est fort brillant. – N[ou]s essayons le soir de faire les extraits d'Arago cela n[ou]s fatigue bientôt. N[ou]s prenons le thé, causons ensemble du penchant que n[ou]s avons à perdre du tems.

14. Je travaille avant d'aller chez la Comtesse. Je vais à 11 heures. N[ou]s parlons des Suisses. Il paraît qu'elle ne distingue d[an]s la nation que les ultra renforcés et les révolutionnaires. Les premiers sont p[ou]r elle les gens bien pensans. Leçon d'Andrieux agréable. Je visite mon cousin [59]. Je rentre de bonne heure p[ou]r travailler un peu. Maurice rentre tard, il a entendu une séance à la Chambre des Députés sur le rapport de la commission des pétitions qui a été fort intéressante. On y a bafoué notre voisin Mestadier [60]. Il y règne un assez mauvais ton.

15. Boissonade, Arago, Daunou de suite, ce dernier se jette toujours davantage d[an]s les recherches arides sur les calendriers, etc. et quoique clair tarde trop à venir au fait. N[ou]s visitons Pascalis qui est enseveli d[an]s un fauteuil se cuisant auprès d'un grand feu et faisant du calcul intégral. N[ou]s rentrons avec Maurice faire les extraits d'Arago que nous avions négligé et que nous reprenons dès le commencement. Notre travail en est plus long mais plus clair aussi et promet d'aller assez bien.

[56] « Le Tailleur de Jean-Jacques ou Les Deux Rousseau », comédie en un acte et en prose par A.-J.-B. Simonnin, M.-N. Balisson de Rougemont et J.-T. Merle, avait été représentée pour la première fois le 12 novembre 1819 au Théâtre de la Porte-Saint-Martin. «Un tailleur qui porte le même nom que le philosophe est admis par celui-ci à la table d'un financier: voilà toute l'intrigue. Quelques mots heureux, d'autres d'un comique très hasardé, et surtout le jeu de Potier dans le rôle du sosie de Jean-Jacques, ont fait réussir cette bluette, dont les représentations ont été très suivies » (*Indicateur des spectacles de Paris*, 1820).

[57] « Les Petites Danaïdes ou Les 99 Victimes », vaudeville en un acte par M. Gentil, fut créé le 14 décembre 1819 au Théâtre de la Porte-Saint-Martin.

[58] BPU Ms suppl. 1639. Lettre datée du 12 janvier. Folio 50.

[59] Salomon-Guillaume Counis (1785-1859), peintre sur émail, avait été élève d'Adam Töpffer, puis à Paris de Girodet. Il exposa au Salon de 1810, puis devint à Florence peintre à la Cour d'Elisa Bacciocchi, la sœur de Napoléon, grande-duchesse de Toscane. Il quitta Florence à la Restauration, séjourna à Genève et revint à Paris en 1815; en 1830 il s'installa définitivement à Florence. Salomon Counis était le cousin issu de germain de R. T., dont la mère était née Jeanne-Antoinette Counis.

[60] Jacques Mestadier (1771-1856) était député de la Creuse à la Chambre des députés. Avocat général à la Cour de Limoges, il habitait à Paris l'Hôtel de France, 5, rue de Beaune, où logeait R. T. Il devint conseiller à la Cour de cassation de Paris de 1826 à 1852.

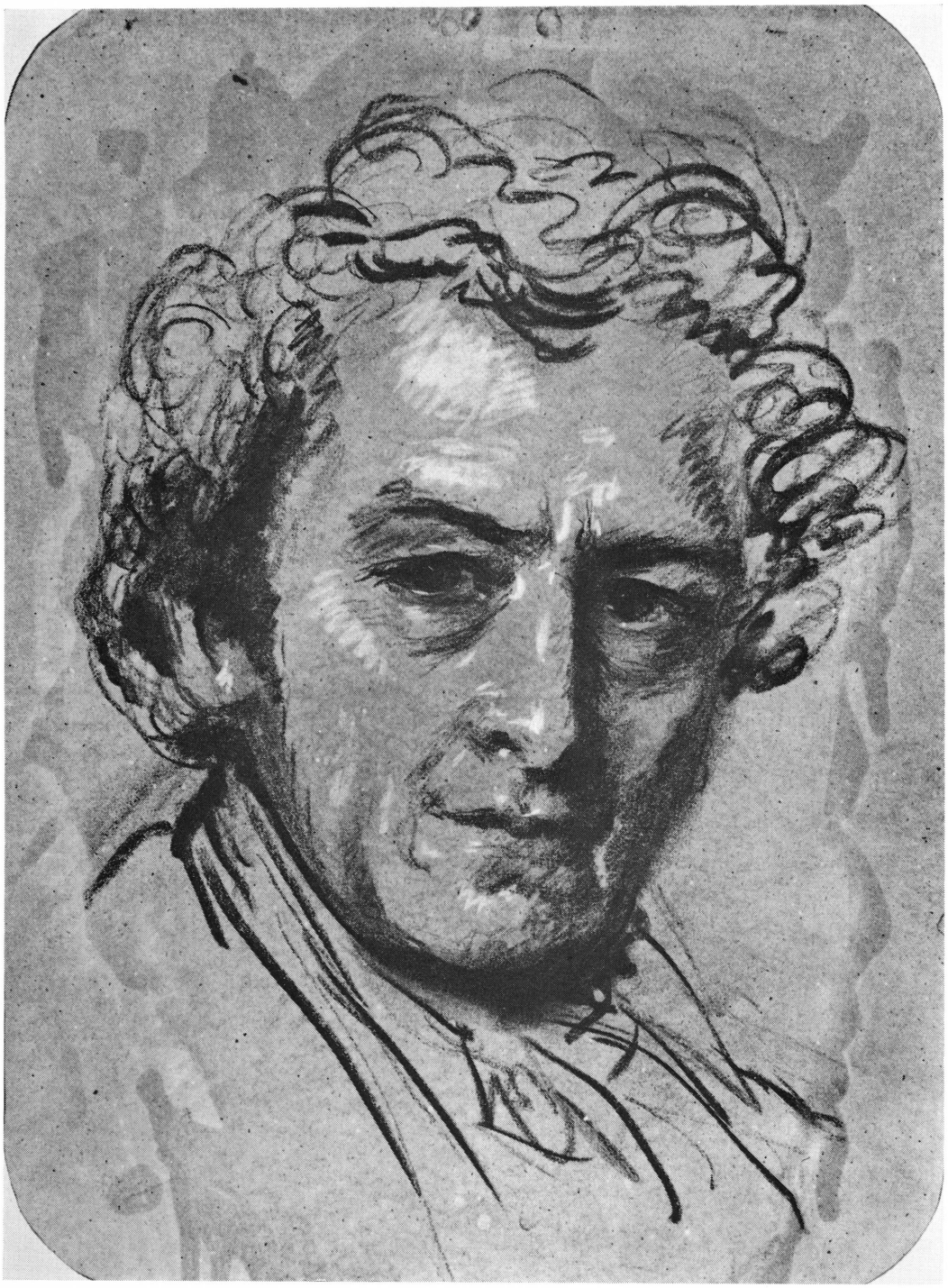


Fig. 2. Amélie Munier-Romilly. Portrait de David Munier.
Musée d'art et d'histoire. Genève. (Photo Musée d'art et d'histoire Y. Siza.)

Maurice me détermine à aller au spectacle. On joue La manie des grandeurs [61], pièce de Duval qui me plaît. Le commencement languit un peu, la fin est pleine d'intérêt. M[ademois]elle Mars [62] touj[ours] plus admirable : elle joue le rôle de coquette tout aussi bien que celui d'ingénue. Nous y trouvons le Major Joly [63] qui entame une longue conversation avec Maurice sur les fortifications de Genève ; il est très pesant. N[ou]s rentrons tard. – Je ne sais plus que penser de ce que m'a écrit ma sœur, la surprise ne vient point. Nous verrons.

16. Je ne puis venir à bout de me lever de bonne heure malgré mes fortes résolutions, le sommeil cet ennemi puissant me retient touj[ours] trop longtemps. Je vais chez la Comtesse qui s'ultralise touj[ours] davantage. Delà je vais entendre prêcher David [64]. Froid horrible. Son sermon est bien écrit mais il le débite trop bas. Certainement il y a du talent. Nous traversons la Seine sur la glace avec Maurice, pour pouvoir nous en vanter un jour auprès de nos enfants et petits enfans. Nous nous rendons chez Pascalis p[ou]r lui demander des secours p[ou]r notre cours d'Arago. Munier me dit qu'il a q[uel]que chose à me remettre demain matin, Pascalis m'avoue que c'est le portrait de ma sœur par M[ademoisell]e R... [65] je suis bien sûr que non, cela serait un peu trop fort... enfin je serai éclairci là dessus demain. Je travaille chez moi le soir, et me couche de bonne heure. – A 11 ½ h. Munier vient me réveiller, il me remet 3 lettres [66] arrivées par une occasion, il m'apprend que cette occasion m'apportoit aussi des portraits qui se sont perdus en route, bien plus : il y aura probablement un louis à payer de frais de douanes, ce qui est impossible. Voilà donc cette fameuse surprise : les portraits perdus et un payement à faire. Le portrait était celui de ma sœur commencé par Adèle [67] fini par Mr. Massot [68]. J'espère encore qu'ils se retrouveront.

17. Je travaille chez moi sur du grec. Je vais chez Munier à qui les dames angloises qui ont perdu le portrait ont dit que le Docteur Meryon [69] leur avait demandé

[61] « La Manie des Grandeurs », comédie en cinq actes en vers d'Alexandre Pineux-Duval, dit Alexandre Duval (1767-1842), représentée pour la première fois le 21 octobre 1817 au Théâtre-Français.

[62] Anne Boutet, dite Mademoiselle Mars (1779-1847), débuta à 15 ans au Théâtre Feydeau, puis fut admise dans la Société des comédiens français en 1799. Elle fut une des gloires du Théâtre-Français.

[63] Nous n'avons pu identifier ce personnage.

[64] David Munier. Voir note 46.

[65] Mlle Romilly. Voir notes 49 et 46.

[66] Il s'agit probablement de deux lettres de ses parents (BPU Ms. suppl. 1642. 7 janvier et 8 janvier 1820. Folios 43 et 45). Nous ne savons de qui est la troisième.

[67] Andrienne-Françoise, dite Adèle, Massot (1803-1867), fille de Firmin Massot.

[68] Firmin Massot (1766-1849), célèbre portraitiste genevois, membre de la Société des arts, épousa en 1795 Anne-Louise Mégevand.

[69] Charles Lewis Meryon (1783-1877) fut le médecin et le biographe de Lady Hester Stanhope, nièce de Pitt, qu'il accompagna dans ses voyages en Orient dès 1810. Il revint vers 1820 en Angleterre où il devint le médecin de sir Gilbert Heathcote. Nous n'avons pu identifier les « dames anglaises » qu'accompagnait le Dr Meryon.

50 fcs. p[ou]r le passage des douanes. Je vais voir celui-ci et il me montre le reçu de 2 fcs. 3 sols p[ou]r les portraits. Je ne sais plus comment expliquer l'erreur de ces Dames. David les reverra pour cela. Je vais aux leçons. Nous travaillons le soir avec Maurice sur la sphère d'Arago. Nous faisons des hypothèses tout à fait curieuses et plaisantes sur ce qui arriveroit si la terre se partageoit en deux. Nous ne voudrions pas que la fissure se fît entre Paris et Genève. Autre hypothèse si l'atmosphère ne tournoit pas avec la terre. J'écris à ma sœur [70], je lui donne les détails de l'affaire du portrait et vais me coucher.

18. Leçon de Delaplace. Je vais faire visite à Duvillard [71] qui est malade, il s'est un peu frappé sur sa situation. Leçon de Daunou très aride, tous ces Messieurs se gâtent en avançant. De là je vais chez Duval, j'y trouve la Revue Genevoise [72] de Décembre qui me fait grand plaisir. Manget [73] y est d'une modération exemplaire sur l'article des élections, et très impartial à l'égard de M[adam]e Neker et de son ouvrage. Il y a un morceau signé C.P. sur la gène qu'on éprouve à Genève en fait d'opinions politiques, qui est écrit avec toute sorte d'agrément et de force. Je présume que c'est de Mr. Charles Pictet de Rochemont [74]. Pascalis arrive, n[ou]s conversons un peu. Je leur conte l'histoire de Mad[am]e Lafosse [75] chez qui je dîne, à qui nous demandons tous les jours pourquoi il tombe de l'eau du plafond ce qui vient de la chaleur de la salle qui envoie une vapeur qui se condense et retombe en eau. La bonne fem[me] nous répond tous les jours que c'est l'eau *qui s'absorbe* et paroît très contente de son explication qu'elle est persuadée de comprendre. J'observe là dessus que tous les hommes se contentent plus ou moins d'explications semblables c['est-] à [-] d[ire] de mots. J'étendais cela jusqu'aux savans. Pascalis me fait remarquer que les savans s'ils voulaient expliquer les choses seront obligés de se payer de mots car ils ne le peuvent pas, mais que la science consiste seulement à classer les phénomènes plutôt qu'à expliquer leurs causes. Par ex[emple] la foudre on ne l'explique pas mais on la rattache aux phénomènes de l'Electricité. Du reste il s'agit ici des vrais savans car il en est beaucoup qui ressemblent à Mad[am]e Lafosse et qui aiment mieux se payer de mots qu'ils croient comprendre que d'avouer qu'ils ne savent rien. – Une des lois

[70] BPU Ms Suppl. 441. Folio 12.

[71] Philippe Duvillard (1799-1820) était étudiant en médecine.

[72] *La Revue genevoise* de décembre 1819 contient un article intitulé « Représentation nationale. Des dernières élections. Rapprochement entre la votation du premier collège électoral et du second. Tableau des députés élus et des candidats éliminés » (pp. 196-240 [*sic* pour 200]). Dans les « Nouvelles diverses » (p. 231) figure une critique du premier volume de l'édition des œuvres de Mme de Staël publiées par Mme Necker de Saussure. L'article signé « C. P. » (pp. 240 [*sic* pour 200]-209) est intitulé « Morale politique. De l'intolérance en matière d'opinion ».

[73] Jacques-Louis Manget (1784-?) était professeur de littérature et avait été inspecteur de la librairie de Paris sous le gouvernement impérial. Il collabora au *Publiciste* et publia dès 1819 *La Revue genevoise*.

[74] Il s'agit en fait de Chenevière Pasteur (cf. ci-dessous note 126).

[75] Tenancière du café du même nom, cf. note 31.

les plus belles et les plus générales, *l'Attraction*, n'est qu'un mot car il se peut que l'attraction n'existe pas et que ce soit tout autre chose, par exemple une impulsion qui produise les phénomènes que nous lui attribuons. Mais comme par cette hypotèse *(sic)* q[uelle] qu'elle soit on explique tout on lui donne le nom d'attraction.

Nous travaillons à Arago avec Maurice. – Je reçois une lettre de ma chère maman [76] qui me rend joyeux. Je ne sais que lui répondre p[ou]r l'argent de Domergue [77] à Mr. Bouvier [78], ma mémoire est trop mauvaise.

19. Excellente leçon de Boissonade. Je vais chez la Comtesse elle m'apprend que la Dame du portrait est une Dame pour qui on a fait une quête à Genève cela m'en donne une opinion assez mince, et je ne sais que penser à l'égard des 50 fcs. demandés. Il paroît de plus que le Docteur Meryon déplaisait beaucoup moins à la jeune Demoiselle qui était avec cette Dame et qu'il lui avait en route frotté les mains un peu trop fort p[ou]r les réchauffer. Je rentre p[ou]r travailler. N[ou]s allons au spectacle avec Pasc[alis], Duval, Soret. C'est au Vaudeville [79]. On joue la Somnambule [80] pièce charmante d[an]s le genre de la visite à Bedlam [81], et qui est jouée avec un sentiment parfait par M[adam]e Perrin [82] et avec un naturel exquis par Mr. Gonthier [83]. Les deux autres pièces sont détestablement bêtes. En revenant je monte chez moi; Maurice

[76] BPU Ms. suppl. 1642. 13 janvier 1820. Folio 46.

[77] ? Domergue était un ami français de la famille Töpffer chez laquelle il avait résidé à Genève. Par ailleurs R. T., à l'occasion de son voyage de Genève à Paris, s'était arrêté chez Domergue et sa femme dans leur maison de campagne à Laprugne (voir note 129); les Domergue étaient domiciliés à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme), rue du Port. La correspondance échangée entre R. T. et ses amis Domergue ne permet pas de découvrir le prénom de M. Domergue.

[78] Probablement Pierre-Louis Bouvier (1766-1836), peintre genevois, qui séjourna à Paris et Hambourg, avant de se fixer à Genève où il exécuta de nombreuses miniatures et des portraits à l'huile, dont ceux de Mme de Staël et de l'impératrice Joséphine. En 1828 il prit la direction de l'Ecole de figure. Madame Töpffer écrivait à Rodolphe: « Mr. Bouvier ma prié de te demander si Mr. Domergue ta dit quelque chose à l'égard de ce qu'il lui doit. Tu nous a parlez pendant que tu étais à Clermont de 200 francs qu'il devait te remètre, mais comme tu ne nous as rien dit depuis, nous ne lui avons rien remis d'autant plus qu'il paraît que M. Domergue ce trompe sur la somme, car tu nous parlait de 200 francs et il en doit à M. Bouvier passez 400. Je te prie de m'écrire ce que tu peux savoir à cet égard, de manière à ce que je puisse lui dire l'article qui le concerne; il n'a reçu aucune nouvelle. Cela me semble au moins bien négligent de sa part. Ton papa se propose toujours de lui écrire mais cela n'est pas encore fait.» (Nous avons respecté l'orthographe.)

[79] Le Théatre du Vaudeville remplaça en 1792 l'ancienne salle de bal du Panthéon. On n'y représentait guère que des vaudevilles.

[80] « La Somnambule », comédie-vaudeville en deux actes par Eugène Scribe et C. Delavigne, fut représentée pour la première fois le 6 décembre 1819. Les deux autres pièces « bêtes » auxquelles fait allusion R. T. sont « Folie et raison », comédie en un acte et en vers par René Alissan de Chazet et Charles-Auguste Sewrin, représentée pour la première fois le 20 octobre 1804, et « Bancelin », dont nous ignorons le nom de l'auteur et la date de création.

[81] « Une Visite à Bedlam », comédie en un acte mêlée de vaudevilles, par Eugène Scribe et M. Poisson, fut représentée pour la première fois le 24 avril 1818.

[82] ? Perrin, actrice du Théâtre du Vaudeville, dont l'engagement avait été contesté par son mari, ce qui donna lieu à un procès important.

[83] Grégoire Gontier (1787-1841), acteur du Théâtre du Vaudeville, jouait les rôles d'amoureux. Il contribua au succès des ouvrages de Scribe.

me fait chercher pour aller voir la débâcle des glaces de la Seine, qui est très curieuse. Des glaçons immenses se pressent contre le pont, qui est couvert de spectateurs et de flambeaux. Un bateau de Blanchisseuses se détache et vient se briser contre le pont ce qui est extrêmement curieux à voir malgré le sentiment du dommage.

20. Je manque Delaplace pour travailler et ne fais pas grand chose. Leçon de R. Rochette. N[ou]s allons au Musée avec Maurice, je ne m'attache p[ou]r auj[ourd'hui] qu'aux Le Brun [84], au grand tableau des Noces de Cana de Paul Veronèse [85], aux Jouvenets [86], Lesueur [87] etc. Les batailles d'Alexandre sont pleines de verve et de couleur. Les noces de Cana étonnantes, quelle variété de têtes, de caractères, d'étoffes, quelle harmonie, quelle vérité, quelle finesse d'expression. Jouvenet touj[ours] le même mais belle couleur. La suite des St. Bruno de Le Sueur est pleine de genre et de talent, quel dommage qu'ils soient appliqués à un pareil sujet. N[ou]s parcourons la galerie en entier p[ou]r n[ou]s faire une idée de l'arrangement. J'y retournerai incessamment. Je reçois la visite de Vaucher [88] qui continue à parler très bas, il m'apporte des livres, nous causons de mes yeux et de mes études. –N[ou]s travaillons avec Maurice à Arago, n[ou]s prenons le thé en causant sur les Suisses, et de là je ne sais comment n[ou]s en venons à examiner combien les avantures *(sic)* passées de notre vie s'embellissent en s'éloignant. Je vais me coucher avec la ferme résolution de me lever matin.

21. N[ou]s travaillons presque t[ou]te la journée avec Maurice à Arago. Je vais chez la Comtesse qui m'invite à dîner ce que je promets. Je reçois une lettre de Domergue qui me fait une vive peine [89]. Il se plaint de ce que je ne lui écris pas. C'est cette maudite poste qui en est la cause, ma dernière lettre s'est perdue. Je lui réponds de suite une énorme lettre remplie de détails sur les spectacles, les cours etc. et où je le prie de me répondre tout de suite [90]. Je dîne avec la Comtesse qui me ramène en fiacre.

[84] Charles Le Brun (1619-1690) fut nommé par Louis xiv premier peintre de la Cour. Les « Batailles d'Alexandre » dont parle R. T. sont une suite de quatre tableaux de l'histoire d'Alexandre: « Le Triomphe d'Alexandre » ou « L'entrée d'Alexandre à Babylone », « Le Passage du Granique », « La Bataille d'Arbelles » et « Alexandre et Porus »; ces quatre toiles sont actuellement au Louvre.

[85] Paolo Caliari, dit Véronèse (1528-1588).

[86] Jean iii Jouvenet (1644-1717), dit Jouvenet le Grand, fut le plus grand peintre religieux de la fin du xviie siècle; élève de Le Brun, il fut directeur de l'Académie royale.

[87] Eustache Lesueur (1617-1655) consacra à *La vie de Saint-Bruno* vingt-deux compositions destinées à décorer le petit cloître de la Chartreuse de Paris; elles sont actuellement au Louvre.

[88] Il peut s'agir de Samuel Vaucher (1798-1877), architecte, qui construisit le Musée Rath, l'hospice des aliénés et la prison pénitentiaire de Genève. En 1827 il s'établit à Marseille et devint en 1852 architecte de la Maison impériale. De retour à Genève en 1861 il se consacra à l'étude des maisons de détention.

[89] Cette lettre ne figure pas à la BPU.

[90] BPU Ms suppl. 1650. Numéro 9.

Je trouve Maurice que son frère a noirci et à qui il a ôté toute envie de continuer les extraits d'Arago. Je le pousse pour qu'il ne discontinue pas. N[ou]s prenons le thé.

22. Je me lève matin p[ou]r finir la lettre à Domergue que je mets à la poste brûlant d'impatience qu'elle arrive vite. Je cours à mes leçons. Biot manque p[ou]r la 3e.fois. Nous travaillons à Arago avec Maurice tout l'après midi. Je suis très noir, je vais chez M[adam]e Lafosse dîner. Je suis sur le point d'y perdre la tête je ne sais pourquoi, je suis comme fou pend[an]t un moment, j'en reviens cepend[ant].

23. Je fais du grec jusques à midi, je vais chez l'amie de la Comtesse pour donner leçon à celle-ci. Son amie est une Dame charmante qui a véritablement des dispositions p[ou]r le dessin et qui en cause très bien. Arrivent deux dames de qualité, bien bruyantes, bien évaporées. Elles causent de 36 choses d[an]s une minute d[an]s le ton comme il faut. Elles s'en vont sans répondre nullement à mon salut quoique leur ayant parlé, c'est l'usage, qu'y faire? En prendre son parti je n'y ai pas beaucoup de peine. Je vais faire visite à Senn qui est presque guéri. Je vais chez Mr. Boyer [91] Chirurgien, je ne le trouve pas. Le soir je rencontre Soret d[an]s la rue, il me prête des habits pour aller avec lui chez Mad[am]e Gros. La soirée est tranquille mais agréable. Les Demoiselles Gros font de la musique. Elles ont des voix assez chétives, mais ne chantent pas mal. Leur musique est bien choisie.

24. Je vais chez Mr. Boyer, je le trouve, il me reçoit froidement et sèchement. Il ne me dit pas deux mots, je présume qu'il est un peu piqué de ce que Mr. Maunoir [92] m'adresse à lui p[ou]r qu'il m'en indique un autre au lieu de m'adresser directement à lui. Il m'indique Mr. Wenzel [93]. Nous allons avec Maurice faire visite à De la Rue [94] de Gênes, notre ancien camarade de Collège. Il habite un hôtel magnifique et vit d[an]s les grandeurs. Cela ne l'a pas refroidi pour ses anciens amis, il nous offre de nous présenter chez son beau-frère Odier [95] et à son cousin. Nous acceptons p[ou]r Mercredi. – Leçon d'Andrieux fort agréable sur la manière de bien dire et bien lire. Je dîne avec les Duval, Pasc[alis], Soret chez Mr. Munier [96] toujours le meilleur homme

[91] Alexis, baron Boyer (1760-1833), fut chirurgien de Napoléon, puis des rois Louis xviii, Charles x et Louis-Philippe. Membre créateur de l'Académie de médecine, il devint chirurgien en chef de l'Hôpital de la Charité. Il demeurait à l'époque 4, rue des Deux-Portes-Saint-Jean.

[92] Jean-Pierre Maunoir (1768-1861), médecin-chirurgien genevois, fut professeur à l'Académie de Genève. Il était l'un des oculistes opérateurs les plus habiles de l'époque. Il fut membre du Conseil représentatif.

[93] Jacob, baron de Wenzel, médecin-oculiste, fils de Michel-Jean-Baptiste, lui-même célèbre oculiste renommé pour ses opérations de la cataracte, fut nommé en 1808 médecin-oculiste ordinaire de la Cour impériale; il demeurait 18, rue Charlot.

[94] Hyppolyte De la Rue (1794-1876), fils de Jean De la Rue, de Gènes.

[95] Gabriel Odier (1796-?), établi à Paris, épousa Clémentine, fille de Jean De la Rue, de Gènes.

[96] Probablement Jacob-Maurice Munier, oncle de David Munier.

du monde et d'un caractère bien différent de son frère. J'ai pris froid à la leçon d'Andrieux, j'ai bien mal à la gorge. Je rentre pour écrire à maman [97] puis vais me coucher avec un coup de froid conditionné.

25. Je passe une mauvaise nuit, je suis opressé *(sic)* et j'ai de la fièvre tout le jour. Je reste donc chez moi et m'y fais apporter à dîner. Comme la journée est longue, je ne puis rien faire de bon. – N[ou]s prenons le thé avec Maurice en causant de femmes. J'ai de la fièvre et la tête assez montée, je suis très passionné. – Je fais un peu d'anglais et vais me coucher.
N.B. J'ai écrit à Trembley [98] et à Aimé [99].

26. Je suis mieux en me levant, je vais donc chez la Comtesse. Je visite Duval, le Cousin chez qui je dîne. Nous y causons de l'amour propre excessif des Artistes, tout en convenant que nous n'en avons ni l'un ni l'autre ce qui n'est pas très sûr. Il me dit que Paulin Guérin [100] en a beaucoup. Je rentre p[ou]r travailler, j'ai de la fièvre et ne puis rien faire. Depuis deux jours, j'ai la fièvre continuellement je suis d[an]s un état singulier, hors de moi-même rêvant à des projets de bonheur chimérique. D[an]s ce moment je le place à vivre auprès de l'ami Domergue et de sa femme avec ma famille bien entendu. Quelles délices. – Je me couche de bonne heure, je n'ai pu aller chez De la Rue à cause de mon indisposition.

27. Journée agréable, nous travaillons avec Maurice au coin du feu. Cependant la conversation nous détourne un peu. Nous parlons de l'affaire des pommes de terre[101]. Je mets en doute si je me mettrais sous les armes lorsque la chose seroit à refaire car d[an]s t[ou]s les cas je n'eusse fait aucune violence à personne quand même on m'en eût donné l'ordre. Maurice est de l'avis qu'il faut y aller. N[ou]s déplorons que nous

[97] BPU Ms. suppl. 1639. Folio 52.

[98] Pierre-Charles TREMBLEY (1799-1874) fut avocat, professeur de droit à l'Académie. Il fit aussi une carrière militaire et commanda les troupes gouvernementales lors de l'insurrection d'octobre 1846.

[99] Nous n'avons pu identifier ce personnage.

[100] Jean-Baptiste-Paulin, dit Paulin GUÉRIN (1783-1855), peintre qui fit ses études à Marseille et vint à Paris en 1800. Portraitiste et spécialiste en compositions historiques et d'église, il fut protégé par la famille royale et devint maître de dessin au Collège des oratoriens et directeur des cours de dessin et de peinture à l'Institut de la Légion d'honneur à Saint-Denis.

[101] L'émeute des pommes de terre résulta de la disette qui régna en Suisse en 1816 et 1817. Il avait fallu recourir en 1816 à des souscriptions pour acquérir des blés étrangers. A la fin de l'année, le gouvernement décréta des prix officiels pour empêcher la hausse du prix du pain. Des comités de secours organisèrent l'approvisionnement de la région genevoise. L'hiver fut rude au début de 1817 et en automne les pommes de terre se firent rares; l'on accusa les producteurs et revendeurs d'être les artisans d'une hausse illicite. Le 15 octobre 1817, des hommes mirent au pillage le marché du Molard pour faire baisser les prix; d'autres dépôts furent dévalisés à la rue Neuve et à la rue de la Fontaine. Les autorités qui prêchaient la raison furent mal accueillies. On arracha le bâton syndical des mains du syndic Necker; le syndic Falquet ne put se faire entendre. Force fut de faire appel à la milice pour rétablir l'ordre et de sévir contre les auteurs de l'émeute, dont huit furent arrêtés et condamnés à la prison.

n'ayons pas assez de liberté d'opinion avec Trembley pour oser discuter tout cela. Cette discussion eût pu être fort intéressante traitée par chacun de nous à la Société littéraire [102]. Elle nous aurait conduit à quelques recherches d'économie politique et ensuite à examiner la démarche du gouvernement. Je vais le soir chez les Duval où nous parlons des moyens d'éviter d'être lu à la poste où l'on décachète *(sic)* les lettres. Le mieux est d'écrire par chiffres de cette manière que je ne connaissois pas. On a chacun un livre quelconque même édition, et on s'écrit en indiquant par chiffres les pages et les lignes où sont les mots d[on]t on veut se servir. – Pascalis récapitule ce qu'il a appris d[an]s la journée. Si l'on avoit l'habitude de se demander avant de se coucher ce que l'on a appris dans la journée, cela pourrait être fort utile, mais le plus souvent bien effrayant, au moins pour moi.

28. Nuit agitée, j'ai la fièvre tout le jour. Leçon chez la Comtesse, elle est tout affligée des nouvelles d'Espagne [103], elle cherche à savoir ce que j'en pense, je ne laisse rien percer. Leçon d'Andrieux; j'ai une petite dispute pour une place qui se termine bien et où je me conduis d'une manière satisfaisante. Andrieux est très agréable il récite une partie du Lutrin [104], le bel épisode de la Mollesse admirablement bien, il y a beaucoup à prendre. N[ou]s travaillons le soir avec Maurice, prenons le thé et causons Littérature.

29. Je reste tard au lit pour me guérir et manque Boissonade et Arago. Je vais à Daunou la leçon est assez gaie. Il se déchaîne contre LaHarpe [105] avec raison. Leçon de Biot. Je vais le soir au bal chez Mr. André [106] où De la Rue nous a fait

[102] Cette société littéraire, fondée en 1816, a probablement réuni un certain nombre de Genevois de Paris sur l'instigation de Cerclet (voir note 180); cf. *Journal de David Munier* 1819-1820, BPU Ms. 3204, folio 30 (21 octobre 1819).

[103] Ferdinand VII, mal conseillé, changea entre 1814 et 1820 trente fois de ministres; les libéraux conspiraient depuis 1815. Le souverain voulut soumettre les colonies d'Amérique; il réunit à cet effet une armée de 20 000 hommes à Cadix. Mais les troupes étaient mal commandées, livrées à la paresse et au désordre. Un de leurs officiers, Riego, donna le signal de la révolte le 1er janvier 1820; sa tentative, après un échec initial, provoqua en fin de compte le soulèvement de la Corogne, puis d'autres villes qui, malgré l'opposition des campagnes, firent triompher la révolution. Ferdinand VII dut rétablir la constitution de 1812. Un ministère formé de modérés rappela les bannis, libéra les prisonniers politiques et commença les réformes urgentes.

[104] *Le Lutrin*, poème héroï-comique de Boileau (1674).

[105] Jean-François de Laharpe (1739-1803), poète et critique français, reçu à l'Académie en 1776, fut l'auteur d'un *Cours de littérature* d'esprit très classique.

[106] S'agit-il de Dominique André, banquier, 9, rue Cadet? Dans la lettre à ses parents du 30 janvier 1820, R. T. écrit: « J'ai même été hier ds un grand bal chez Madame André. Nous avons du cette invitation au même De la Rue de Gènes notre ancien ami. Il nous a également procuré encore un bal chez un de ses cousins, pr le 9. Février. Celui de hier était très beau et equivalent aux bals que nous ont donné les Princes. Il y a peu de jolies personnes, de fort belles toilettes et des Messieurs tous plus fats les uns que les autres. J'y ai heureusement trouvé des Messieurs de connoissance avec qui j'ai pu causer et faire qques observations, car pour la danse je crois que j'ai fini tout à fait, je ne m'en sens aucune envie. Les bals ne laissent pas que de coûter passablement et ne font pas de bien aux yeux mais il est bon d'en voir qques uns et je suis bien content que De la Rue m'en ait procuré. »

inviter. Le bal est magnifique et assez gai. On ne danse que des françaises. Il y a peu de femmes jolies, presque toutes sont décharnées ou mal faites, mais les toilettes sont superbes. J'y remarque une espèce de ton galant qui me déplait. Les messieurs y sont tous plus fats les uns que les autres. Je trouve Mr. More [107] le chanteur, puis Polychroniades [108] avec qui nous causons des Cours. Il me dit qu'il trouve excellente la grammaire de Burnouf [109]. Je ne danse pas de tout le soir. Nous nous retirons à 2 h. avec Maurice.

30. J'écris à mes parens [110], je vais chez la Comtesse. Mon Cousin vient me prendre pour aller visiter la collection de tableaux de Mr. BonneMaison [111]. J'y ai beaucoup de plaisir. Les meilleurs morceaux à mon avis sont un paysage d[on]t nous ne savons pas l'auteur mais qui est peint avec une simplicité et une couleur admirable *(sic)* – Un cheval de Paul Potter [112], simplicité de composition, de couleurs, de tons, mais poésie – 2 Teniers [113] charmans, l'un représente des figures bourgeoises – Rubens [114] étincelant de couleur, – plusieurs autres tableaux dont les auteurs ne nous sont pas connus. Le M. Sextus de Guérin [115] est bien froid au milieu de t[ou]t cela. – Je veille avec Maurice.

31. Nous travaillons à Arago avec Maurice. – Je vais à Andrieux qui donne une leçon sur la Mnémonique. Le froid me chasse, je vais chez Duval que je trouve extrêmement noir, se désespérant de ce qu'il n'apprend rien, de ce qu'il ne sera jamais rien. Nous en causons un peu. Je trouve quant à moi qu'il vise trop haut pour le moment, il a une horreur du médiocre qui pourrait bien l'empêcher d'arriver au but en le dégoûtant des intermédiaires où il faut passer; quant à moi, j'ai eu aussi ces idées exaltées, souvent elles me tourmentent parce que j'ai la certitude de n'être qu'un homme médiocre, mais si du moins je puis être utile autant que mes facultés le permettent je pourrai encore vivre tranquille et heureux pourvu que j'aie des amis qui m'estiment et m'aiment, c'est là ce qui me soutiendra toujours.

[107] *L'Indicateur des spectacles de Paris*, 1820, mentionne un MOREAU, sociétaire de l'Opéra-Comique, et une demoiselle MORE, jeune première chanteuse à l'Opéra-Comique.

[108] Nous n'avons pu identifier ce personnage.

[109] Jean-Louis BURNOUF (1775-1844), philologue, fut professeur de rhétorique à Paris, puis d'éloquence latine au Collège de France. Il publia en 1814 une *Méthode pour étudier la langue grecque*. Il fut membre de l'Académie des inscriptions.

[110] BPU Ms. suppl. 1639. Folio 54.

[111] Féréol BONNEMAISON (?-1827) fut directeur de la Galerie de Madame la Dauphine et directeur des restaurations des tableaux du Musée royal. Il peignit des tableaux historiques et des portraits. Il demeurait 59, rue Neuve Saint-Augustin.

[112] Paul POTTER (1625-1654), peintre hollandais paysagiste et animalier.

[113] David TENIERS le Vieux (1582-1649) ou David TENIERS le Jeune (1610-1690), peintres flamands.

[114] Peter Paul RUBENS (1577-1640).

[115] Pierre Narcisse, baron GUÉRIN (1774-1833), peignit un tableau faisant allusion au retour des Emigrés, qui reçut un accueil délirant au Salon de 1799; il est intitulé: « Marcus Sextus retrouve à son retour sa fille en pleurs auprès de sa femme expirée. »

Malheureusement les momens où je pense ainsi sont rares. Nous dînons ensemble chez Jarnet. Je me couche de bonne heure après avoir fait du latin.

1820. Février. 1. Journée toute de leçons. Je suis assez bien. Pascalis, que je trouve à Biot, me parle d'une place qu'il procurera peut-être à Munier, ce qui me fait faire des réflexions sur moi-même et me fait prendre de bonnes résolutions de travail. Ce qui me nuit le plus c'est que mon imagination me représente toujours enseignant mon élève, et que je me place de toutes les manières, le plus souvent défavorablement, je ne puis me figurer au juste ce à quoi cela m'engagera, en sorte que tantôt je me considère comme au dessus de cet état tantôt comme au dessous, mais le plus souvent d[an]s ces derniers cas, de là des agitations continuelles. Je m'attriste aussi lorsque je me compare à d'autres à qui je vois des talens ou des qualités que je n'ai pas, sans savoir si je n'en ai peut-être pas d'autres à la place. Je suis bien résolu d[an]s t[ou]s les cas à faire tous mes efforts pour me tirer d'affaire. Si je ne puis réussir je ne sais ce que je deviendrai mais je veux qu'il n'y ait pas de ma faute. Je rentre et trouve chez moi 2 lettres. Une charmante de Papa [116] écrite avec toute sorte d'esprit, une de Domergue [117] que j'attendais impatiemment, ce maraud-là ne croit pas que je lui aie écrit et que ma lettre se soit perdue, rien n'est plus vrai cependant. Je travaille chez moi tout le soir et tout seul.

2. Leçons Boissonade et de la Comtesse. Je rentre p[ou]r travailler et traduis du grec. Je vois avec plaisir que les leçons de Boissonade m'ont profité, et déplore la détestable méthode que n[ou]s av[on]s suivie en B[elles] Lettres sous ce gredin de Weber [118]. Que Dieu lui pardonne cependant. Boissonade est méthodique, ne laisse jamais passer un mot sans l'expliquer ou au moins sans en avouer l'obscurité si elle existe. Il n'attache pas trop d'importance à des minuties grammaticales. Aujourd'hui il relève des fautes d[an]s la traduction de Danet [119], nom malheureux d[an]s la littérature grecque surtout, qui appartient à des gens qui n'ont fait que *(sic)* en retarder les progrès et fourni ample matière de critique à tous les commentateurs subséquens.

Nous allons entendre Talma [120] d[an]s Oedipe [121]. Les deux premiers actes sont bien froids en comparaison des 3 derniers où l'intérêt est à son comble et se soutient

[116] BPU Ms. suppl. 1642. 27 janvier 1820. Folio 50.

[117] Cette lettre ne figure pas à la BPU.

[118] Jacques-François-Abraham WEBER (1753-1825), pasteur, fut professeur de belles-lettres à l'Académie de Genève (1790-1818); il fut doyen de la Faculté des lettres, puis bibliothécaire; il présida la Bourse française.

[119] Pierre DANET (1640-1709), latiniste et lexicographe français, fut l'auteur de deux dictionnaires français-latin et latin-français, composés pour l'usage du Dauphin, et qui furent longtemps en usage dans les écoles.

[120] François-Joseph TALMA (1763-1826), acteur célèbre du Théâtre-Français dont il fut sociétaire.

[121] « Œdipe à Colonne », tragédie en cinq actes de Voltaire.

tout le temps. – Le personnage de Philoctète me semble superflu, c'est un fort honnête homme sans doute mais un peu ennuyeux qui vient là on ne sait pourquoi, et qui d'ailleurs tend à refroidir la tendresse que l'on doit supposer à Jocaste pour Oedipe en lui opposant une passion encore plus forte. – Du reste la manière dont se découvre le sort affreux d'Oedipe est conduite avec un art inimitable. Ce personnage est peut-être le plus tragique de tous, c'est ce qui explique pourquoi il a si souvent paru sur la scène. Quant à Talma il a joué toutes les belles scènes admirablement, son jeu muet parfait. Melle Duchesnois[122] bien médiocre excepté d[an]s q[uel]ques scènes pathétiques où on ne peut lui refuser des applaudissements, mais en général elle est bien peu nature, elle cherche à faire effet par des changements de ton ou de mesure qui ne sont point naturels. Desmousseaux [123] assez bon. Tout le reste drogue drogue archidrogue. On joue ensuite Un moment d'erreur [124], petite pièce plaisante mais qui pour n'être pas indécente devrait être présentée à un autre parterre qui ne ferait pas connaître par un rire indécent qu'il prend d[an]s le sens le plus saugrenu toutes les allusions et les jeux de mots que fournissent plusieurs scènes entre une jeune femme et un jeune homme qui lui déclare son amour et qu'elle croit une femme déguisée. Nous trouvons au spectacle Walner [125], tête de brelaire qui nous crache q[uel]ques grands mots de papier sur Paris, de banque, de bourse, et se trouve content de lui. Tous ces petits commis ont le même ton, il en est peu qui manquent de vous raconter leurs prouesses, l'argent qu'ils ont passé d[an]s leur chaise de poste le pistolet à la main, leurs belles spéculations, leurs

Fig. 3. Dessin inédit de Rodolphe Töpffer. Collection de M. Jacques Droin. Genève. (Photo MAH Y. Siza)

[122] Catherine-Joséphine Rafin, dite Duchesnois (1777-1835), tragédienne française, sociétaire du Théâtre-Français, fut la rivale de Mlle Georges et la partenaire de Talma.

[123] Félicité-Auguste Saillot, dit Desmousseaux (1785-1854), acteur dont les débuts furent fracassants et qui tint ensuite des emplois ingrats pendant vingt-huit ans; il fut sociétaire du Théâtre-Français.

[124] D'après le « Journal des Débats », il s'agit d'une pièce intitulée « L'Heureuse erreur ».

[125] Nous n'avons pu identifier ce personnage.

avantures *(sic)* de femmes et autres choses de cet intérêt. Maurice m'apprend que le C.P. de la Revue Genevoise est Chenevière Pasteur [126].

3. Je travaille tout le jour à la maison. N[ou]s allons ensuite avec Maurice poser des cartes chez M[esdames] André, Agerman [127] etc. Nous ne trouvons pas De la Rue. – Soret vient nous voir le soir. – Je commence à écrire à Domergue. Je fais de l'anglois.

4. Je finis ma lettre à Domergue [128] je lui parle de ce que je fais, de mes raisons solides p[ou]r abandonner le dessin, de lui et de la Prugne [129]. Je vais chez la Comtesse puis à Andrieux qui donne une leçon sur la Mnémonique qu'il désapprouve sans cependant approuver qu'on la rejette s[an]s en prendre connoissance comme l'on fit à l'égard de Mr. Fenaigle [130]. J'écris à mes parens [131]. N[ou]s allons en corps avec ces Messieurs voir les Templiers [132], pièce où il y a de grandes beautés et où Talma joue comme un ange. Surtout le 3e acte où il prie p[ou]r ses chevaliers, moment qui est sublime. Je vois p[ou]r la première fois Madame Paradol [133], c'est une superbe femme, elle joue assez faux mais elle est si belle à voir que je crois que je la préfère à la Duchesnois qui est horrible et ne joue pas beaucoup mieux. Lafon [134] se distingue. (J'ai écrit à Trembley.) [135]

5. Journée de courses comme tous les Samedis. Daunou est très ennuyeux sur ses Cycles. Pouillet [136] intéressant, je me promets de me faire un thermomètre moi-

[126] Voir notes 72 et 74. Jean-Jacques-Caton CHENEVIÈRE (1783-1871), docteur en théologie, fut pasteur à Marseille (1807), Dardagny (1810) et Genève (1813-1851). Professeur de théologie, il fut plusieurs fois recteur de l'Académie.

[127] Les AGERMAN (ou Hagermann) sur lesquels nous n'avons pu trouver aucun renseignements étaient cousins de De la Rue (voir note 106).

[128] Cette lettre ne figure pas à la BPU.

[129] Vraisemblablement LAPRUGNE (Allier), commune à 740 m d'altitude, aux sources de la Bèbre. Il existe dans l'Allier deux autres hameaux: La Prugne, à l'ouest de Saint-Pourçin, et Les Prugnes, au nord-ouest de Montluçon (voir note 77).

[130] Grégoire de FEINAIGLE (1765-1820), mnémoniste d'origine allemande, vint en France, en 1806 exposer une méthode pour étendre la mémoire, qui consiste dans l'emploi de figures bizarres et de chiffres auxquels on fixe les noms ou les dates que l'on veut se rappeler. A Paris. sa méthode fut considérée comme un divertissement curieux. Il fut l'objet de plaisanteries (Dieulafoy en fit, sous le nom de Fin-Merle, le personnage de son vaudeville: « Les Filles de Mémoire ou le Mnémoniste. ») Il mourut à Londres, oublié, en 1820.

[131] BPU Ms. suppl. 1639. Folio 55.

[132] « Les Templiers », tragédie en cinq actes de François Raynouard (1761-1836), créée en 1805.

[133] Anne-Catherine-Lucinde PARADOL, femme de V. Prevost (1798-1843), fit ses débuts à l'Opéra en 1816 et fut ensuite engagée par le Théâtre-Français dont elle devint sociétaire pour remplacer Mlle Georges.

[134] Pierre LAFON (1773-1846) célèbre acteur tragique, sociétaire du Théâtre-Français puis professeur au Conservatoire.

[135] Cette lettre ne figure pas à la BPU.

[136] Claude-Servais-Mathias POUILLET (1791-1868), physicien français, établit les lois des courants et inventa la boussole des tangentes. Il fut professeur de physique des enfants de Louis-Philippe, puis directeur du Conservatoire des arts et métiers (1832), professeur à l'Ecole polytechnique et obtint en 1838 la chaire de physique à la Sorbonne.

même à Genève. Le soir je travaille à Biot et fais un peu d'anglais [137] ce qui manque rarement de m'endormir. Je lis d[an]s la Bibl[iothèque] Univ[erselle] Déc[embre] 1820 *(sic pour 1819)* l'article de Mr. Pictet [138] sur Me Ne[c]k[er] [139] et son *(sic)* notice qui est bien fait. Les extraits de la notice me plaisent beaucoup excepté un peu d'obscurité, q[uel]ques exagérations entr'autres celle de mettre M[adam]e de Staël justement au dessus de J. J. Rousseau dont on fait un homme haineux. M[adam]e Ne[c]ker ne dit pas un mot des mœurs de la femme *Angélique* d[on]t elle dépeint le caractère et la vie privée. Au reste elles sont si connues que ce serait peine perdue. – A côté de cela c'est très bien écrit, très intéressant.

6. Leçon chez la Comtesse. En sortant j'entre à St. Roch. J'entends prêcher p[ou]r la 1è[re] fois d[an]s une E[glise] catholique. Celui qui prêche est un jeune homme. Son sermon est très bien écrit et bien débité. Il prouve la divinité du Christianisme par son établissement, et fait ressortir d'une manière assez neuve le contraste répété tant de fois entre la petitesse des moyens et la grandeur de l'entreprise. Il appuie sur cette idée, combien il dut être difficile de faire admettre une religion dont les dogmes sont si contradictoires et absurdes en apparence. Trois dieux en un, s'écrie-t-il, voilà ce que l'on propose à la foi des hommes, et ils soumettent leur raison, ils s'humilient et croient aveuglément. En effet sans ces deux conditions il est assez difficile d'être un croyant bien robuste. Les différences essentielles entre ces sermons et ceux de nos ministres protestans m'ont paru se réduire à celles-ci, l'importance donnée au dogme, 2º une morale beaucoup plus sévère, ennemie des plaisirs et qui met sa perfection d[an]s un état de contrition, de renoncement au monde, aux plaisirs les plus innocens, et qui ne laisse subsister d'autres passions que celles du fanatisme et de l'intolérance. 3º d[an]s l'engagement de soumettre la raison pour croire à tout sans examen, quand du reste on s'adresse à elle pour vous prouver cela. C'est un instrument que les Prêtres ont soin d'écarter ou d'employer à leur gré et sans ce moyen ils ne pourroient s'en tirer. – 4º Citations nombreuses en latin tirées soit des

[137] « Je fais de l'anglois, pas autant que je voudrais cependt. Nous avons un si excellent professeur de Grec que j'en profite ce qui nuit aux autres langues. Cependant je sens la nécessité de me familiariser vite avec celle-là, non seulement pour enseigner le français aux Anglais au besoin, mais que je crois que ne pourrai guère me placer ailleurs que chez eux » (lettre de R. T. à son père du 30 janvier 1820, voir note 131).

[138] *Bibliothèque universelle*, t. XII 4e année, décembre 1819, pp. 371-403: « Mélanges. Notice sur le caractère et les écrits de Mad. de Staël, par Mad. Necker de Saussure, Paris 1820. »

[139] Adam Töpffer écrivait à son fils (BPU Ms. suppl. 1642 feuillet 50) le 27 janvier 1820: « ... Il a paru il y a déjà quelques tems une vie de Mad. de Staël par Mad. Neker de Saussure. Peut-être cet écrit n'est-il pas tombé entre tes mains, à Paris on a bien autre chose à faire qu'à lire les livres que nous faisons. On a fort gouté cette production malgré l'amberlificotage sentimental, les définitions de riens qui, suivant l'auteur, font merveilleusement connaître Mad. de Staël qui pour conclusion se trouve être quelque chose de plus qu'un ange. Je trouverais mauvais cependant qu'une de mes parentes ou telle autre personne à qui je pourrais m'intéresser devînt Angélique à la façon de Mad. de Staël. »

Pères de l'Eglise soit des Ecritures. Il y a abondance de femmes parmi les auditeurs et fort peu d'hommes. – J'entre à l'Eglise de St Germain l'Auxerrois, il s'y fait un tintamarre horrible, d[an]s le fond on chante une lugubre messe pour un mort, plus loin on bénit un mariage, d[an]s un autre coin un jeune prêtre enseigne des enfans, et leur fait entrer d[an]s le cerveau force erreurs, un fatras dont on ne peut se faire une idée sans l'avoir entendu. Les petits garçons savent très peu leur leçon, les petites filles beaucoup mieux. La leçon finie le Prêtre improvise un petit discours dont heureusement p[ou]r lui les enfans ne peuvent lui demander compte. – Je rentre et trouve chez moi une lettre de Maman[140] qui me fait grand plaisir en ce qu'elle m'annonce que Papa viendra très probablem[en]t et qu'il se porte très bien; elle me parle de prolonger mon séjour, je veux d'abord répondre de suite mais je pense qu'il vaut mieux y réfléchir un peu.

7. Je travaille chez moi. Je vais à la leçon de Thurot[141] qui commence aujourd'hui. Il explique *Τα υπομνηματα Ξενοφοντος* Memorabilia Socratis[142]. La leçon roule sur les préliminaires, vie de *Ξ*énophon, son caractère, sa Philosophie. Mr. Thurot parle très bien et met beaucoup de grâce et d'intérêt d[an]s ce qu'il dit. Munier qui est présent l'approuve modestement par des signes de tête. Quelle diable de démangeaison de se faire remarquer, de ne pas vouloir être confondu avec ceux qui écoutent p[our] s'instruire et non pour s'arroger en juges. Combien cette affectation déprécie le mérite. Je dîne chez la Comtesse. Je me propose de quitter Andrieux avec qui je n'apprends rien pour Thurot avec qui je compte profiter non seulement p[ou]r la langue grecque mais p[ou]r les développemens qu'il donnera à ses explications. Il fait voir en passant combien il est absurde de ne pas adopter la prononciation des Grecs Modernes. La seule raison contre cette adoption est l'iotacisme, ou abondance de iotas, car les Grecs Modernes prononcent en i 5 différents sons, *ει*, *οι*, *υ*, *η*, *ι*,. Cette raison n'en est pas une. Mais p[ou]r se conformer à l'usage reçu d[an]s les écoles nous la prononçons à la Française. Au moins faut-il pour être conséquent, et pour éviter des équivoques, prononcer diff[éremmen]t le *X* du *K* et le *Θ* du *T*, le 1er comme d[an]s *ichs* all[eman]d, le 2d comme le th. anglois. – Je dîne chez la C[om]tesse.

8. Leçons. – Je vais au Luxembourg. Je ne suis pas charmé des tableaux de David[143], les Sabines et Leonidas. J'admets la perfection du dessin, de la couleur

[140] BPU Ms. suppl. 1642. 31 janvier 1820. Folio 52.

[141] Jean-François Thurot (1768-1832), philosophe et philologue, fut suppléant de Laromiguière à la Sorbonne de 1817 à 1823, puis professeur de langue et de philosophie grecques. Il fut élu membre de l'Académie des inscriptions en 1830.

[142] Il s'agit des « Souvenirs socratiques », improprement appelés « Mémorables » de Xénophon. Le titre grec exact est: ΞΕΝΟΦΩΝΤΟΣ ΥΠΟΜΝΗΜΟΝΕΥΜΑΤΑ

[143] Jacques-Louis David (1748-1825), peintre et conventionnel français, est notamment l'auteur des tableaux: « Les Sabines » (1799), « Léonidas aux Thermopyles » (1814) et « Serment des Horaces » (1784).

p[ou]r q[uel]ques parties mais je trouve la composition froide, et nombre de choses qui ne sont point nature ou du moins trop ressenblantes à ce qui se passe à l'Opéra. Le Leonidas ne me plait aucunement *. Je préfère les Sabines où il y a plus d'intérêt et une plus belle composition. Je revois les Horaces avec plaisir ils sont plus beaux de couleur mais la composition, bien froide et peu de nature. Je préfère le Brutus de Lethiers [144] à celui de David, p[ou]r la composition, l'intérêt et les expressions. – Le Massacre des Mamelukes [145] fait grand effet, la couleur de ce tableau éclipse tous ses voisins. – Je dîne avec Guerin chez le Cousin. Je leur lis les lettres de Papa.

9. En allant à la leçon de Thurot, je rencontre à mon grand étonnement tous les Dubochet [146]. Je ne sais ce que je leur babole p[ou]r m'excuser de ce que je ne les ai pas visité *(sic)* encore, sans penser que j'avais une bonne raison c'est qu'eux-mêmes ne nous avoient point envoyé leur adresse, mais je n'ai point de présence d'esprit p[ou]r ces choses-là. Je les trouve en fort bon état, la jeune Cousine aînée est venue laide, la cadette a pris une figure délicieuse et une taille charmante. Je trouve Humbert [147] et Munier à Thurot. Celui ci me gâte toute ma leçon en répétant à voix basse le grec en le prononçant à la moderne, je suppose pour son profit, mais encore plus p[ou]r indiquer qu'il s'y entend. N[ou]s rentrons chez Duval avec Humbert, n[ou]s causons des études de Genève, du Collège, des abus extrêmes qui s'y commettent et sur lesquels Humbert veut écrire un livre. N[ou]s l'y engageons beauc[ou]p. Les principaux sont: – Usage des coups d[an]s les basses classes. – Défaut d'accord entre les Régens qui font chacun à leur tête. – Détestable abus p[ou]r les livres élémentaires. Veillard [148] p[ou]r gagner de l'argent substitue aux excellens

* [Rayé] il est placé au milieu du tableau d'une manière étudiée.

[144] Guillaume GUILLON, dit LETHIÈRE ou LETIER (1760-1832), peintre d'histoire né à la Guadeloupe, fut l'auteur du tableau « Brutus condamne ses fils à mort » (1812).

[145] « Le Massacre des Mamelucks », tableau d'Horace Vernet (1789-1863).

[146] Des recherches assez poussées aux Archives cantonales vaudoises nous ont permis de déterminer quelle est cette famille Dubochet. Il s'agit de Jean-François-David Dubochet (1772- ?), de sa femme née Suzanne-Marguerite Blanc (1781- ?) et de leurs enfants Jacques-Julien (1798-1868), qui deviendra l'éditeur parisien de R. T., et Marianne-Julie-Nanci (1805- ?). Nous n'avons pas trouvé trace d'une seconde fille des époux Dubochet-Blanc, mais Jean-François-David avait eu une fille illégitime en 1792 d'Elisabeth Witwer; peut-être s'agit-il de cette fille prénommée Suzanne-Esther. Il convient de souligner que, contrairement à ce qu'ont écrit tous les biographes de R. T., celui-ci n'était pas cousin des Dubochet par sa grand'mère paternelle, née Marguerite Dubochet, originaire de Pertit (Vaud), mais bien par une des cousines germaines de son père, Suzanne Marguerite Blanc, fille de Françoise Dubochet (sœur de sa grand'mère), épouse de Jean-François Dubochet, originaire de Chailly (Vaud) ; Jean-François Dubochet et Suzanne Blanc étaient les parents de Jean-François-David.

[147] Jean-Pierre-Louis HUMBERT (1792-1851), Genevois, devint un philosophe éminent versé dans les langues orientales. Il fut professeur d'arabe à l'Académie de Genève (1820) et correspondant de l'Institut de France (1835).

[148] Louis VEILLARD (1777-1849) fut professeur au Collège de Genève et membre du Conseil représentatif.

thèmes de Mercier [149] et à l'anc[ienne] grammaire ses propres œuvres qui coûtent beaucoup plus cher. – On n'y enseigne nullement les principes de la Langue Françoise. – Abus relativ[emen]t aux thèmes de religion. – On y fait des vers latins, on n'en dit pas un mot des vers François. – Mauvaise grammaire Grecque. – Inconvénient de faire traduire le Grec en Latin de manière que l'élève peut le faire sans avoir besoin de les comprendre. – etc. etc. N[ou]s allons le soir au bal avec Maurice chez Mr. Hagermann. C'est le plus magnifique que j'aie encore vu. Je m'y amuse assez soit en dansant soit en me moquant des diff[érents] individus qui y cherchent à plaire chacun par des procédés différens. J'y vois Mr. de Chateauvieux [150] avec sa famille. Il m'entreprend des histoires. Il est bien pesant. J'y vois une Dame Pelaprat [151] qui a été maîtresse de l'Empereur et plusieurs autres Dames dont les maris doivent être bien à plaindre. On joue gros jeu. Je vois Diedey [152] qui est toujours aussi nul. Je danse 3 ou 4 fois, mais je sens que je n'y prends plus plaisir.

10. Leçon de Pierrot [153] que je vais entendre. Il parle bien mal à mon avis mais il est très méthodique et pense bien à ce qu'il me paraît. Je ne sais si je prendrai des notes mais il me semble d[an]s ces matières plus convenable de déduire soi-même les règles des grands écrivains qu'on lit que de les apprendre toutes faites. Je vais faire visite aux Dubochet. Ils sont logés d[an]s un bien petit app[artemen]t. Je finis par prouver qu'ils sont d[an]s leur tort relat[ivemen]t à l'adresse. J'y trouve une petite demoiselle maniérée et hardie et insupportable, et en général un bien mauvais ton – mais de bonnes gens. Le Cousin n'y est pas. Je vais de là voir Duvillard à la Maison Royale de Santé [154], Faux-b[ou]rg St Denys, que je trouve bien malade. Il m'offre absolument le même état, les mêmes symptômes que mon pauvre Cousin [155]. J'ai oublié de dire, d[an]s mon journal du 9, que je reçois une lettre de Papa [156] qui m'annonce son projet décidé de venir me voir. J'en suis si joyeux que je ne puis travailler davantage. Je lui écris le soir [157] et lui fais un exposé de mon état, de mes réflexions, de mes projets. Je lui expose mes craintes et mes espérances et lui dis combien me

[149] François Mercier (1721-1793), pasteur, professeur de philosophie à l'Académie de Genève, publia une *Nouvelle méthode pour apprendre et enseigner le latin* (1761).

[150] Il peut s'agir de Charles-Jean-Marie Lullin de Chateauvieux (1752-1833), agronome, maire de Compesières, membre du Conseil représentatif, ou de son cousin Jacob-Frédéric Lullin de Chateauvieux (1772-1842), agronome et publiciste, auteur du « Manuscrit de Sainte-Hélène».

[151] Françoise-Marie Leroy (1785-?), épouse du banquier Pellapra, rencontra Napoléon le 25 février 1810.

[152] S'agit-il de Jean-Marie Diedey, né en 1799, ou de son frère Jean-Joseph Diedey, né en 1797?

[153] Jules-Amable Pierrot (1792-1845), littérateur et professeur de rhétorique au Collège Bourbon, publia en 1820 un *Cours d'éloquence française*.

[154] La Maison Royale de la Santé, fondée en 1802, était située au 180 du Faubourg Saint-Denis; elle accueillait notamment les malades étrangers.

[155] Nous ne savons de qui il s'agit.

[156] BPU Ms. suppl. 1642. 3 février 1820. Folio 53.

[157] BPU Ms. suppl. 1639. Folio 56.

tranquillise l'idée de me vouer un jour aux langues anciennes p[ou]r être indépend[an]t par ce moyen ; je lui dis aussi que je crois convenable malgré ma répugnance de prolonger mon séjour jusqu'en Juillet.

11. Je travaille chez moi. Leçon de la Comtesse qui m'impatiente. Leçon Thurot. Je dîne chez les Cousins Dubochet. Le Cousin père m'entretient de son grand mérite qu'il connoît parfaitement, de l'injustice des Lausannois à son égard, ce que je veux bien adopter provisoirement. Il me parle de la Compagnie d'assurances où il a une place. Il m'explique comment par leur moyen un propriétaire acquiert de suite du crédit et peut faire valoir comme hypotèques *(sic)* les biens sujets aux chances du feu lors qu'ils sont assurés. Il me dit que cette entreprise est d'un profit assuré vu qu'elle est fondée sur des chances qui sont calculées et appréciées à un haut degré de précision d'après les tables d'incendies dressées en France depuis plus de 40 ans. Il y auroit 63 milliards de propriétés à assurer en France. – Nous dînons avec le frère du Cousin et un ami du Cousin fils qui est un petit Suisse bien ponponé *(sic)*, bien fade[158]. Les cousines ne rêvent que romans, Malek Adel[159] et Mathilde[160] et sont bien mal dirigées d[an]s leurs lectures. La cadette est d'une naïveté charmante, quoique romanesque, il est difficile d'avoir une figure plus gracieuse et une plus jolie taille, raisons qui m'engagent à faire q[uel]ques frais p[ou]r les amuser.

12. Leçons tout le jour, rien de nouveau. Ces Messieurs veulent m'engager à aller au bal de l'Opéra, j'en ai grande envie mais je fais un effort de raison pour n'y pas aller et suis convaincu que demain j'en serai très aise vu que je ne serai pas fatigué et que j'aurai au moins 7. francs d[an]s ma poche. Ces bals sont du reste une de ces choses que tout le monde convient être ennuyeuses *mais qu'il faut voir*. Or le seul plaisir d[an]s ce cas là est de pouvoir dire qu'on y a été, frime à laquelle je tiens beaucoup moins qu'à pouvoir dire que j'ai vu deux belles Tragédies. Voilà le secret de cet effort de raison, voilà la vertu, c'est mon intérêt bien entendu. Je crois qu'il n'y en a pas d'autre. Voilà ce qu'un autre appellerait sacrifier ses plaisirs à ses devoirs, et ce que je crois pouvoir appeler sacrifier un petit plaisir à un plus grand, soit réel soit en espérance...

13. Je lis le matin le commencement du Siècle de Louis XIV[161], le recensement des écrivains de ce siècle où Voltaire peint chacun d'un seul trait et trouve encore

[158] Jean-François-David Dubochet (cf. note 146), qui était greffier du Tribunal d'appel à Lausanne depuis 1808, semble avoir commis des indélicatesses dans sa charge, ce qui l'aurait conduit à s'en démettre en 1818 et à s'expatrier (cf. Séance du Conseil d'Etat du Canton de Vaud du 6 février 1819). Il était le frère de Vincent Dubochet (1793-1877), directeur du Gaz de France.

[159] Malek-Adhel, héros du roman *Mathilde* (voir note suivante).

[160] *Mathilde ou Mémoires tirées de l'Histoire des Croisades*, célèbre roman (1805, 6 vol. 8°) de Mme Cottin, née Sophie Ristaud (1773-1807).

[161] *Le Siècle de Louis XIV* fut publié par Voltaire en 1751 sous le nom de M. de Francheville.

moyen malgré la brièveté des articles de faire envisager chacun d'eux sous son vrai point de vue. Je ne trouve pas la C[om]tesse. Les rues sont pleines de Gendarmes et il n'y a point de masques [162]. Je vais le soir chez M[adam]e Maurice où je passe une charmante soirée. Mr. Maurice entreprend la politique et nous fait de longs discours sur Bonaparte tendant à n[ou]s faire apprécier ses qualités et son régime. Je ne suis pas t[ou]t à fait de cet avis, cependant sur bien des choses il me fait revenir de cette espèce de prévention, fondée sur je ne sais quelle aveugle habitude, de ne voir les choses que d'un côté.

14. Grand événement. Le Duc de Berri [163] assassiné d[an]s la nuit du 13 au sortir de l'Opéra, à côté de son épouse. N[ou]s allons avec Maurice p[ou]r entrer à la Chambre des Députés; après avoir attendu depuis 9 h à 11½, nous n[ou]s en allons sans pouvoir entrer. L'assassinat du Duc de Berri produit une vive impression, on n'en sait pas encore les motifs. Il est très possible que cela nuise au parti libéral. Il sera intéressant de voir quel parti en tirera le gouv[ernemen]t. N[ou]s passons la soirée chez Duval. J'écris à Domergue [164].

15. Je travaille t[ou]t le jour chez moi. N[ou]s allons avec Maurice au Musée qui est fermé, je perds une partie d'échecs chez Duval. Soret me fait voir des effets de la double réfraction du Spath calcaire. – Sur l'épidote, une des deux images disparaît quand elles font ensemble un certain angle, sur l'émeraude les images varient de couleur suiv[an]t leur position, etc. Je vais lire les journaux. Tous racontent le fait ci-dessus à peu près de même. Les journaux ultra accusent les libéraux. Je reçois une lettre de Delpuech et j'y réponds de suite [165].

16. Je travaille avec Maurice à Arago – Je vais chez la C[om]tesse qui est touj[ours] d[an]s une extrême douleur. – Visite à mon Cousin. J'écris à Maman [166] et lui donne q[uel]ques détails sur l'aff[aire] du Duc de Berri. Je reçois une lettre [167].

17. Leçons le matin. Travail chez moi d[an]s la journée, du reste rien d'intéressant. J'apprends la mort du pauvre Duvillard, je n'en suis point surpris mais bien affligé. Je dîne le soir chez Mr. Maurice avec tous ces Messieurs. David [Munier] toujours affecté.

[162] C'était le jour du carnaval.

[163] Charles, duc de Berry (1778-1820), était le second fils de Charles X. Il fut assassiné par Louvel; sa femme Marie-Caroline-Ferdinande-Louise de Naples accoucha peu après d'un fils posthume qui devint le comte de Chambord.

[164] BPU Ms. suppl. 1650. Numéro 10.

[165] Ces deux lettres ne figurent pas à la BPU.

[166] BPU Ms. suppl. 1639. Folio 58.

[167] Il pourrait s'agir d'une lettre de sa sœur Ninette. BPU Ms. suppl. 1642. 11 février 1820. Folio 240.

Il se met cepend[an]t en frais p[ou]r plaire et réussit. Je cause beaucoup avec ces Dames qui sont charmantes. Arrivent M. Stapfer [168] et Ampere [169], les 2 plus violentes charges qu'on puisse espérer de voir réunies. Le dernier est horriblement triste.

18. Rien de particulier. Touj[ours] mêmes leçons. N[ou]s allons le soir chez Duval avec qui nous causons sur les accapareurs pour lesquels il invoque notre reconnaissance, cependant en admettant leur utilité on peut se dispenser d'être reconnaissant p[ou]r des gens d[on]t le bien public est le moindre des soucis. N[ou]s revenons avec Maurice causant de notre manière d'être d[an]s le monde vis à vis de telle ou telle personne, il y a grande conformité entre nos manières d'être et de voir. Je suis assez noir. Mes yeux me semblent aller plus mal, le jour me fait du mal, le beau temps m'attriste, j'envie presque le sort de Duvillard, mais je mets toute ma joie à revoir Papa d[an]s q[uel]ques jours.

19. Nous allons de bon matin ensevelir le pauvre Duvillard au P[ère] Lachaise [170]. Mr. Monod [171] fait sur la tombe un discours très touchant ce qui nous attendrit tous. Humbert prend mal. N[ou]s déjeunons chez Duval. Le soir, Pouillet nous fait nombre d'expériences charmantes.

20. Rien de nouveau. Toujours noir. Je vais au Luxembourg où je fais voir les tableaux à De la Rue. Je veille seul à la maison et me couche de b[onne] h[eure].

21. Leçon extr[êmemen]t agréable et bien faite de Pierrot. Réflexions bien justes sur le ton ou caractère de chaque morceau suiv[an]t le sujet, et parallèle à cet égard entre 3. descriptions du déluge. L'une de Sénèque, la 2è[me] qui vaut mieux de *et enfin celle de B[ernardin] de St. Pierre qui est divine [172]. Je rentre faire du grec. N[ou]s allons le soir avec Maurice faire visite à Mr. Duvillard [173] qui est arrivé

* En blanc dans le texte.

[168] Philippe-Albert Stapfer (1766-1840) était professeur à l'Académie et à l'Institut politique de Berne; il devint ministre de Suisse à Paris jusqu'en 1803. Il se voua à diverses études et mourut à Paris.

[169] André-Marie Ampère (1775-1836), physicien et mathématicien français, fut professeur d'analyse à l'Ecole polytechnique et membre de l'Institut.

[170] Philippe Duvillard (voir note 71) fut inhumé au Père Lachaise le 19 février 1820 dans la concession N° 567 P de 1823 (39e division, 2e section) (Renseignement aimablement communiqué par la direction du cimetière).

[171] Jean Monod (1765-1836) fut pasteur à Copenhague puis à Paris.

[172] Pour Sénèque, il s'agit probablement de la description du déluge contenue dans « Questions naturelles », livre III : Des eaux terrestres (De aquis terrestribus), nos XXVII-XXX Collection des Universités de France, tome I, Paris 1929, pp. 147-159). Quant à celle de Bernardin de Saint-Pierre, elle figure probablement dans son ouvrage « Etudes de la nature » (quatrième édition, tome I, Paris 1791, pp. 245-272).

[173] Il s'agit probablement d'Antoine Duvillard (1760-1842), professeur de belles-lettres, membre du Conseil représentatif.

pend[an]t qu'on ensevelissait son fils, il est très affecté. Il cause politique avec Mr. Maurice, c'est cependant de Girod [174] et Boin [175] qui l'ont monté contre les libéraux. Humbert que nous trouvons là nous en déblote ferme. Il est d'une simplicité singulière, on ne conçoit pas que cet homme là ait du mérite et fasse des livres, à l'entendre parler. Nous apprenons le mariage de Rossi [176], je suis fâché que Melle M. [177] ait la gloire d'épouser un tel mari, cepend[an]t j'aime encore mieux cela que s'il avait pris femme t[ou]t à fait dans le haut. Il sera curieux de voir comment t[ou]t se conciliera.

22. N[ou]s courons t[ou]t le jour pour voir le Convoi funèbre du Duc de Berri, les Physionomies sont assez gaies, tout le monde se réjouit de voir cette belle mascarade. Le Convoi est nombreux et éclatant. J'y fais un apprentissage de tous les Corps de troupe possibles grâces à Maurice qui est assez fort là dessus. Nous rentrons travailler très fatigués. Je reçois une lettre de Sylvius [178] qui se justifie de ne m'avoir pas écrit et qui me renouvelle toutes les protestations d'amitié dont je ne doute nullement. Je dîne chez mon Cousin, j'y bois trop. Du reste rien de nouveau. Je vais chez Villemorin [179], les asperges sont expédiées.

23. Je fais du grec toute la matinée, je reprends avec soin la grammaire de Burnouf qui indépendamment de ce qu'elle est complète est très simplifiée et claire. Je reviens sur des règles qui me sont échappées ou plutôt sur lesquelles on ne nous instruit pas bien à Genève. Je passe chez Duval où je manque ma leçon Thurot. Il est malade. J'y trouve Cerclet [180] et Munier. Nous convenons tous que l'on est bien dupe de se donner tant de peine d[an]s la vie p[ou]r être heureux, un vrai philosophe peut vivre à Cartigny pour 18 frs par mois, la contemplation de la Nature ne coûtant pas

[174] Il s'agit de Pierre de Girod (1776-1844), professeur de droit, conseiller d'Etat (1823-1841) ou de Gédéon de Girod (1781-1861), membre du Conseil représentatif (1819-1839), conseiller d'Etat (1826-1839).

[175] Pierre Boin (1755-1825), avocat puis notaire, membre du Conseil des Deux-Cents en 1789 et du Petit Conseil en 1792. Il fut nommé au Conseil d'Etat dès 1814.

[176] Pellegrino-Louis-Edouard Rossi (1787-1848), jurisconsulte italien, devint professeur de droit à Genève avant de commencer une brillante carrière de diplomate en France et en Italie.

[177] Jeanne-Charlotte Melly épousera Rossi à Nyon le 1er mai 1820.

[178] Sylvius Dapples (1793-1870), fils d'une famille vaudoise amie des Töpffer, devint conseiller d'Etat du canton de Vaud (1843-1845). BPU Ms. suppl. 1645. 22 février 1820. Folio 125.

[179] Vilmorin, Andrieux & Cie, grainiers du Roy, fleuristes et pépiniéristes, étaient installés 30, quai de la Mégisserie. Les asperges étaient destinées à Domergue auquel R. T. écrivait le 14 février 1820 (BPU Ms. suppl. 1650. N° 10): « Ayant reçu la chère votre du 26 Ct. écrite aux fins de procéder à l'achat pur et libre de deux cens aposettes (?) autrement dit griffes d'asperges, nous nous sommes transportés en vertu d'icelui ordre chez Villemorin désigné dans la susdite pour lui notifier la commission renfermée dans icelle et en procédant naturellement. Vous voyez, mon cher, qu'en faisant les affaires je commence à en saisir l'aimable jargon, mais il est trop fatiguant de rester à cette hauteur. Je vous dis donc en 3 mots que vous n'aurez vos asperges que dans quinze jours environ, c'est là le plus tôt possible pour qu'elles puissent lever d'ici là. On se charge chez Villemorin de les emballer de manière que la gelée n'y puisse rien, ainsi tranquillisez-vous, vous mangerez des asperges. »

[180] A. Cerclet était un ami de David Munier; nous n'avons pu trouver de renseignements biographiques sur lui.

Fig. 4. Amélie Munier-Romilly. Portrait de Jacob-Louis Duval.
Bibliothèque publique et universitaire. Genève.
(Photo J. Arlaud.)

si cher que les billets d'Opéra. N[ou]s faisons le plan d'y vivre, je revendique la place de Chantre dont Soret voudroit s'emparer. Il sera épicier, Munier ministre, Cerclet marguillier, Duval gratte papier. Je reçois une lettre de Papa et Maman, qui m'affecte je ne sais pourquoi. C'est celle datée du 18 Fév[rier] 1820 [181].

24. Pierrot donne une bonne leçon sur le *caractère propre du style* suiv[an]t le sujet traité. Je rentre travailler au grec. N[ou]s allons le soir avec Maurice à l'Ambigu Comique [182]; on représente 2. mélodrames, le siège du Clocher [183] et le Prisonnier vénitien [184]; cette dernière est d[an]s le véritable genre, tous les lieux communs des grands sentimens y sont prodigués. Nous rions surtout d'un acteur qui doit être bien précieux à ce théâtre, et qui dès son entrée lève les yeux au ciel, et dit tout d'une voix lugubre et sinistre qui arrache des larmes au parterre. Tous les acteurs sont médiocres ou mauvais, les pièces encore au dessous des acteurs, les canonnades, les béfroi *(sic)*, les pistolets, les brigands, tout y abonde, et chaque fois que l'auteur est embarassé *(sic)*, un tambour opportun ou une décharge d'artillerie le tire d'embarras au grand applaudissement du public. –. On larmoye d[an]s les loges voisines excepté une grosse bouchère qui n'a pas trop l'air de connaitre le doge de Venise ni le Provéditeur, et qui regarde stupidement cette file d'événemens qui se succèdent. Messieurs les décroteurs *(sic)* placés au paradis donnent de nombreux témoignages d'un goût très perfectionné. Il est à remarquer que bien qu'on se canonne à bout portant personne ne meurt.

25. Leçon chez la C[om]tesse. Thurot me demande si j'ai commencé le Grec depuis longtems, à quoi je réponds que oui, etc, etc, mais au lieu de prolonger l'entretien et de faire connaissance avec un homme qui pourrait m'être utile, je le laisse tomber vu mon peu d'aptitude à lier connaissance tandis que je vois tant de badauds réussir à l'aide de cette facilité de converser avec plaisir. Je vais chez Duval. J'apprends de lui que Pascalis a su par ses lettres l'histoire de M[adam]e K... avec des commentaires et de fausses données sur ce que j'ai écrit à ma sœur [185], Munier le savait aussi. Ces 2 messieurs ont 2 sœurs, surtout Munier qui a de plus son père, qui les instruisent de tout ce qui peut fournir matière à tripoter. Quelle peste, quelle gale affreuse que ces gens là. Ils sont faits p[ou]r tout brouiller. – Je fais visite chez

[181] BPU Ms. suppl. 1642. Folio 55.

[182] L'Ambigu-Comique, fondé vers 1770, était situé au boulevard du Temple; on y donnait des vaudevilles, des comédies et des mélodrames. Un incendie le détruisit en 1827.

[183] « Le Siège du Clocher », mélodrame comique en trois actes de A. Bernos, fut créé le 18 mai 1809 au Théâtre de l'Ambigu-Comique.

[184] « Le Prisonnier vénitien ou Le Fils geôlier » mélodrame en trois actes de V. H. J. Brahin-Ducange et F. Dupetit-Méré, fut créé le 6 octobre 1819.

[185] Cette lettre ne figure pas à la BPU. Il s'agit de Mme Kuncler (voir note 187).

Mr. Maurice, je ne trouve que les demoiselles [186].

26. Leçons tout le jour, où je ne suis point en train. Je rentre le soir, j'écris à Ninette et lui recommande de tenir sa langue et de ne dire que ce qui doit être su ; car par le moyen des M[assot] qui ne jouent là dedans qu'un rôle passif, les M[unier] sont avertis de tout et font les paquets [187].

27. Je cours tout le jour. Leçon à la C[om]tesse. Je dîne chez Soret avec Pascalis je lui parle de mon but qui est de me jeter d[an]s le Grec. Il en paroît content. Rien de neuf.

28. Je dîne chez M[adam]e d'Ourches en tête à tête suiv[an]t l'ordinaire. Nous rions bien des bonnes dames * et Pasteur et de Miss Osel [188]. Je vais faire un tour au palais Royal. Toutes les jolies figures de Paris y sont réunies chez ces femmes publiques. Je suis très agité la nuit.

Fig. 5. Dessin inédit de Rodolphe Töpffer. Collection de M. Jacques Droin. Genève. (Photo MAH J. Siza)

* Nom illisible.

[186] Les époux Maurice-Diodati (voir notes 13 et 53) avaient un fils Louis-Frédéric-Paul-Emile et trois filles: Anne-Marie-Isaline, qui épousa Jean-Louis Sarasin, Elisabeth, qui épousa Charles Saladin, et Valérie, qui épousa Michel-François-Théodore Lullin de Châteauvieux.

[187] BPU Ms. suppl. 441. Folio 14. Cette lettre, indiquée à tort dans la table du dit Ms. comme étant de mars, doit donc être datée du 26 février 1820. Voici ce qu'écrit R. T.: « C'est ainsi qu'ils (mes amis de Paris) ont su (Melle Pascalis l'a aussi écrit à son frère) la scène de Madame Kuncler, mais ils l'ont défigurée, et débitée à mon désavantage. On a écrit à Pascalis que je t'avais engagé *(sic)* à ne plus aller au bal, à faire mauvaise grâce aux gens du haut, etc. etc. Je ne comprends pas comment cette histoire a été jusques à eux, mais ce que je sais très bien, c'est qu'il faut prendre bien garde à ce qu'on dit, quand le fait le plus indifférent en lui-même passe par la langue des Muniers, Père et fille, il en doit ressortir un des commentaires malins, et surtout se répandre avec rapidité. C'est une gale que ces gens-là dont on ne saurait trop se garer. Aussi je t'en prie, quoique je sache bien que ce n'est pas toi qui as fait l'histoire ci-dessus, de ne dire à Adèle ou chez les Massot que ce que tu veux qu'on sache, ou plutôt le moins possible. » Il convient de ne pas oublier que David Munier deviendra le meilleur ami de R. T....

[188] Nous n'avons pu identifier ces personnes.

29. Daunou manque sa leçon. Je ne reçois point de nouvelles de Genève. Biot ne recommence pas encore, c'est un sacré paresseux. N[ou]s conduisons les Dames Maurice aux Italiens. (Il Barbiere di Seviglia)[189]. Musique charmante, récitatifs un peu trop longs. J'entends Garcia[190] p[ou]r la 1è[re] fois, il ne me plaît pas. N[ou]s rentrons fort tard après avoir reconduit ces Dames, je donne le bras aux 2 jeunes, je les trouve charmantes.

Mars 1820. 1er. Je fais du grec presque t[ou]t le jour, à part les leçons. J'apprends l'arrivée des MM. Duval chez qui je vais le soir s[an]s les rencontrer. Est-ce qu'ils ont des lettres, c'est bien mal de ne pas me les envoyer. S'ils n'en ont pas je ne sais que penser. Je passe la soirée seul, sur Xénophon, avec des pauses où je songe à des idées noires. Je suis en colère contre Domergue qui ne m'écrit pas non plus.

2. Je travaille chez moi, et retourne voir les Messieurs Duval qui me font toute sorte d'amitiés surtout M. François. N[ou]s allons ensemble au Luxembourg. Il est frappé du Tableau de Gros[191], et en général je trouve que j'avais jugé comme lui. Je dîne avec ces Messieurs et rentre travailler. J'ai reçu des lettres de Genève qui me sotifient *(sic)* en ce que Papa viendra je ne sais quand. Je reçois aussi une lettre de change – et 40. frs de mon bon papa p[ou]r mon plaisir.

3. Je travaille chez moi, fais une visite aux Duval, et donne leçon à la Comtesse. Nous restons à travailler avec Maurice au lieu d'aller au spectacle comme n[ou]s l'avions décidé. Je reçois une aimable lettre de Domergue[192]. Sa femme, la plus délicieuse femme que j'aie connu *(sic)*, a eu l'attention d'y joindre un petit mot de sa main, ce qui me fait un plaisir inconcevable, ainsi que les protestations d'amitié et les invitations réitérées du bon Domergue, qui est un véritable ami. J'écris à mon père[193].

4. Journée de leçons. Je vais chez les Duval et ne trouve que Soret et Pascalis + Cerclet, n[ou]s causons de la Suisse et des mauvaises mœurs et de l'avidité des Suisses actuels, vices qui sont encore plus répandus chez les petits cantons. Je suis bien noir et trouve que je n'avance pas du tout. Comment tout cela se terminera-t-il ? Je ne sais si j'ai raison de prolonger mon séjour. J'espère penser mieux demain, allons coucher.

[189] « Il Barbiere di Seviglia », opéra de Rossini.

[190] Manuel del Popolo Vicente Garcia (1775-1832), chanteur et compositeur espagnol, suscita l'enthousiasme du public dans le « Barbier de Séville » où il était Almaviva, dans Othello, Don Juan, etc. Il fut le père de La Malibran.

[191] Jean-Antoine, baron Gros (1771-1835), peintre célèbre, était membre de l'Institut depuis 1816. Disciple de David, il s'opposa à l'Ecole romantique et fut en butte à de vives attaques de la critique; il se suicida en 1835.

[192] Cette lettre ne figure pas à la BPU.

[193] Cette lettre ne figure pas dans le recueil des lettres de R.T. à ses parents (BPU Ms. suppl. 1639).

5. Je passe la journée chez les MM. Duval. Je ne puis déterminer M. F[rançoi]s à venir chez Vaucher dont il a les lettres. N[ou]s allons au Luxembourg. Il voit comme moi les tableaux ce qui confirme mon jugement. Le Tableau de Gros est le plus beau et celui qui décèle le plus un grand peintre à notre avis. Nous y rencontrons les Saladin de Crans [194], le grand admire beaucoup les pieds d[an]s le tableau du Deluge[195], et fait à ce qu'il paroît une étude des pieds chez les gr[an]ds maîtres. Je dîne avec ces Messieurs en corps; le soir nous jouons au Pharaon où je gagne. Je rentre assez noir.

6. Leçon de Pierrot, travail de grec, Thurot. N[ou]s allons avec Pascalis entendre la 1ère représentation de Marie Stuart de Mr. Lebrun [196]. 2 premiers actes sans action et presque sans intérêt. 3 derniers pleins de belles choses et surtout de pathétique; Melle Duchesnois me fait grand plaisir. Talma joue le Comte de Lecester *(sic)* il est peu d[an]s son rôle excepté d[an]s la dernière scène. Il y a de beaux et de bien mauvais vers. On applaudit à tout rompre un vers d[on]t le sens est: Est-il quelque serment dont Rome ne dégage. Nous sommes aux 3è[mes] loges entourés de filles.

7. Leçons, rien de nouveau, je travaille chez moi le soir, quoiqu'assez noir.

8. Leçons. – Je reçois une lettre de mes parens [197]. La C[om]tesse me reçoit au lit et me paye. Je réponds à Maman [198] et à Charles [199]. N[ou]s allons aux Variétés [200] avec Maurice, où nous rions p[ou]r notre argent à voir l'Ours et le Pacha [201], *L'ennui* [202] est une bête de pièce, le reste ne vaut rien.

[194] Il doit s'agir d'Antoine-Charles-Guillaume, dit William, SALADIN de Crans (1785-1865) et de son frère Auguste-Henri (1789-?).

[195] Il s'agit du tableau intitulé « Scène de déluge » d'Anne-Louis Girodet de Roussy Trioson (cf. note 291).

[196] Pierre-Antoine LEBRUN (1785-1873), poète français, qui composa aussi de nombreuses pièces. Il fut élu à l'Académie française en 1828 et devint sénateur sous le Second Empire. « Marie Stuart », tragédie en cinq actes, fut représentée par les comédiens ordinaires du roi sur le premier Théâtre français. Le vers dont parle R.T. est le suivant: « Est-il quelques serments dont Rome ne dégage? » (acte III, scène 4).

[197] BPU Ms. suppl. 1642. Jeudi 2 mars 1820. Folio 57.

[198] BPU Ms. suppl. 1639. Folio 62.

[199] Cette lettre ne figure pas à la BPU. Cf. note 51.

[200] Le THÉATRE DES VARIÉTÉS, d'abord installé près du Palais-Royal, fut transféré au boulevard de Montmartre en 1817. Son répertoire était composé de petites pièces dans les genres grivois, poissard ou villageois, quelquefois mêlées de couplets sur des airs connus.

[201] « L'Ours et le Pacha », folie-vaudeville en un acte d'Eugène Scribe et Xavier Boniface, fut créée le 10 février 1820.

[202] « L'Ennui ou Le Comte Derfort », comédie-vaudeville en deux actes par H. Dupin, Eugène Scribe et A. H. J. Duveyrier, fut créée le 2 février 1820. *L'indicateur des spectacles de Paris*, 1820, dit de cette pièce: « Beaucoup d'esprit: succès soutenu et mérité. » Outre ces deux pièces étaient encore joués « Pinson, père de famille, ou la suite de Je fais mes farces », comédie-vaudeville en un acte par Marc-Antoine Désaugiers, Joseph-Xavier Boniface dit Saintine et Nombret dit Saint-Laurent, créée le 6 novembre 1824 *(sic)*, et « Préville et Taconnet, ou la comédie sur le boulevard », vaudeville en un acte par Jean-Toussaint Merle et Nicolas Bazier, créée le 18 janvier 1817.

9. Je cours tout le jour avec Mr. F[françoi]s Duval. N[ou]s allons chez Giroux [203] voir des Tableaux. Parmi beaucoup de croûtes il y a un Teniers [204], un Van Goyen [205], un Braour [206], ou Rickart [207]; il achette *(sic)* les 2 derniers 320. frs. M. Giroux a bien le jargon d'un marchand de tableaux, il se sert des termes d'attelier *(sic)* avec une grande impudence, il a soin de donner son sentiment comme grande autorité, parle continuellement de lui et encense Mr. Duval de la manière la plus drôle. N[ou]s allons chez Vaucher qui n'est pas chez lui, chez Belot [208] où n[ou]s dev[on]s retourner, chez Engelman p[ou]r des lithographies, puis rentrons dîner. Le soir, jeu du Pharaon, je gagne encore. Voici 3 jours que je ne vois presque pas Maurice. Sa nièce [209] se marie, le compliment, si tant est que j'y sois obligé, m'ennuye beaucoup. – J'ai les yeux bien malades, sans changement si ce n'est plutôt en mal, j'en suis navré, et pressens qu'ils feront le malheur de toute ma vie. Voilà à quoi tient donc notre bonheur; à q[uel]ques petites taches d[an]s l'œil. J'ai des rages épouvantables à cet égard quoique cherchant à y penser le moins possible.

10. Je travaille chez moi. Vaucher me vient voir, son silence est touj[ou]r[s] admirable. Je vais à Thurot, qui explique un morceau tout à fait saugrenu de Xénophon, un des auditeurs rit comme une grosse bête de tout ce qui se rencontre d'obscène. Je vais dîner de là chez la C[om]tesse qui a en tête d'acheter un Tableau. Pen[dan]t la leçon monte M[adam]e de Chateauvieux [210], amenée par un besoin pressant qu'elle va satisfaire puis sort de suite, toujours sans donner la moindre marque qu'elle aperçoive le salut que je lui fais. La C[om]tesse aime assez Bonaparte dont elle admire la fermeté comparée à la faiblesse du roi suivant elle (anecdote de Rovigo) [211], et je reviens le soir travailler.

11. Mr. Duval n'est pas bien, je trouve Jacob tout triste. – Leçons tout le jour. N[ou]s veillons ensemble avec Maurice qui voit en sombre aussi bien que moi et qui

[203] Alphonse GIROUX, marchand et restaurateur de tableaux, doreur sur bois, fabricant de couleurs, tabletier, papetier et bimbelotier, 7, rue du Coq-Saint-Honoré, avait une collection de tableaux anciens et modernes qu'il exposait continuellement.

[204] David TENIERS le Jeune (1610-1690), peintre flamand.

[205] Jean-Joseph Van GOYEN (1596-1656), peintre hollandais, auteur de paysages et de marines.

[206] Adriaen BROUWER (ou Brauwer, Broeuer ou Brower) (1605-1638), peintre-graveur flamand, élève de Franz Hals, et maître de Teniers.

[207] Probablement David III RYCKAERT (1612-1661), peintre flamand. La vigueur des ouvrages de Teniers et de Brouwer le détourna des paysages et l'amena à traiter les sujets familiers à ces deux artistes.

[208] BELOT, marchand de couleurs, grande fabrique de toiles, panneaux et papiers imprimés, dépôt de pierres lithographiques et tous dessins en ce genre, restaure et encadre les tableaux anciens, 3, rue de l'Arbre-Sec.

[209] Anne-Marie-Isaline MAURICE (voir note 186) épousa Jean-Louis Sarasin.

[210] *L'Almanach du Commerce* pour 1819 signale une comtesse de CHATEAUVIEUX, 13, rue Neuve-Sainte-Croix. S'agit-il d'elle ou de Mme Lullin de Châteauvieux (note 150)?

[211] Nous ne savons de quelle anecdote il s'agit.

se plaint de n'avoir de goût marqué p[ou]r rien. Je lis un discours de Mr. Bignon [212] à la Chambre, qui est magnifique et me fait le plus grand plaisir. – Je commande un chapeau.

12. Je travaille le matin en attendant mon chapeau p[ou]r aller chez la Comtesse. On m'apporte un chapeau tellement à la mode que je n'ose sortir avec, et que je gémis beaucoup, je sors cependant et commence à trouver qu'il me sied assez bien. Je vais ensuite chez les Duval qui pouffent de rire en me voyant, je me détermine donc de le changer, me rangeant ainsi à l'opinion des autres comme le Meunier de la Fontaine. Ce chapeau a gâté ma journée ce qui n'est pas honorable p[ou]r moi,

Fig. 6. Fragment de la lettre de R. Töpffer à Domergue du 15 mars 1820.
Bibliothèque publique et universitaire. Genève.
(Photo J. Arlaud)

[212] Louis-Pierre-Edouard Bignon (1771-1841), diplomate, historien et homme d'Etat français, siégea comme député à la Chambre de 1817 à 1837; il fut un orateur remarquable par la profondeur et le libéralisme de ses vues. Il écrivit une *Histoire de France depuis le 18 Brumaire jusqu'en 1812.*

j'hésite entre le plaisir de faire à ma tête et la crainte d'être ridicule. Je vais le soir à la Porte St. Martin, on joue 2 mélodrames extrêmement bêtes et plats [213], j'y suis d[an]s la loge de Mr. Maurice avec sa famille et son gendre futur. Je ne puis trouver l'occasion de pousser mon compliment à la jeune demoiselle.

13. Leçon de Pierrot, Thurot, etc. J'apprends que Martine [214] s'est tué en Russie, je ne sais pourquoi cette nouvelle me frappe et me fait la plus grande peine quoique je ne le connusse que bien peu. Cela pourroit s'expliquer par certains rapports de situation. Je ne reçois point de nouvelles. Je fais acheter un tableau charmant d'Ommegang [215] à la Comtesse. Le soir je vois des Lithographies charmantes chez Mr. Duval et reviens prendre le thé avec Maurice. Il a été au panorama [216]. Nous parlons des effets de perspectives que nous ne pouvons expliquer en supposant la toile en cercle et que je m'empresserai d'éclaircir.

14. Je travaille jusqu'à une heure. Nous allons avec Maurice faire une promenade par un temps magnifique, nous causons ensemble chemin faisant, sur notre Genève et ses avantages, et nos souvenirs, momens délicieux, nous nous entendons parfaitement en affaire de sentiment. J'ai d[an]s la tête des morceaux de roman, je veux essayer de les écrire. Je crois qu'on ne peut écrire un tel ouvrage sans avoir voyagé et vu beaucoup d'hommes, je suis persuadé que tout auteur se peint lui même d[an]s les différens personnages qu'il met en scène et non seulement d[an]s un seul, comme aussi que toutes les situations et les caractères il les tire d'épisodes qu'il a vu *(sic)* d[an]s la nature, qu'il ne fait que coordonner à son plan. Maurice dit qu'il faudroit qu'il fût amoureux pour écrire un roman, je crois comme lui qu'il faut être meut *(sic)* par une passion ou une autre, mais l'amitié ou toute autre peut faire le même effet. – Nous arrivons à la butte de Mont Martre. N[ou]s allons au Télégraphe. On envoie et reçoit les avis de Calès *(sic)* en 4. minutes. Bel instrument pour la

[213] Ces deux pièces sont « Les Catacombes », mélodrame en trois actes par Eugène Cantiran de Boirie et Théodore Baudoin d'Aubigny, créée le 1er mars 1820, et « Azendaï, ou le nécessaire et le superflu », mélodrame comique en trois actes par Louis Charles Caigniez, créé le 6 août 1818.

[214] Nous n'avons pu identifier ce personnage.

[215] Balthasar-Paul Ommeganck (1755-1826), peintre belge, fut chargé en 1815 de reprendre les peintures flamandes apportées à Paris pendant les guerres de l'Empire.

[216] D'invention anglaise, le « Panorama », qui est une peinture circulaire exposée de façon que le spectateur placé au centre et embrassant tout son horizon ne rencontre que le tableau qui l'enveloppe, fut importé en France au début du XIXe siècle. Les uns représentaient des villes, d'autres des batailles de l'Empire. Deux rotondes furent construites en bordure du boulevard Montmartre, à côté du Théâtre des Variétés; elles avaient environ 17 m de diamètre et 7 m de haut. Elles furent détruites en 1831; le passage actuel des Panoramas a été reconstruit sur l'emplacement qui les séparait. En 1812 le pentre Pierrot inaugura une rotonde de 31 m de diamètre et de 16 m de haut qu'il avait fait construire sur le boulevard des Capucines pour un panorama représentant la ville d'Anvers. On ne sait si R. T. parle de celui-ci ou des panoramas du boulevard Montmartre qui montraient les villes de Rome et Naples.

Tyrannie mais ingénieux. N[ou]s y trouvons Walner et Diedey avec qui nous revenons par les boulevards extérieurs et les Champs Elysées. Quelle frime, que d'équipages qui viennent se faire voir, que de brillans cavaliers et quel vuide *(sic)* au milieu de tout cela ——-. Je vais le soir chez les Duval et suis vivement poursuivi en revenant par une charmante fille. L'endroit est noir, elle est séduisante, je suis jeune, elle aussi, que de raisons. Mais l'idée peut-être ridicule de succomber, après avoir résisté à de plus fortes tentations et de succomber auprès d'un aussi vil sujet, me rend ma force et je la quitte brusquement. Mes yeux me font une peine terrible, la promenade me fatigue beaucoup et me fait entrevoir des fantômes que mon imagination grossit pour les combattre. Je veux écrire à Domergue au plus tôt.

15. Rien de nouveau. Je reçois une petite lettre de Papa – et une de Trembley [217]. J'écris le soir à Maman et à Domergue [218].

16. Je vais à la Bibliothèque Royale avec Maurice. Nous sommes introduits par le directeur, M. Langlès [219], homme d'une extrême affabilité et complaisance. Beaucoup de figures savantes rebouillent de vieux manuscrits. N[ou]s visitons le cabinet d'estampes, et je me fais donner l'œuvre de Boissieux [220] que je vois avec bien du plaisir. Nous devons y retourner. Mr. Langlès m'averti *(sic)* obligeamment qu'il reçoit le mardi. Il est à la Tête de l'Ecole des Langues Orientales, matière dans laquelle il paroît s'être roulé toute sa vie, il ne ressemble pas mal à un mauvais savetier. N[ou]s allons au Musée. Teniers admirable et beau K. du Jardin [221], point cepend[an]t si beau que celui de Mr. Duval chez qui je passe la soirée. N[ou]s jouons au passe dix où je gagne environ 8 francs, encore un coup semblable et je jouerai au Palais Royal. Nous avons été chez Belot, sa femme n[ou]s a reçu *(sic)* bien gracieusement. Sans être jolie elle a des yeux pleins de sentiment, c'est une figure à tout faire pour elle. Mr. Duval est du même avis. A quoi cela tient-il? –

17. Travail de grec. J'avance peu, yeux fatigués et malades. Leçon de la C[om]tesse à qui je donne un médaillon du Duc de Berry coûtant la somme de 2 sols, et qui lui donne la plus haute idée de mes opinions. Elle me prie de lui en acheter 6. Thurot

[217] Les lettres d'Adam Töpffer et de Trembley ne figurent pas à la BPU.

[218] BPU Ms. suppl. 1639. 16 mars 1820. Folio 64. La lettre à Domergue (BPU Ms. suppl. 1750 n° 12) est datée du 15 mars 1820.

[219] Louis-Mathieu Langlès (1763-1824) fut directeur de la Bibliothèque royale (actuellement Bibliothèque nationale, rue de Richelieu); il fut le fondateur de l'Ecole des langues orientales et promoteur de la fondation de la Société de géographie.

[220] Jean-Jacques Boissieu (1736-1819), peintre et graveur français, débuta par des tableaux de paysages, puis s'adonna à la gravure.

[221] Karel Dujardin (1622-1678), peintre hollandais de paysages, de genre et de portraits. La Collection Duval comprenait « Un troupeau de bœufs conduit par un homme à cheval » et « Une halte de chasse », de Dujardin, vendues à Londres les 12-13 mai 1846.

– Je vais au spectacle le soir à l'Odéon [222], 2 pièces charmantes: les Comédiens de Casimir Lavigne [223], et les 2 anglois de Merville [224]. La première est pleine de verve et de talent. Il y peint l'insolence des Acteurs sociétaires à l'égard des pauvres auteurs qui souvent en sont les victimes. Elle fait particulièrement la Satyre des acteurs du Théâtre français avec lesquels Casimir Lavigne avait eu des difficultés p[ou]r la représentation des Vêpres Siciliennes. Le dernier acte est de première force. L'auteur est d[an]s le foyer attendant d[an]s une anxiété excessive le succès de sa pièce d'où dépend la main de Lucile son amante. Un sot à système vient, au lieu de lui parler du succès de sa pièce, lui en faire voir les défauts, en partant des principes qu'il admet. Un anglois irrité contre une des actrices vient à lui, s'emporte et veut à toute force aller la siffler, tout semble conjuré contre le pauvre auteur. Tout réussit cependant. Cette scène fait grand effet. La 2de. pièce est très originale. Elle peint 2 caractères très prononcés. Un milord anglais dégoûté de la vie au milieu de sa richesse et un calamiteux personnage, qu'une banqueroute engage à s'ôter la vie. Ils se rencontrent tous deux au bord de la Tamise où ils venaient se noyer et s'observent mutuellement, ce qui produit une scène très comique. Milord paie pour l'autre anglois qui veut se noyer avec lui, mais il devient amoureux de sa fille et finit par l'épouser. – Le caractère de Milord est un égoïsme complet, il fait le bien tout le long de la pièce uniquement parce que son intérêt s'y trouve. Le caractère de l'autre anglais est celui d'un Négociant ombrageux et esclave de l'opinion, bourru bizarre et calamiteux. C'est l'image parfaite du pauvre Arlaud [225].

18. Samedi. Rien de neuf, leçons tout le jour.

19. Leçon chez la Comtesse. Je conduis Mr. Duval chez le Cousin, il est content de la Galathée [226] plus que je n'aurais cru. Le cousin lui pousse sa botte contre Genève

[222] L'Odéon fut ouvert en 1782 sous le nom de Théâtre-Français; il devint en 1790 Théâtre de la Nation et prit en 1797 la dénomination d'Odéon. Détruit par un incendie en 1799, il fut reconstruit en 1807 sous le nom de Théâtre de l'Impératrice; en 1814, il fut baptisé le Second Théâtre-Français. Incendié à nouveau en 1818, il fut rouvert le 1er octobre 1819.

[223] « Les Comédiens », comédie en cinq actes et en vers, précédée d'un prologue en prose, de Casimir Delavigne (1793-1843), fut créée sur le Second Théâtre-Français le 6 janvier 1820; Delavigne écrivit également « Les Vêpres siciliennes » (1818).

[224] « Les deux Anglais », comédie en trois actes et en prose, de Pierre-François Camus, dit Merville (1785-1853), auteur, dramaturge et acteur, fut créée à l'Odéon le 3 juillet 1817.

[225] Nous ne savons à qui R.T. fait allusion; s'agirait-il du peintre miniaturiste genevois Louis-Ami Arlaud-Jurine (1751-1829)?

[226] Email de Salomon Counis (cf. note 59), fait d'après le tableau « La Galathée » de Girodet. Counis écrivait à l'un de ses amis (lettre citée dans l'ouvrage d'Ernest Naeff): « La santé de Girodet commençait à s'altérer (1819). Il s'en aperçut avant d'avoir terminé son beau tableau de Pigmalion et Galathée. Le succès prodigieux qu'il obtint au Salon le dédommagea amplement de ses fatigues: il y fut couronné!... Il m'avait désigné d'avance pour faire sur Email la copie de ce beau tableau. J'ai eu le bonheur de le terminer sous ses yeux. Cette œuvre, Email de grande dimension, est de toutes celles que j'ai faites la plus importante; par ses détails

suivant l'usage. – Je dîne chez Mr. Maurice, je dis une grosse bêtise à dîner, ça n'est pas trop, mais c'est très sotifiant. Je ne trouve point le moment de complimenter la fiancée, je n'y entends rien.

20. Leçons. Maurice va à l'Institut où il y a grande querelle pour et contre la donation d'un prix à Mr. Nicolet [227] de l'Observatoire. Il paraît que c'est tout affaire de parti entre ces Messieurs. Le soir nous allons à l'Observatoire chez Mr. Nicolet. Nous voyons la Lune avec d'excellentes lunettes; les bords du côté intérieur du croissant sont très distincts et offrent des languettes et des points lumineux très précis et très considérables. – Nous voyons q[uel]ques étoiles, et une nébuleuse. Il n'y a pas de planète. Je reviens chez Pascalis avec qui je veille. J'ai pris un bain chaud plus un coup de froid sur l'œil gauche.

21. Je vais le soir chez mon Cousin dîner avec Paulin Guérin, Lafeur [228] et de Juine [229] peintre. Ces Messieurs maltraitent un peu les peintres Anglais dont je prends la défense. De Juine est un aimable homme, qui a de l'esprit et cause bas. Le Cousin est touj[ours] bon enfant mais il a souvent des momens désagréables. Je vais de là chez Mr. Langlès bibliothécaire; j'y vois Mr. Jaubert [230] du Thibet, maigre, pâle et distrait, Maltebrun [231], Llorente [232], Espagnol, auteur de l'hist[oire] de l'inquisition, plus quantité de causeurs, de jeunes et ampoulés orientalistes. Le brave Mr. Langlès est toujours aussi bon, aussi affable.

22. Je cours t[ou]t le jour. Je reçois une lettre [233], enfin, papa viendra. Je vais chez les Duval qui m'entraînent au spectacle, ils me font prendre ainsi qu'eux je ne sais pourquoi un billet de premières loges tandis qu'il y a place partout, quelle bêtise.

et par l'effet général du tableau. Il m'a offert les plus grandes difficultés à vaincre à cause des procédés qui sont particuliers à la peinture sur Email. Il tenoit extrêmement à ce qu'il en existat un monument exact; il avoit si souvent changé et corrigé ses idées sur la toile qu'il ne tenait pas impossible que le tableau original n'éprouvat dans la suite quelqu'altération. Aussi long-tems du moins que mon Email subsistera, il donnera l'idée fidèle de la couleur et de l'effet poétique qui ajoute un si grand charme à cette composition. »

[227] Joseph-Nicolas NICOLLET (1786-1843), astronome français, membre du Bureau des longitudes, professeur au Collège Louis-Le-Grand, se rendit à la fin de sa vie à Washington où il mourut.

[228] Nous n'avons pu identifier ce personnage.

[229] François-Louis DEJUINE (1786-1844), peintre français, fut élève de Girodet.

[230] Pierre-Amédée-Emilien-Probe JAUBERT (1779-1847), orientaliste français, fut professeur de turc puis de persan, et participa aux campagnes napoléoniennes.

[231] Conrad MALTE-BRUN (1775-1826), géographe danois, vécut en France où il fonda en 1821 la Société de géographie.

[232] Antonio LLORENTE (1756-1823), prêtre et historien espagnol, tenta de réformer la procédure de l'Inquisition. Il embrassa le parti de Joseph Bonaparte. Son *Histoire critique de l'inquisition d'Espagne depuis son établissement par Ferdinand V jusqu'au règne de Ferdinand VII* avait paru en 1817.

[233] BPU Ms. suppl. 1642. 17 mars 1820. Folio 60.

On joue des pièces amèrement plates excepté celles que Potier fait ressortir. Le propriétaire sans propriété [234] et Cadet Roussel procida [235]. Ces messieurs partent avant la fin. Je m'en vais tout seul et vois sur le Boulevard de belles choses en fait de Filles.

23. J'écris à Dapples, Trembley, Delpuech et Maman [236] d[an]s le même paquet pour lequel je paye seulement 16. sols. N[ou]s allons avec Maurice à la Bibliothèque, nous visitons les grandes salles qui sont immenses. Nous voyons les 2 globes, terrestres et célestes, construits sous Louis XIV, et qui ont chacun au moins 15 pieds de diamètre [237], un relief des pyramides d'Egypte, un Système planétaire d'une construction ingénieuse. Je dîne avec Pascalis et MM. Munier. J'aurai probablement la chambre à côté de celle de Pascalis.

24. Tems affreux. Je donne leçon à la C[om]tesse. Je dîne chez les MM. Duval avec qui nous allons à Feydeau [238], au parterre p[ou]r cette fois. On joue Avis au public [239] pièce gaie, mais musique pillée, La Sérénade [240] pièce froide dont le succès est fondé sur la barcarolle de Piscator, chantée * par Martin [241],

* Un mot illisible.

[234] « Le Propriétaire sans Propriété », comédie-vaudeville en un acte par J.-G. Ymbert et A.-F. Varner, créée le 8 mars 1820 au Théâtre de la Porte-Saint-Martin.

[235] « Cadet Roussel procida ou La Cloche du Dîner », parodie en un acte et en vers, par H. Dupin et P.-F.-A. Carmouche, créée le 23 novembre 1819 au Théâtre de la Porte-Saint-Martin.

[236] Les lettres à Dapples, Trembley et Delpuech ne figurent pas à la BPU. C'est à son père, et non à sa mère, que R. T. a écrit le 22 mars 1820 (BPU Ms. suppl. 1638. Folio 66).

[237] Il s'agit d'un globe terrestre et d'un globe céleste qui témoignent de l'état des connaissances géographiques et cosmographiques à la fin du XVIIe siècle. Mesurant 12 m 50 de circonférence, ces globes très ornés s'élevaient sur un socle de colonnes de marbre et d'éléments de bronze doré. Des galeries circulaires, munies de belles rampes de fer forgé, les entouraient à la hauteur du méridien pour en faciliter la consultation. – Ces pièces monumentales avaient été commandées par le cardinal d'Estrées, chargé d'affaires de Louis XIV, au Vénitien Coronelli, géographe célèbre. Ce savant vint à Paris et, sous la direction de Le Brun, accomplit un minutieux travail qu'il acheva en 1683. En 1703 Louis XIV demande à Mansart d'aménager en l'honneur de ces globes les deux derniers des douze pavillons du château de Marly. A la mort du roi, ils sont envoyés au Louvre, puis transportés à la Bibliothèque royale où, en 1782, est construit le « Salon des globes ». En 1904 ils échouent à l'Orangerie de Versailles, où les « globes de Marly » sont encore entreposés dans d'énormes caisses. (Renseignements tirés d'un article de Bernard Champigneulle, paru dans le *Figaro* du 30 octobre 1967.)

[238] Le THÉATRE FEYDEAU, ou Théâtre-Royal et Opéra-Comique, construit en 1790, avait un répertoire de comédies, d'opéras comiques et de vaudevilles. La troupe de l'ancien théâtre italien auquel avait succédé le Théâtre Feydeau, et la nouvelle troupe Feydeau avaient été réunies.

[239] « Avis au Public ou Le Physionomiste en Défaut », opéra comique en deux actes par M. A. Désaugiers, musique de Piccinni, fut créé à l'Opéra-Comique le 22 novembre 1806.

[240] « La Sérénade », comédie de Regnard, mise en opéra comique en un acte en prose par Mme S. Gay, musique de Mme Gail et M. Garcia, fut créée à l'Opéra-Comique le 2 avril 1818.

[241] Jean-Blaise MARTIN (1768-1837), élève de Dugazon et Talma, fut la gloire de l'Opéra-Comique.

Ponchard [242] et M[adam]e Boulanger [243]. Picaros et Diego [244] qui est toujours la pièce par excellence.

25. Leçons tout le jour. Pascalis vient le soir et n[ou]s passons une charmante soirée, je sors à neuf heures avec lui p[ou]r n[ou]s aller promener par le plus beau clair de lune. Momens délicieux. Nous parlons de Rousseau, il y a accord parfait entre nous deux sur ses ouvrages, que n[ou]s sa[von]s par cœur. Projets de visiter ensemble les Charmettes, et avant cela Montmorency, Ermenonville. Nous parlons de notre Comp[atrio]te Bonnet [245], peu célèbre parmi les savans quoiqu'il le soit beauc[ou]p à Genève. Je veux le lire. Je rentre à Minuit, Maurice à une heure, il me réveille au milieu d'un rêve affreux, je suis à Genève, revenu sans raison ayant manqué mon but, mal reçu et ne sachant que devenir. Ce maudit rêve me poursuit toujours.

26. Je me lève tard, m'habille longuement, donne leçon à la C[om]tesse, dîne de bonne heure, voilà une journée bien employée! Je reçois une lettre, qui contient un article éminemment intéressant p[ou]r moi, je ne le comprends pas parfaitement, s'il annonce ce que je présume ce sera un des grands plaisirs de ma vie [246]. O utinam! Je dîne avec Pascalis et n[ou]s allons à Feydeau. – Maison à vendre [247], musique charmante, Le nouveau Seigneur [248], Picaros, toutes pièces que je sais par cœur et qui ne m'en font que plus de plaisir.

27. Les cours sont suspendus pendant la Semaine Sainte, je veux en profiter pour travailler mais je ne sais quel Démon vient toujours me noircir ou me distraire, je passe bien du temps à me vergeter, je travaille un moment, il faut absolument déjeuner, puis lire les papiers, puis se chauffer, puis travailler pour sortir bientôt, voilà comment les projets se réduisent en fumée, nous verrons demain si ça ira mieux. Je vais à la Séance publique de l'Institut. La salle est fort belle, la Société brillante. On y lit 3 mémoires, le premier est lu par Mr. Dupin [249], c'est un état des progrès de

[242] Jean-Frédéric-Auguste Ponchard (1789-1866), élève de Garat, débuta au théâtre de l'Opéra-Comique en 1812 et devint professeur au Conservatoire en 1819.

[243] Marie-Julie-Halligner Boulanger (1786-1850), cantatrice française, débuta à l'Opéra-Comique en 1811; femme de Frédéric Boulanger, violoncelliste, elle fut la mère du compositeur Ernest-Henri-Alexandre Boulanger.

[244] « Picaros et Diego », opéra bouffe en un acte par E.-M. Dupaty, musique de Dalayrac, fut créé à l'Opéra-Comique le 3 mai 1803.

[245] Charles Bonnet (1720-1793), philosophe et naturaliste genevois, auteur des *Considérations sur les corps organisés* et de la *Palingénésie philosophique*.

[246] Il s'agit probablement d'une lettre de ses parents qui semble avoir disparu. Cf. note 253.

[247] « Maison à Vendre », comédie en un acte en prose, par A.-V. Duval, musique de Dalayrac, créée à l'Opéra-Comique le 1er Brumaire an IX.

[248] « Le Nouveau Seigneur de Village », opéra-comique en un acte par A. Creuzé de Lesser et J. F. Roger, musique de Boïeldieu, créé à l'Opéra-Comique le 29 juin 1813.

[249] François-Pierre-Charles, baron Dupin (1784-1873), mathématicien et ingénieur français, fut nommé professeur de mécanique au Conservatoire des arts et métiers. Il fut député puis sénateur.

la marine en France pendant les années de paix, il y a un parallèle avec ce qu'elle était sous Louis XIV. Le tout bien écrit, avec q[uel]ques coups de pied aux Anglois par ci par là et de l'encens aux Français. Le 2è[me] est un mémoire de M. Percy [250], chirurgien, membre de l'Institut, sur la poltronerie *(sic)*, ou sur le courage, où l'auteur étale une grande érudition, de l'esprit et des choses assez drôles, mais rien de plus. Le 3è[me] mémoire est de beaucoup le plus intéressant. C'est une notice sur Mr Palisot de Beauvois [251] par M. Cuvier [252], qui est un modèle de simplicité de style, de logique, et qu'il lit parfait[ement] bien. Mr Debeauvois a été un des savans les plus maltraités par le sort, quoique des amis les plus chauds de la science. Il joue un rôle d[an]s la révolution de St Domingue où il soutint le parti opposé aux noirs. Mr Cuvier explique les principes qui l'y avoient porté et qui avoient leur source d[an]s l'impression que la condition misérable des nègres du Royaume d'Oran et entr'autres des sacrifices humains avoient faite sur lui. Il croyoit que leur sort était plus doux d[an]s les Colonies. Cela l'excuse mais ne lui donne pas raison. C'est à propos de cela que M. Cuvier place d[an]s son discours un morceau éloquent : « Si des nations éclairées, dit-il, ont réprimé par des lois la cruauté envers des animaux, lorsqu'il s'agit d'êtres sensibles, qui comme nous pensent, aiment, pleurent, convient-il que le Naturaliste s'occupe de les ranger dans * une autre classe que nous » –. Je vais faire visite à Pascalis qui me montre à côté de la sienne une chambre qui me conviendra parfaitement. N[ou]s causons. Je veille avec Maurice et nous revenons pour la centième fois sur notre incertitude en matière de vocation, et sur celle de nos camarades. Je suis noir, blanc, noir, blanc, etc. etc.

28. Je réponds à mes parens [253] comme je le dois sur la lettre reçue le 26. c['est] à d[ire] négativement. Je dîne chez les MM. Duval avec un gros Mr Fazy [254] de Genève – marchand joailier *(sic)*. Nous jouons au passe dix t[ou]t le soir.

29. Dès 7. heures du matin je fais queue à la Chambre des députés où après bien des peines j'entre enfin à 11.½ avec les yeux horriblement fatigués. La séance s'ouvre à 1½. On discute le projet de loi relatif à la Censure des journaux. Je suis frappé

* [Rayé] distinguer si elles appartiennent à

[250] Pierre-François, baron PERCY (1754-1825), chirurgien militaire, qui devint en 1803 inspecteur général du service de santé des armées. Il fut professeur à l'Académie de médecine et député pendant les Cent Jours.

[251] Ambroise-Marie-François-Joseph, baron de PALISOT DE BEAUVOIS (1752-1820), avocat au Parlement de Paris, abandonna ses fonctions pour l'histoire naturelle et les voyages, notamment au Bénin et en Amérique du Nord; il est connu par ses travaux sur les graminées et les mousses.

[252] Georges, baron CUVIER (1769-1832), naturaliste français, fut professeur au Collège de France; il était secrétaire de l'Académie des sciences.

[253] Cette lettre ne figure pas à la BPU. Pour l'autre lettre, cf. note 246.

[254] Il peut s'agir de Jacob FAZY, né en 1763, maître horloger, ou de Jean-Abraham FAZY, né en 1770, horloger repasseur.

de la franchise et de l'éloquence des membres du côté gauche et encore plus de l'indécence avec laquelle tout le côté droit reste en silence sans discuter aucun amendement quoi que tous soient rejetés; la rumeur est aussi assez violente tout le long. L'Orateur qui me fait le plus de plaisir, qui est le plus réellement éloquent (jusqu'ici pour moi) c'est Manuel [255]. Il parle admirablement et a des mouvemens d'une grande beauté. Courvoisier [256] parle aussi très bien mais manque de chaleur. Benjamin [257] fait un discours admirable où il expose les motifs qui l'ont porté à proposer plusieurs amendemens. Il tient à honneur ce qu'on lui a reproché à cet égard, et développe ces 2 idées. 1° Il est heureux s'il a pu prolonger d'un jour seulement la liberté des Français. 2° Tous ces amendemens ont jeté indirectement un grand jour sur les vues et les intentions du Ministère, qu'il traite plus bas que terre. – En général l'assemblée est très tumultueuse. M. Pasquier [258] Ministre des Aff[aires] Etrang[ères] est le plastron des orateurs, il répond néanmoins à chacun avec le plus grand calme et la plus grande réserve. Il a la tournure la plus diplomatique qu'on puisse imaginer.

30. Je retourne de nouveau à la Chambre, où il y a grande agitation, les amendemens pleuvent de t[ou]tes parts, tous sont rejetés. Le général Foi [259] fait un discours brillant sur l'article des Lithographies et dessins que prohibe la nouvelle loi. Il craint que la censure ne s'étende jusqu'aux faits retracés d[an]s la galerie militaire et parle là-dessus avec beaucoup de chaleur. La loi passe. Je vais le soir chez les Duval et je gagne 18. Fcs au jeu. Je crois qu'il est tems de m'arrêter.

31. Je travaille chez moi et vais le soir à Longchamp, où tout ce que le luxe et la vanité peuvent étaler de plus brillant se trouve exposé. C'est là que les Parisiens se préparent p[ou]r la Semaine Sainte; pour peu qu'on ait fait son tour à Longchamp et au concert spirituel, on se croit parfaitement préparé pour communier [260]. C'est

[255] Jacques-Antoine Manuel (1775-1827), homme politique français, élu en 1818 par la Vendée. Il siégea à gauche. Il fut expulsé de la Chambre pour son opposition à la guerre d'Espagne en 1823. Sa parole vive, naturelle et véhémente à l'excès, faisait de lui le premier orateur de son parti.

[256] Jean-Joseph-Antoine Courvoisier (1775-1835), magistrat et homme politique français, fut en 1815 avocat général à la Cour de Besançon et en 1818 procureur général près la Cour royale de Lyon. Député du Doubs de 1816 à 1824, il défendit le ministère Decazes et il passa dans l'opposition après l'assassinat du Duc de Berry.

[257] Il s'agit de Benjamin Constant (1767-1830).

[258] Etienne-Denis, duc Pasquier (1767-1862), homme d'Etat français, fut garde des sceaux dans le ministère Talleyrand (1815), président de la Chambre des représentants (1816), ministre des affaires étrangères sous Decazes (1819). Pair de France, membre de l'Académie française en 1842, il servit les divers gouvernements avec habileté et modération.

[259] Maximilien-Sébastien Foy (1775-1825), général français blessé à Waterloo, fut député libéral de 1819 à 1824. Son discours sur la liberté de la presse et la liberté individuelle est resté célèbre.

[260] R. T. écrivait à sa sœur Ninette (BPU Ms. suppl. 441 Folio 16) le dimanche 2 avril 1820, jour de Pâques: « Quand on a fait une promenade à Longchamp et entendu un concert spirituel,

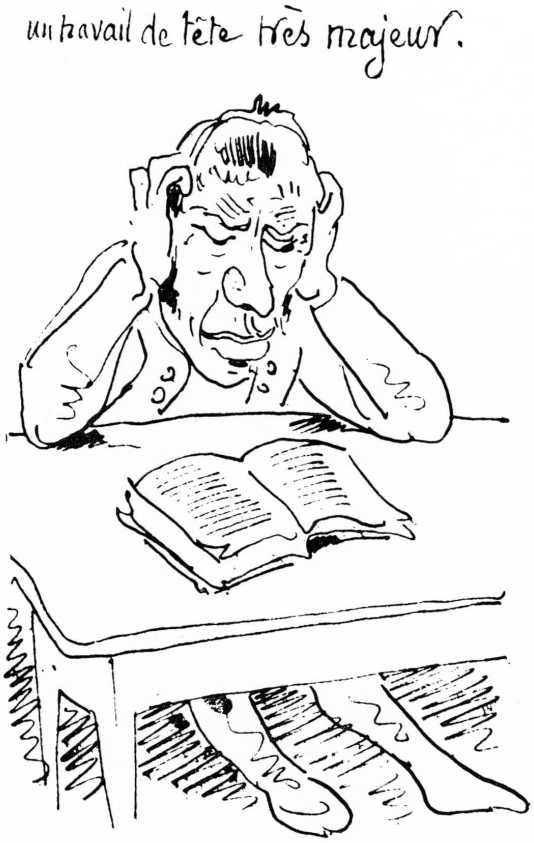


Fig. 7. Dessin inédit de Rodolphe Töpffer. Collection de M. Jacques Droin. Genève. (Photo MAH Y. Siza)

pour cela que je vais entendre le soir aux Italiens, Tulou [261], Habneec [262], M[a]d[am]e Fodor, et plus[ieurs] autres. Les 2 premiers sont inimitables chacun dans son genre. J'aime mieux cepend[an]t Lafon [263] que Habneek. J'aperçois * aux premières [loges] qui se carre avec sa tête de grand duc. J'ai reçu une lettre qui me fait de la peine [264]. Papa ne vient décidément pas, et on me dit que M[a]d[am]e Domergue est malade.

Avril. 1. Leçon de la C[om]tesse. Travail pénible à la maison sur Arago qui est bien aride. Je dîne et me promène avec Pascalis avec qui nous causons du malheur des gens qui fondent leur ** sur le travail d'esprit quand ce travail est pour eux une peine. N[ou]s n[ou]s réconfortons mutuellement. Je veille avec les Duval.

2. Jour de Pâques. Je passe la journée avec Pascalis. Grande discussion pour reconnaître la validité des argumens qui

on se croit ici parfaitement en règle. Il me semble qu'il n'y a jamais eu tant de luxe et de fêtes que pendant la Semaine Sainte. Il faut à toute force que les Parisiens s'amusent, que les riches se montrent, et une dévotion un peu simple et tranquille les rebute infiniment. Aussi ont-ils transformé en promenade et en fêtes où on peut s'étaler les institutions qui étaient pieuses dans l'origine. La promenade de Longchamp conduisait autrefois à un couvent où l'on faisait des dévotions, le couvent n'existe plus, mais la promenade existe plus que jamais et son seul but est de se mettre en vue avec le plus d'éclat possible. Chacun cherche à écraser les voisins. Mais aussi est-il difficile de se faire une idée des équipages, chevaux, toilettes, etc. Je t'en ferai un rapport ds le temps. » Effectivement l'abbaye de Longchamp, fondée en 1261 par Isabelle de France, sœur de Saint-Louis, avait été démolie pendant la Révolution et l'Empire. L'hippodrome ne fut construit qu'en 1857.

* Un nom illisible.

** Un mot illisible.

[261] Jean-Louis Tulou (1786-1865), flûtiste français, fut première flûte au Théâtre-Italien en 1804, puis à l'Opéra. En 1830, il fut nommé professeur au Conservatoire.

[262] François-Antoine Habeneck (1781-1849), violoniste français, fut directeur de l'Opéra de 1821 à 1824 et dirigea l'orchestre à ce théâtre jusqu'en 1848. Il créa la Société des concerts du Conservatoire.

[263] Charles-Philippe Lafont (1781-1839), célèbre violoniste.

[264] BPU Ms. suppl. 1642. 26 mars 1820. Folio 64.

motivent notre abstinence. Pascalis est un peu exagéré là dessus. 2 de ses arguments sont nuls, c'est la possibilité d'être vu et la crainte de diminuer les plaisirs du mariage. Mais il en reste assez d'autres. Nous allons au sermon p[ou]r communier et nous n'y restons pas à cause de la foule.

3. Je dîne chez les MM. Duval pour la dernière fois av[an]t leur départ. La soirée est triste. J'écris à Domergue [265].

4. Maurice marie sa nièce. Il est tout le jour en *nopces et festins*. Je m'ennuye beaucoup à travailler tout seul. Patry [266] nous tombe dessus, je le vois avec le plus grand plaisir, il n'a pas changé beaucoup. Les Messieurs Duval sont partis le matin, j'en suis attristé tout le jour. Le soir je me promène avec Pascalis.

5. Patry vient déjeuner avec nous. Il m'a remis un bout de lettre [267]. Je donne leçon à la C[om]tesse et vais le soir chez Duval. Une des brochures destinées à remplacer les journaux censurés a paru. Elle renferme de jolis morceaux.

6. Nous déjeunons chez Patry. Je lis la brochure de M. Chenevière [268] dont je connois la réplique par M. Curtaz [269]. La brochure n'est point faite d[an]s l'esprit que celui-ci lui attribue, elle renferme beaucoup de vérités, mais aussi elle est traitée avec un peu d'affectation et de légèreté. Je vais visiter les Dubochet, heureusement je rencontre la jeune cousine et je m'en tiens là parce qu'il n'y a personne chez eux. Le soir je vais au bal chez Mr Legendre [270], à l'occasion de la noce de M[ademoise]lle Maurice. J'y vois Humbolt [271] et l'entends causer très agréablement et simplement. Mes souliers me blessant horriblement je me retire à 11. h[eures].

7. Rien de nouveau je travaille chez moi.

[265] BPU Ms. suppl. 1650. N° 14.

[266] Il pourrait s'agir de Alexandre-Henry Patry (1791-1848), qui deviendra maire de Vandœuvres.

[267] D'après la lettre de R. T. à ses parents du 9 avril 1820, il s'agit d'un billet de sa mère et de sa sœur Ninette, qui ne figure pas à la BPU.

[268] *Causes qui retardent chez les Réformés les progrès de la théologie*, par M. Chenevière (cf. note 126). Genève 1819.

[269] Louis-Auguste Curtat (1759-1832), pasteur de l'Eglise française de Berne, se rendit à Lausanne en 1800 où il devint professeur de théologie; il fut pasteur du Réveil. Il est l'auteur de *Lettre à M. Chenevière sur les causes qui retardent chez les Réformés les progrès de la théologie*. Lausanne 1820.

[270] Andrien-Marie Legendre (1752-1833), mathématicien français, fut professeur à l'Ecole militaire, membre de l'Académie des sciences.

[271] Alexander von Humboldt (1769-1859), naturaliste, fut l'auteur de *Cosmos ou description physique du monde*.

8. Leçon d'Arago, après laquelle je vais avec Maurice visiter le Cabinet d'Anatomie Comparée [272], qui me paroît très considérable. J'y vois force squelettes, embryons, monstres, figures de cire découpées, écorchées et autres. Le tout dans un ordre parfait. Nous voyons en passant la Salpétrière [273], ou Maison de filles malades. Je veille chez Duval où je lis la brochure et la Thèse du pédant fils Duby [274], où son Père réfute ou croit réfuter par sa bouche le système de Bentham [275] publié par E. Dumont. Elle me paroît très pauvre et faible de raisonnement, très inconvenante d'expressions, surtout d[an]s la bouche d'un blancbec comme son titulaire * le fils Duby. Nous jouons aussi au passe dix. Je perds et commence à trouver qu'en aucun cas le jeu ne vaut rien. C'est aussi nuisible quand on gagne que quand on perd. Jamais l'argent gagné au jeu ne s'emploie à des choses bien utiles, quand on a acquis l'argent bien facilement, on le dépense de même, en sorte qu'il n'y a aucun bénéfice, et que la perte du lendemain est bien réelle. C'est d'ailleurs une habitude qui se prend trop vite et qui ne s'en va pas facilement. J'y renonce donc.

9. J'écris à Papa et reçois une lettre [276]. Je travaille un peu chez moi. Suis très noir, et vais le soir avec Maurice au Cirque Olympique [277]. On joue la Mort de Kléber [278]. Il y a 5 ou 6 batailles en règles: régimens, canons, cavalerie, tout au monde. La place destinée d[an]s les autres théâtres au parterre est là un manège qui se transforme de tems à autre en champ de bataille. Au centre est l'Orchestre que les armées s'accordent à respecter, et qui au milieu d'une épaisse fumée et d'un bruit horrible ne laisse pas de jouer tristement la ritournelle. Les chevaux sont d'une intelligence parfaite. Il y a q[uel]ques voltigeurs à cheval très forts; ce qui est le plus gracieux c'est M[ademois]elle Franconi [279], qui est très jolie, bien faite, et qui s'acquitte de sa partie avec beaucoup de grâce.

* [Rayé] auteur.

[272] La Galerie d'anatomie comparée constitue l'aile nord du Muséum d'histoire naturelle, situé dans le Jardin des Plantes. Le Muséum avait été organisé par un décret de la Convention le 10 juin 1793. La galerie d'anatomie doit son existence à Cuvier.

[273] La Salpétrière, hospice pour femmes où se trouvaient mêlées des femmes débauchées, des condamnées et des aliénées.

[274] *De Conscientia... Essai sur la conscience pour servir de développement et de confirmation à des thèses sur le même sujet, soutenues par* J. Duby, *de Genève* (1820). Il était le fils de Jean-Louis Duby (1764-1849), pasteur puis professeur d'apologétique et d'art oratoire à Genève de 1802 à 1840.

[275] Jeremy Bentham (1748-1832), philosophe et jurisconsulte anglais, dont l'influence fut grande en Europe grâce aux traductions de ses ouvrages faites par Etienne Dumont.

[276] BPU Ms. suppl. 1639. Folio 69. La lettre des parents de R. T. est du 4 avril 1820 (BPU Ms. suppl. 1642. Folio 66).

[277] Le Cirque olympique, rue du Faubourg-du-Temple, fut construit en 1783. Astley, directeur anglais, s'adjoignit en 1789 Antoine Franconi, auteur de la dynastie des écuyers de ce nom. Après diverses péripéties, le cirque fut détruit par le feu en 1826.

[278] « La Mort de Kléber ou Les Français en Égypte », mimodrame historique en deux actes par J.-C.-A. Cuvelier de Trie, fut créé au Cirque olympique le 7 janvier 1819.

[279] Elisa Franconi, fille de Henri, fils d'Antoine, exécuta en 1815 un numéro célèbre avec Mmes Laurent et Henri Franconi, intitulé: « Les trois grâces. »

10. Les leçons recommencent. Je suis toujours noir et découragé, puis je m'encourage de nouveau et ainsi de suite. Je visite le Cousin, fredo, fredo. Je joue encore chez Duval, je perds, et me promets bien de n'y pas remordre. Je rentre tard. Je suis bien impatient d'avoir des nouvelles de Domergue.

11. Pierrot recommence ses leçons par q[uel]ques réflexions fort justes sur le *sublime*. Leçon à la C[om]tesse. Gay Lussac [280] reprend le Cours de Physique après Biot. Il lui est bien inférieur pour l'élocution, pour la clarté, la précision; peut être ses leçons suivantes seront-elles meilleures. Il commence l'Elasticité.

12. Boissonade recommence, je cours au moins chez 60 libraires sans trouver un seul Euripide grec, en sorte que cette leçon est sans profit. Nous rentrons travailler à Arago, n[ou]s faisons l'article des mutation *(sic)* que je ne comprends pas. – Thurot. – Je dîne avec Duval et nous nous flânons *(sic)* le reste du jour. Le soir les remords me talonne *(sic)*, je le quitte brusquement pour faire quelque chose.

13. J'écris à Ninette [281] quoique n'ayant rien à dire. Leçon agréable de Pierrot sur le Sublime. Je vais prendre 600. fcs. chez MM. Hentsch – Le soir je dîne avec Pascalis, nous nous promenons ensemble, n[ou]s parlons de l'aversion de S. [282] pour les examens, aversion que je trouve bien juste, mais non raisonnable car il faut passer par là où que l'on veuille arriver. Si je vise à être un jour Professeur de grec, je dois avoir cela continuellement en vue. Pascalis approuve mes projets, me réconforte, et je rentre bien disposé et bien intentionné p[ou]r le travail. Je m'attacherai touj[ours] plus au grec, et regarderai tout le reste non comme indifférent mais comme accessoire. Soirée délicieuse au coin de sa fenêtre, au son des cloches, nous faisons des châteaux en Espagne.

14. Rien de neuf; leçon et promenade avec Pascalis. Je reçois une lettre de Papa [283] et une de Domergue [284] qui ne répond point à ce que je lui demande.

15. Leçons de Boissonade qui est toujours plus précis. Arago qui nous parle des Comètes. Je vais à une séance des Sourds Muets, que l'abbé Sicard [285] trouve le moyen

[280] Joseph Gay-Lussac (1778-1850), physicien et chimiste français, collabora avec Biot et von Humboldt. Il fut professeur de physique à l'Ecole polytechnique.

[281] Cette lettre à sa sœur ne figure pas à la BPU.

[282] S'agit-il de Soret?

[283] BPU Ms. suppl. 1642. 9 avril 1819 (*sic* pour 1820 comme l'indique le cachet postal et le prouve le contenu de la lettre). Folio 16.

[284] Cette lettre ne figure pas à la BPU.

[285] Roch-Ambroise Cucurron, dit Sicard (1742-1822), pédagogue français, après avoir été initié aux méthodes de l'abbé de l'Epée, lui succéda à la direction de l'Institution royale des sourds-muets, rue du Faubourg-Saint-Jacques. « Le 15 et le 30 de chaque mois à 11 h., l'Instituteur en chef fait faire à ses élèves un exercice public, où il développe tous ses moyens d'instruction » (*Almanach royal*, 1820).

de rendre extrêmement froide et ridicule par son excessif amour propre et sa charlatanerie. Massieux [286] a l'air très intelligent mais bien pressé de faire voir ce qu'il sait. Gay Lussac donne sa seconde leçon, il commence l'électricité, il est bien peu agréable. Le fond serait bon, mais il rate l'exécution. N[ou]s allons aux variétés, excellente parodie de Marie Stuart, d[an]s Marie Jobard [287].

16. Je vais chez la C[om]tesse, visite l'Hôtel Dieu [288]. C'est le jour où l'on laisse entrer les parens. Ils forment une multitude de groupes autour de chaque lit où ils viennent consoler leurs parens malades. Belle tenue et grande propreté. Mais impression bien triste en considérant l'état particulier de chacun des individus. Le soir nous jouons chez Duval pour acheter avec le gain l'ouvrage de Mr. Simond [289] et nous apprenons plus tard que c'est Raoul Rochette qui a écrit sur la Suisse et qui avec une insigne mauvaise foi a décrié et calomnié Genève [290].

17. Je travaille ferme au Grec avec assez de courage et vais à mes leçons. Le soir n[ou]s allons avec Soret et Pascalis visiter les *pinceculs* du Palais Royal ou cafés remplis de filles. On y voit des pièces de Theâtre représentées sur un théâtre de 3 pieds de long, entre 3 acteurs qui s'escriment à qui mieux mieux p[ou]r dire la goguenette. Les filles vont et viennent continuellement p[ou]r attraper des chalans *(sic)*, les parties se lient et s'évadent sans bruit, les bons bourgeois regardent avec une grosse joie les plaisanteries grossières des acteurs. Excellente scène d'un homme sou *(sic)* à qui une fille persuade qu'il est très bon musicien et qui entonne des airs avec une voix de basson et au grand scandale de la salle.

18. Après mes leçons je vais dîner chez le Cousin. J'y vois Girodet [291] qui me fait compliment sur q[uel]ques croquis. C'est un homme bizarre mais bien aimable qui

[286] Jean Massieu (1772-1846), sourd-muet de naissance, devint l'élève favori de l'abbé Sicard, puis professeur à l'Institut des sourds-muets.

[287] « Marie Jobard », imitation burlesque en six actes et en vers par H. Dupin, Eugène Scribe et F.-A. Carmouche, créée au Théâtre des Variétés le 11 avril 1820. « Marie Jobard » est une parodie de « Marie Stuart » (voir note 196).

[288] Fondé vers 660, l'Hotel Dieu, était le plus grand hôpital de Paris. « On reçoit dans cette maison les blessés et les malades, à l'exception des enfants, des incurables, des fous, des femmes en couches et des individus attaqués de maladies vénériennes ou chroniques. Cet hôpital est desservi par les dames Religieuses de Saint-Augustin. » (*Almanach royal*, 1820).

[289] Louis Simond (1767-1831), Lyonnais, fit de nombreux voyages en Angleterre, en Italie. Il écrivit un *Voyage en Suisse fait dans les années 1817, 1818 et 1819*. Il se retira dans le canton de Genève.

[290] Les « Lettres sur quelques cantons de la Suisse, écrites en 1819 », adressées par Raoul-Rochette (voir note 35) à sa femme, furent publiées sans nom d'auteur à Paris en 1820. La lettre XXXeme et dernière, consacrée à Genève, constitue un violent pamphlet contre cette ville et les Genevois. L'ouvrage de Louis Simond (voir note 289 ci-dessus) ne fut édité à Paris qu'en 1821.

[291] Anne-Louis-Girodet de Roussy, dit Girodet-Trioson (1767-1824), peintre français, néo-classique de style et romantique d'inspiration (cf. notes 195 et 226).

cause fort bien Peinture. Je suis bien aise de voir qu'il fait le plus grand cas des petites gravures anglaises. P. Guerin et le Cousin le flattent ferme. – Du reste j'ai appris que P. Guerin est assez ultra et sa femme dévote. J'ai été chez la jolie Dame Belot faire les commissions de Papa. Je suis plutôt blanc que noir.

19. Je reçois une lettre de Maman [292]. – Leçons – rien de neuf. J'écris le soir à Maman [293].

20. Nous allons voir Versailles par le plus beau tems du monde, aguillés tous quatre d[an]s le derrière d'un célérifère avec une femme grosse et un présumé médecin. Nous voyons Sèvres en passant, joli village. La campagne est plate, la route magnifique. Enfin nous arrivons, le Palais se présente bien mal du côté de la place. Ce sont des édifices entassés n'ayant entr'eux aucun rapport de style ou de caractère. Nous voyons d'abord, à l'aide d'un homme doré sur toutes les coutures et qui ne fait que nous incommoder, l'intérieur du Palais, les salles sont magnifiquement décorées mais sans meubles. Ce qui me touche le plus ce sont d'admirables peintures de Plafonds de Paul Veronèse, q[uel]ques unes de Lebrun font aussi grand effet. Il y a une salle consacrée aux hauts faits de Louis XIV, qui je pense le feroit bien rougir s'il revenoit au monde. Ce sont conquêtes sur conquêtes, et l'on sait ce qu'étoient les conquêtes de Louis XIV, la part éloignée qu'il prenoit aux dangers, et sa légèreté en entreprenant une guerre, ce ne sont certes pas là ses titres à la gloire, non plus que ses maîtresses qui sont reproduites en mille endroits de ce palais. N[ou]s allons visiter l'orangerie, orangers énormes, le plus vieux a 400 ans juste. – De là nous passons au Grand Trianon bâti pour Mad[am]e de Maintenon, ces chiens d'hommes galonnés nous obsèdent et nous sucent partout, outre celui qui nous conduit il y en a 50 autres qui s'empressent de nous conduire, et nous saluer d'un certain air qui équivaut à dire « Messieurs ne m'oubliez pas, voyez mon habit » – Petit Trianon bâti p[ou]r M[adam]e de Pompadour par Louis XV est un bijou d[an]s toutes ses parties surtout le jardin anglois où on a figuré un hameau champêtre délicieux au bord d'un petit lac où sont des gondoles. Les Temples, Salles de musique, Grottes, Belvédère ornent ce charmant séjour. Nous y changeons 3 fois d'hommes galonnés. N[ou]s allons ensuite voir les bassins, entr'autres celui de Neptune qui a 350. jets. – Celui d'Apollon. – Les Bains d'Apollon où Louis XIV est représenté sous la forme de ce Dieu et entouré de ses maîtresses. En général le goût de t[ou]t cela n'est pas très pur, les figures sont maniérées, mal groupées et de loin font un mauvais effet. Que de millions ont été enfouis d[an]s ce Versailles! Les eaux jouent une fois par an. Il en coûte chaque fois 12000 francs de réparations. Nous sortons enfin de ce séjour où l'on ne voit rien sans

[292] La lettre de sa mère est du 14 avril 1820 (BPU Ms. suppl. 1642. Folio 68).
[293] BPU Ms. suppl. 1638. Folio 71.

payer et où l'on n'est bien reçu qu'autant qu'on est insolent. De là nous passons à un mauvais dîner que nous payons fort cher. La journée est très funeste à nos bourses [294].

21. Leçons – Maurice part Jeudi. – Duval n'est pas bien, nous craignons qu'il ne soit obligé de s'en aller. Je me promène avec Pascalis, nous causons Rousseau. Sa lettre sur cette question: y a-t-il une morale démontrée[295] rentre tout à fait d[an]s le système de Bentham, c[est-]à-d[ire] qu'il y a suivant lui une morale démontrée puisque la vertu est d'accord avec notre plaisir ou intérêt. Il y joint cepend[an]t son idée sur la conscience, mais en fait c'est la même chose. Les partisans du syst[ème] de l'utilité disent: la conscience est le calcul de notre intérêt bien entendu. Les autres disent: la conscience est innée, mais tous deux s'accordent à dire qu'elle nous fait distinguer le bien du mal et le juste de l'injuste, ils ne diffèrent qu'en ce que les premiers l'analysent un peu plus que les seconds.

22. Leçons tout le jour. Maurice a la colique et reste t[ou]t le jour à la maison.

23. N[ou]s allons à S[ain]t Cloud, n[ou]s voyons d'abord les appartemens. Ils sont moins magnifiques que ceux de Versailles mais meublés et par cela plus curieux. Le château est charmant au dehors et domine une très belle vue. N[ou]s voyons le Parc et le Jardin, c'est bien petit auprès de Versailles mais bien plus agréable à mon gré. Bonaparte s'y tenoit très souvent. Nous causons politique en n[ou]s promenant et n[ou]s n[ou]s livrons à la plus grande liberté d'opinions d[an]s un milieu tout plein d'estafiers tout au moins dévoués au pouvoir. En prenant des précautions on ne risque rien.

Le soir je vais à Tivoli [296], quelle Ile enchantée, quelle profusion de jeux, concerts, feux d'artifices, bals. Mais aussi que de filles. Journée coûteuse. — J'ai dîné chez Mr Maurice, M[adam]e Sarasin a beaucoup gagné p[ou]r la figure depuis son mariage. Son mari me paraît un brave et excellent homme. Mr Maurice ne me fait pas très bonne grâce.

[294] Cette expédition à Versailles a coûté à R. T. 13 francs 8 sols (BPU Ms. suppl. 1215. Livret de compte).

[295] Il s'agit de la lettre adressée par J. J. Rousseau à M. d'Offreville, dont le début est le suivant: « Montmorenci 4. 8bre 1761. La question que vous me proposez, Monsieur, dans votre lettre du 15. 7bre, est importante et grave: c'est de sa solution qu'il dépend de savoir s'il y a une morale démontrée ou s'il n'y en a point. » (Correspondance générale de J. J. Rousseau, par Théophile Dufour, Tome VI, Paris 1926, p. 222-228). Cette lettre avait été publiée dans « Amusements variés ou Mélanges de littérature en prose et en vers avec une lettre de J. J. Rousseau », par d'Offreville, écuyer portemanteau de Monsieur, frère du Roi, Lausanne et Paris 1780.

[296] Le Jardin de Tivoli, 20, rue Saint-Lazare/chaussée d'Antin, a été construit pour les plaisirs et aux frais du financier Boutin; il a été consacré à des fêtes et soirées brillantes. Le prix d'entrée était de 3 francs.

24. Rien d'intéressant, je donne 2 cartes à Duval p[our] Mr Cerclet, qui m'en remercie beaucoup.

25. Gay Lussac donne une bonne leçon sur l'électricité. Il commence à parler mieux et avec plus de précision. – Je reçois une lettre de Charles [297] qui me donne à penser sur l'article de Mr Chenevière. – J'ai écrit à mes parens [298].

26. Je commence à faire mes paquets pour déménager, Maurice fait les siens. Je vois approcher avec bien de la tristesse le départ de cet excellent ami qui tous les jours est plus aimable et plus précieux. Je reçois encore une lettre [299]. Je vais chez Arnoux [300] commander un habit pour Papa.

27. Mauvaise journée. Maurice part. Nous allons en corps l'accompagner, la vue de la diligence qui emmène mon camarade me jette d[an]s une grande émotion à laquelle succède le noir en pensant que je vais bientôt en faire autant sans savoir si j'ai gagné q[uel]que chose ici, je finis par de bonnes résolutions. J'ai écrit un mot à Papa [301].

28. Je travaille bien et avec profit dans mon nouveau logement [302], je sens qu'ici commence un vrai moment d'énergie pour moi, je veux donner un bon coup de collier. Je suis bien quand je parviens à m'occuper sérieusement et sans laisser aborder les idées noires. Le soir nous allons d[an]s une maison de jeux. J'y vois Weber fils [303] qui bâille ferme, Dupan de Morillon [304] qui dit des bêtises et force gens qui se ruinent.

29. Je vais aux leçons, je prends celle d'Arago sans profit parce que j'arrive touj[ours] trop tard. Gay Lussac donne une bonne leçon sur les électricités par influence. Je vais le soir avec Pascalis voir la 1è[re] représentation des Voitures

[297] Cette lettre de Charles Sayous ne figure pas à la BPU.

[298] Cette lettre ne figure pas à la BPU, mais il existe une lettre de R. T. à Ninette (Ms suppl. 441, folio 18) qui peut être datée des lundi 24 et mardi 25 par les indications qu'elle contient (« Hier nous avons été visiter le Château de Saint-Cloud ».

[299] BPU Ms suppl. 1642. Lettre d'Adam Töpffer, 20 avril 1820. Folio 70.

[300] Arnoux, tailleur, 40, rue de Richelieu.

[301] Cette indication permet de dater du 27 avril 1820 le billet non daté qui figure dans les lettres de Paris 1820 dans le dossier de la BPU (Ms. suppl. 1639. Folio 89). Il ne porte pas de cachet postal, R. T. l'ayant confié à Maurice.

[302] R. T., qui habitait depuis décembre 1819 à l'Hôtel de France, 5, rue de Beaune, a déménagé à l'Hôtel de Bretagne, 54, rue Saint-André-des-Arts, où il occupe la chambre contiguë à celle de Pascalis (cf. lettre à sa mère du 2 mai 1820, note 308 ci-dessous).

[303] Peut-être s'agit-il de Jean-Jacques Weber (1790-1866), pasteur, président de la Bourse française de Genève de 1828 à 1845.

[304] Antoine-Charles Dupan (1792-?), auditeur, qui deviendra maire du Petit-Saconnex.

Versées [305], musique de Boueldieu, paroles de Dupaty. Les sifflets accompagnent la pièce depuis le milieu du 2d acte à cause de l'extrême et vraiment insolente platitude du poème. Mais on sépare la musique des paroles et son auteur est très applaudi. Elle me paraît bien meilleure que celle du Chaperon Rouge.

30. Dimanche soir je vais avec Duval et Pascalis dîner à la barrière du Mont Parnasse avec les bons bourgeois d[an]s une petite guinguette où il y a plus d'honnêtes gens que dans tous les restaurants du Palais Royal. De braves bourgeois y dépensent tranquillement leurs modiques profits en buvant une bouteille de plus qu'à l'ordinaire tout en mangeant q[uel]ques bribes de viande qu'ils ont apporté *(sic)* d[an]s du papier. Leur jouissance parfaite, leur goût et leur bonhomie qui contrastent si fort avec ce que nous avons vu depuis plusieurs mois à Paris nous enchantent, et nous font faire des réflexions philosophiques sur le bonheur, qui ne tendent pas à le placer beaucoup plus haut que dans cette classe. Nous allons voir danser, il y a des scènes charmantes. Le soir n[ou]s passons aux Montagnes suisses [306], bals, jeux et tout le tapage possible. En rentrant grand mal de cœur.

Mai 1er. Rien de neuf. Je travaille chez moi.

2d. Leçons de la C[om]tesse qui est toute *(sic)* effarée parce que le pain a renchéri, elle en accuse ce qu'elle nomme *le Comité Lafitte* [307], qui veut des révolutions pour égorger tous les Ultras. – J'ai écrit à mes parens [308].

3. Je reçois une lettre de Ninette [309] assez gaie. Maman n'est pas bien, cela me chagrine. Je visite le Cousin et travaille chez moi. Je suis toujours mieux d[an]s ma chambre. Illumination assez médiocre le soir à cause de l'anniversaire de la rentrée du Roi.

4. Leçon de la C[om]tesse. J'écris à Domergue et à Maurice [310].

[305] « Les Voitures versées », opéra-comique en deux actes par E.-M. Dupaty, musique de Boïeldieu, créé à l'Opéra-Comique le 29 avril 1820. Cet opéra avait été représenté en Russie pendant le séjour de Boïeldieu dans ce pays entre 1804 et 1810, et fut adapté ensuite à la scène de l'Opéra-Comique; Boïeldieu avait composé en 1818 « Le Petit Chaperon rouge ».

[306] Nous n'avons pu déterminer dans quel parc de Paris se trouvaient ces Montagnes suisses.

[307] Jacques Laffitte (1767-1844), financier et homme d'Etat français, fut gouverneur de la Banque de France. A partir de 1816, il ne cessa de siéger à la Chambre comme député de Paris dans les rangs de l'opposition. Dès le 30 mars 1820, un comité directeur, qui comprenait notamment Laffitte, est chargé de rassembler les fonds pour une souscription nationale en faveur des citoyens victimes de la loi sur la liberté individuelle.

[308] BPU Ms. suppl. 1639. Folio 73.

[309] BPU Ms. suppl. 1642. 29 avril 1820. Folio 244.

[310] Ces deux lettres ne figurent pas à la BPU.

5. Je suis bien noir, j'ai les yeux bien malades. Je fais visite chez Mr Maurice, je trouve sa femme et ses filles et des nouvelles de Maurice datées de Dole. Le soir à Tivoli, je m'extermine sur un vélocipède sans réussite. Discussion chez Duval entre Pascalis et Cerclet. Ce dernier avance qu'il n'a aucun doute sur notre anéantissement après la mort et trouve cette idée consolante. Pascalis tout en avouant qu'il manque complètement de preuves pour prouver le contraire cherche à lui faire voir qu'il ne peut là-dessus être que dans un état de doute manquant tout aussi bien que lui de preuves directes. –

6. Leçons; noir, travail, je suis bien le soir et me promène avec Pascalis. Rentrés chez nous, violente discussion sur mes maux de yeux. Pascalis soutient avec moi que j'ai des *corps* d[an]s les yeux parce que j'en donne les caractères; Senn, Soret,Duval soutiennent que ce sont des illusions. Nous nous retirons chacun d[an]s notre avis. – Je me décide d'après les conseils de ces MM. surt[ou]t de Pascalis à faire une suite d'observations exactes, et dont je prendrai note à mesure p[ou]r avoir q[uel]que chose à présenter à celui que je consulterai. Toutes les fois que je reviens sur cette matière, toute une carrière manquée, tant d'avantages détruits, tant d'espérances anéanties, tant de soucis et d'inquiétudes sur mon sort qui ne peut devenir bien beau, enfin tant de regrets viennent m'assaillir que j'en suis accablé *.

7. Dimanche très pluvieux. – Nous partons à une heure pour Versailles. Route agréable. Mauvais dîner. Nous voyons jouer les eaux. C'est un assez beau spectacle au moment où elles commencent à jouer mais qui ennuie très vite. Les jets d'eau sont ce qui fait le plus d'effet. Les masses de jets horizonttaux *(sic)* ou en arc, partant des différentes figures de bronze qui sont d[an]s les bassins, manquent de régularité et forment des masses peu agréables. Il n'y a d'ailleurs qu'un seul point de vue.

8. Longue journée pluvieuse et ennuyeuse. Nous continuons nos dîners et promenades avec Pascalis avec lequel je trouve toujours plus de plaisir.

9. Lettre de Maurice [311] qui me fait le plus grand plaisir elle est datée du 4. jour même où je lui ai écrit. J'écris à mon père [312].

10. Je reçois une lettre très drôle de Papa [313]. Je travaille assez courageusement. Le soir nous causons avec Pascalis qui me donne de bons conseils et qui me **

* [Rayé] ai le cœur gros.
** Un mot illisible.
[311] BPU Ms. suppl. 1645. 4 mai 1820. Folio 209.
[312] BPU Ms. suppl. 1639. Folio 75.
[313] BPU Ms. suppl. 1642. 5 mai 1820. Folio 72.

en pied chez Mr C. [314] –... J'étois noir je reviens assez bien. – Nous faisons une convention p[ou]r n[ou]s lever de bonne heure, 5 sols d'amende, à 6 h[eures] – 10 à 7, 20 à 8. –

11. Leçon chez la C[om]tesse. Mr S[ain]t Blancart [315] la prend avec elle, c'est un vieux ultra, entêté de tous les préjugés de sa caste, ignorant, et au surplus bon diable. Ces gens là ne sont occupés qu'à monter à cheval, bien manger, aller à la Cour et ne laissent pas de se croire les hommes les plus utiles à la Nation et s[an]s lesquels elle ne cheminerait pas un instant. – Nous dînons à la Barrière du Maine d[an]s une guinguette.

12. Leçons – noir, rien de neuf.

13. Je cesse d'aller à Arago qui nous décrit les instrumens d'astronomie, je crois mieux employer mon tems en retournant travailler chez moi. Promenade avec Duval.

14. J'écris à Maman [316]. Je lui communique mon idée au sujet de un ou 2 petits garçons d[on]t je pourrais me charger chez moi, sans préjudice à mes leçons et je lui en développe les avantages, sauf d'abandonner ce projet s'il est inpraticable *(sic)*.

15. Leçons. Je vais chez M. Maurice le soir. La famille Monod y vient, on y cause un peu, on s'y ennuye beaucoup. Je leur communique la lettre de Maurice qui leur fait plaisir.

16. Je continue à être noir. C'est l'effet du retour qui s'approche. Mon amour propre souffre beaucoup de la Comparaison de mon état futur avec mon état passé à Genève. Toute illusion cesse, adieu idées de réputation, de talens, de gloire même. Tout cela s'est enfui et ne laisse presque rien pour me consoler.

17. Je ne puis rien faire. J'entame le roman du Moine [317], quelle peinture vraie, et effrayante de la passion chez Mathilde, quelle position terrible que celle du Moine. Je suis obligé de finir vite le roman pour qu'il me détourne moins. Je reçois une lettre de Maman. Elle m'apprend un mariage de T [318], qui est singulier.

18. Travail chez moi. Leçon de la C[om]tesse.

[314] Nous ne savons de qui il s'agit.
[315] Nous n'avons pu identifier ce personnage.
[316] BPU Ms. suppl. 1639. Folio 77.
[317] « Le Moine », roman par Matthew Gregory Lewis (1773-?), paru en1795 en trois volumes.
[318] BPU Ms. suppl. 1642. 11 mai 1820. Folio 74. Il s'agit du mariage de Charles Trembley.

19. Rien de neuf.

20. Duval est décidé à partir Jeudi prochain. Grande peine pour nous tous.

21. Je communie à l'Oratoire. Mauvais sermon de Munier, bien mal débité. J'écris à mes parens [319]. Le soir Montagnes de Beaujon [320], je m'ennuye et suis noir c[omme] à l'ordinaire.

22. Je travaille assez courageusement et j'employe bien ma journée, j'écris à Maurice [321] le soir.

23. Id. rien de nouveau.

24. N[ou]s n[ou]s préparons à emballer Duval le lendemain. N[ou]s dînons avec lui. Grande discussion p[ou]r savoir si on peut établir a priori que les miracles sont une mauvaise preuve de la div[ini]té de la Relig[ion] et si on peut les rejeter s[ans] examen. La question me semble résolue d[an]s ce sens, c['est] à d[ire] qu'il faut examen. –

25. N[ou]s emballons Duval. Je trouve avec plaisir Kell [322] à la diligence, Mr Peyraud [323] part avec eux il s'est affublé d'un sarr[eau?] de toile bleue qui étonne bien Mr Maurice à qui il se présente. N[ou]s n[ou]s séparons de Duval avec bien de la peine. Je l'ai chargé d'une lettre p[ou]r Papa, une p[ou]r Aimé et p[ou]r Maurice [324], plus l'habit de Papa.

26. Lettre de Maman [325] qui me fait plaisir. Je travaille bien. –

[319] Cette lettre ne figure pas à la BPU.

[320] Les Montagnes de Beaujon, ou Montagnes françaises, étaient situées dans le Jardin Beaujon, avenue de l'Etoile. *L'Indicateur des spectacles de Paris*, 1820-1821, en donne la description suivante: « La beauté du site, l'étendue et l'agréable distribution du jardin, la variété des jeux, le magnifique point de vue du Belvédère d'où l'on découvre à l'œil nu tout le panorama de la capitale et des environs, le nouveau terre-plein disposé pour les danses, la richesse des bâtiments construits pour le café, le restaurant et le salon de concert, les divers théâtres, tout y semble réuni pour intéresser la curiosité du public et varier ses plaisirs. » Le prix d'entrée était de 2 francs.

[321] Cette lettre ne figure pas à la BPU.

[322] Il s'agit probablement d'un Keill, mentionné dans le Journal de Munier, mais dont nous ne savons rien.

[323] Nous ne savons de qui il s'agit.

[324] BPU Ms. suppl. 1639. Folio 75. Les lettres à Aimé et Maurice ne figurent pas à la BPU.

[325] Cette lettre ne figure pas à la BPU.

27. Mr Galine [326] est à Paris, j'y porte *(sic)* ma carte s[an]s le trouver. Je vais le soir à l'Odéon aux frais de Chauvet [327]. Bonne pièce. Les Comédiens [328], v[oir] supra.

28. Chauvet, Senn, De la Planche [329] passent la matinée chez moi. La vue de mes amis qui ont réussi et qui cheminent bien me cause touj[ours] un sentiment de noir en me reportant sur moi même et comparant ma situation à la leur. O fortune. Nous dînons hors de la Barrière. Discussion. Les processions d[an]s les villes et routes publiques s[on]t-elles contraires à la lib[erté] des cultes consacrée par la Charte? Oui, puisque les assistans protestans ou autres sont contrains *(sic)* de s'humilier dev[an]t les processions, puisqu'elles gènent la libre circulation. – Pourrait-on les abolir? Le Gouvernement en a le droit si la majorité de la Nation est de cet avis, et probablement c'est le cas en France. – Il peut d'ailleurs ordonner quelles *(sic)* se fassent d[an]s des endroits destinés à cela et qui seront une propriété des Eglises, etc, etc.

29. Je travaille avec courage. Excellente leçon de Daunou. Je commence à rédiger d'après son cours une table Chronologie p[ou]r la Grèce. Je vais voir le Cousin et sa femme [330] qui part demain p[ou]r un voyage de 2 mois – La Cousine est une singulière femme, avec toute son habitude du monde elle fait à tout moment des cacades. Elle passe p[ou]r avoir beaucoup de tact, elle est certainement très fine, cependant je trouve qu'elle n'entend rien à dire les choses à propos. D'où cela vient-il, son tact n'est-il applicable qu'à une certaine classe du monde, à certaines gens?

30. Rien de neuf. Leçon de Gay-Lussac d[an]s l'obscurité. Tems détestable.

31. Je reçois une lettre de Maman [331], du nouveau sur le mariage d'Adèle [332] qui m'étonne beaucoup. La voilà Baronne, je fais mille vœux pour son bonheur, mais j'ai toujours la crainte que les Massot ne se soient engoués trop tôt. Il faut attendre.

[326] Abraham-Pierre GALLINE (1772-1847), consul de Suisse à Lyon, directeur des Messageries.

[327] Henri-David CHAUVET (1799-1854).

[328] R. T. se réfère à sa soirée du 17 mars 1820 (cf. note 223).

[329] Benjamin DE LA PLANCHE (1800-1841) fit ses études à l'Ecole polytechnique de Paris. Devenu mathématicien, il professa à Saint-Etienne et à Genève, où il occupa la chaire de chimie à l'Académie. Député au Conseil représentatif et au Grand Conseil.

[330] La femme de Salomon Counis (note 59) était née Elisabeth HARMAND; elle avait été dame de compagnie d'Elisa Bacciocchi-Bonaparte à Florence.

[321] BPU Ms. suppl. 1642. 25 mai 1820. Folio 76.

[332] Andrienne-Françoise Massot (voir note 67) épousera le 14 octobre 1820 Jean-Jacques, fils du baron suédois Louis de GEER.

Juin. 1. J'écris à Maman et lui envoie des échantillons [333]. Pluie et orage tout le jour. N[ou]s allons voir Mr. Cerclet le soir. – Amendement de C. Jordan rejeté [334], et grande agitation de la Chambre.

2. Je reçois une lettre de Maurice [335] avec qui nous n[ou]s sommes encore croisés, il me donne des détails sur ce qu'il fait – Lettre de Trembley [336], insignifiante, mais qui est une marque d'attention. Je fais visite le soir à la famille Maurice. Je trouve la mère, fille cad[ett]e et M[onsieu]r. Charmante petite soirée. Je suis reçu à merveille. Le M[onsieu]r est curieux comme dix pets. – Il m'étonne beaucoup en me disant qu'il ne feroit pas un pas p[ou]r aller à la C[hambre] des Députés. Le bruit, dit-il, est insupportable, les discours improvisés sans liaison, j'aime mieux le journal. – Oh! Mr Maurice, oh oh.

3. Après mes leçons je vais le soir voir la sortie de la Chambre des Députés. J'y vois le spectacle le plus dégoûtant, plusieurs personnes assommées par une troupe de forcenés, au cri de Vive le Roi et qui profèrent les injures les plus exécrables, le tout sous les yeux de la Gendarmerie qui n'arrête pas un seul de ces furieux. On tue un jeune homme sur la place du Carrousel. J'entends les officiers des dragons inviter les soldats à tuer. C'est une scène affreuse [337].

4. Les événements d'hier sont faussés d[an]s tous les journaux par la censure. On a refusé au père du jeune homme tué de se justifier des calomnies répandues sur le compte de son fils. Grande agitation d[an]s les esprits. J'écris à Domergue [338] une lettre modérée, je ne sais si elle parviendra. – Nous dînons chez Pourcher [339]. Je manque les leçons de la C[om]tesse depuis hier. Je reçois une lettre de Papa [340].

[333] BPU Ms. suppl. 1639. Cette lettre est datée du 31 mai 1820. Folio 82. Dans sa lettre du 11 mai 1820, Mme Töpffer écrivait à son fils: « L'on m'a dit que les étoffes de soie était *(sic)* infiniment meilleur marché à Paris qu'à Genève, je voudrai *(sic)* bien que tu prie *(sic)* ma cousine d'avoir la bonté de m'envoyer par ton moyen quelques échantillons de ce qu'il y a de joli pour robes et d'avoir la bonté de joindre les prix. Je voudrai *(sic)* proffiter *(sic)* pendant que tu es encore à Paris de nous faire venir une robe à chacune si vraiment les prix sont bien différens... »

[334] Camille JORDAN (1771-1821), écrivain et homme politique français, d'abord royaliste, député de l'Ain depuis 1816, passa dans l'opposition après l'assassinat du duc de Berry. L'amendement proposé par Jordan au projet de loi électorale, qui avait pour but de restreindre le droit de suffrage, risquait de concilier la gauche et le centre et de compromettre le projet ministériel.

[335] BPU Ms. suppl. 1645. 28 mai 1820. Folio 211.

[336] Cette lettre ne figure pas à la BPU.

[337] Les rixes commencèrent lorsque la foule apprit que l'article premier du projet ministériel sur la loi électorale venait d'être voté. Le jeune homme tué dont parle R. T. était un élève de l'Ecole de droit, nommé Lallemand.

[338] BPU Ms. suppl. 1650. N° 15. Cette lettre contient un récit de R. T. sur les événements du 3 juin plus détaillé que celui qui figure ci-dessus.

[339] POURCHET, restaurateur, 8, rue des Vieux-Augustins.

[340] BPU Ms. suppl. 1642. 30 mai 1819 (*sic* pour 1820 comme l'indique le cachet postal et le prouve le contenu de la lettre). Folio 18.

5. Après les leçons, je vais voir ce qui se passe auprès de la Chambre. Une partie de la population de Paris est rassemblée sur la place Louis XV [341] et pousse d[an]s le plus grand calme les cris mille fois répétés de vive la Charte. – Tous les Députés traversent au milieu de ce concert de voix. La place est couverte de troupes. Tout à coup un détachement de Dragons arrive sur la place, s'arrête un instant puis fond subitement et sans avertissement sur la foule, au grand galop et sabrant à droite et à gauche. Je me jette sur un monceau de gens de tout sexe, éperdus comme moi et je me sens repasser les épaules avec un rude coup de plat de sabre. Je fais ma prière et cepend[an]t suis quitte p[ou]r la peur. Nombre de gens sont écrasés par les chevaux, je me promets à titre d'Etranger de ne plus voir les affaires de si près.

6. Tous ces troubles politiques nous montent la tête et n[ou]s empêchent de travailler. J'écris à M[adam]e Massot [342], j'écris à Maman [343] pour rassurer mes parens. Les séances de la Chambre me satisfont parfait[emen]t elles sont le seul moyen de faire connaître la vérité aux Départemens que l'on abuse. – Quel triste spectacle que la France depuis que l'on a remis en question les intérêts les plus chers, comme tout prospéroit à notre arrivée et comme maintenant tout est bouleversé. Indigne Ministère!

7. Je reçois la visite de Charles Galline[344], toujours le même bon diable – Je vais voir passer Louvel [345] sa figure n'est pas s[an]s expression, il a l'air assez ferme et regarde la foule d'un air très curieux. Je vais de là rassurer la C[om]tesse qui me croit parmi les *factieux*, les *révoltés*. Elle cale... Les troupes continuent à sabrer d[an]s le Fauxbourg *(sic)* S[ain]t Denis.

8. Je travaille chez moi; je fais emplette de 2 ou 3 liv[res], j'aurais grand besoin d'en acheter encore d'autres. Je suis noir de tens *(sic)* à autre.

9. Lettre de chez moi [346] qui me fait plaisir. Leçon de Daunou faite en habile homme, il passe en revue t[ou]te l'histoire grecque et me fait le plus grand plaisir.

10. Je suis bien, je travaille bien jusqu'au soir. (Propos de Mr Maurice qui m'est rapporté qui suffit p[ou]r me plonger d[an]s le noir profondément). Je vais chez la

[341] Actuellement place de la Concorde.
[342] Cette lettre ne figure pas à la BPU.
[343] BPU Ms. suppl. 1639. Folio 84.
[344] Antoine-Charles Galline (1803-1832), vice-consul de Suisse à Lyon.
[345] Louis-Pierre Louvel (1783-1820), ouvrier sellier, assassin du duc de Berry.
[346] Peut-être s'agit-il de la lettre de sa sœur Ninette du 2 juin 1820 (BPU Ms. suppl. 1642. Folio 249).

C[om]tesse et de là chez Galline que je ne trouve pas. Noir. noir. noir. – N[ou]s av[on]s dîné hier chez Mr. Maurice.

11. J'écris à mes parens [347].

* * *

Ici s'achève le manuscrit de Rodolphe Töpffer. Il séjournera à Paris encore jusqu'à la fin du mois de juin ; accompagné de Pascalis, il fera le voyage du retour à Genève où il arrivera dans les premiers jours du mois de juillet 1820.

Dans l'avant-dernière lettre qu'il adresse de Paris à ses parents (BPU Ms. 1639. Samedi 24 juin 1820. Folio 85), Rodolphe résume son séjour dans la capitale française :

« Du reste Paris commence à me peser beaucoup. Il me laissera de bien agréables souvenirs, mais ils s'arrêteront au mois de juin, car j'ai été bien préoccupé tout ce mois. J'ai fait un voyage que je ne referai peut-être pas, j'ai assez bien vu tout ce qu'il y a à voir, et ai assisté à une des époques politiques les plus intéressantes quoique d'une issue si malheureuse. J'ai aussi connu les Français de manière à m'intéresser beaucoup à eux, même depuis chez moi, et me suis dépouillé de nombreux préjugés.

» Quant au physique je n'ai rien perdu ici, je crois que je m'en irai lesté de q[uel]ques livres de plus.

» Quant aux connaissances je me suis mis en état d'en acquérir.

» Quant au moral, je crois y avoir gagné. Je présume que les rapports que j'ai eus avec ces Messieurs y ont contribué autant que les exemples que j'ai eus sous les yeux, mais mes principes sont plus solidement établis qu'au moment où je suis parti. Le moment où on dépouille les préjugés est le plus terrible et tout chancèle *(sic)* jusqu'à ce qu'on ait mis q[uel]que chose à la place. »

[347] Cette lettre ne figure pas à la BPU.

LISTE DES OUVRAGES CONSULTÉS

Almanach du commerce de Paris. Années 1819 et 1820, Paris.

Daniel BAUD-BOVY, *Les caricatures d'Adam Töpffer et la Restauration genevoise*, Genève, 1917.

E. BENEZIT, *Dictionnaire critique et documentaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs de tous les temps et de tous les pays*. Nouv. éd. Paris, 1948-1955.

Biographie universelle (Michaud) ancienne et moderne. Nouv. éd. Paris, 1843-1865.

Auguste BLONDEL, *Rodolphe Töpffer, l'écrivain, l'artiste et l'homme*. Avec la collaboration de Paul Mirabaud. Paris, 1886.

Georges CAIN, *Anciens théâtres de Paris*. Paris, 1906.

Victor CHAMPIER et G. Roger SANDOZ, *Le Palais-Royal d'après des documents inédits (1629-1900)*, Paris, 1900.

Paul CHAPONNIÈRE, *Notre Töpffer*, Lausanne, 1930.

Pierre COURTHION, *Genève ou le portrait des Töpffer*, Paris, 1936.

Albert CREMIEUX, *La censure en 1820 et 1821*, Paris, 1912.

V. DARTHENAY, *Les acteurs et les actrices de Paris*, Paris, 1853.

Dictionary of national biography. Ed. by Leslie Stephen and Sidney Lee. London, 1885-1900.

Dictionnaire géographique et administratif de la France, publ. sous la direction de Paul Joanne, Paris, 1890-1905.

Dictionnaire historique et biographique de la Suisse, Neuchâtel, 1921-1934.

Dr P.-L. DUNANT, *Notice sur la carrière médicale du Dr Louis Senn de Genève*, Lausanne, 1873.

Louis FAVRE, *Le Luxembourg, 1300-1882*, Paris, 1882.

François FOSCA, *Paris mon village : Histoire des cafés de Paris*, Paris, 1934.

Victor FOURNEL, *Le vieux Paris, fêtes, jeux et spectacles*, Tours, 1887.

Jacques Augustin GALIFFE, *Notices généalogiques sur les familles genevoises...*, Genève, 1829-1895.

Jean GRAVEN, *Pellegrino Rossi*, Genève, 1949.

Jacques HILLAIRET, *Dictionnaire historique des rues de Paris*, Paris, 1963.

Histoire de Genève. Publiée par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, t. II : *De 1798 à 1931*, Genève, 1956.

Indicateur général des spectacles de Paris. 1819/1820 et 1820/1821.

Aug. KERATRY, *Documens nécessaires pour l'intelligence de l'histoire de France en 1820*, Paris, 1820.

Nouveau Larousse illustré, Paris, 1897-1907.

Félix et Louis LAZARE, *Dictionnaire administratif et historique des rues et monuments de Paris*. 2e éd. Paris, 1855.

Charles LÈDRE, *La presse à l'assaut de la monarchie, 1815-1848*, Paris, 1960.

Le Livre du Recteur de l'Académie de Genève, 1559-1878, publié sous la direction de S. Stelling-Michaud, t. I, Genève, 1959, t. II, Genève, 1966.

Henry LYONNET, *Histoire du théâtre : Dictionnaire des comédiens français*, Genève, 1902-1912.

Jean MARTIN, *Etienne Dumont, 1759-1829*, Neuchâtel, 1942.

Albert de MONTET, *Dictionnaire biographique des Genevois et des Vaudois*, Lausanne, 1877-1878.

Ernest NAEF, *Salomon-Guillaume Counis, 1785-1859*, Lausanne, 1935.

Nos Anciens et leurs œuvres, Genève, 1901-1920.

Recueils Le Fort.

Abbé Pierre-Maxime RELAVE, *Rodolphe Töpffer. Biographie et extraits*, Lyon, 1899.

F. ROSSIGNOL, *Notice sur Jacques Julien Dubochet*, Paris, 1868.

SAINTE-BEUVE, *Correspondance générale*, recueillie, classée et annotée par Jean-Bonnerot, t. III-V, Paris, 1935...

Jean SAVANT, *Les amours de Napoléon*, Paris, 1956.

Schweizerisches Künstler-Lexicon. Dictionnaire des artistes suisses, Frauenfeld, 1905-1917.

Louis SORDET, Dictionnaire des familles genevoises. Mss. AEG.

Lady Hester STANHOPE, *Memoirs as related by herself in conversations with her physician*, London, 1845.

J. Tripier Le Franc, *Histoire de la vie et de la mort du baron Gros, le grand peintre*, Paris, 1880.

M.-L. Veron, Paris en 1860. *Les théâtres de Paris depuis 1806 jusqu'en 1860*, Paris, 1860.

Georges Weill, *L'éveil des nationalités et le mouvement libéral, 1815-1848*. Paris, 1930. (Peuples et civilisations t. XV.)

Charles Beaumont Wicks, *The Parisian stage, alphabetical indexes of plays and authors. Part 1 : 1800-1815. Part 2 : 1816-1830*. Alabama, 1950-1953. (*Univ. of Alabama studies*, 6-8.)

INDEX DES PERSONNAGES

(avec indication de la page où leur nom figure pour la première fois)

Aimé : 267
Ampère (André-Marie) : 279
André (Dominique) : 269
Andrieux (François-Guillaume-Jean-Stanislas) : 254
Arago (Dominique-François) : 257
Arlaud (Louis-Ami) : 290
Arnoux : 303

Bacle (Joseph-Auguste) : 254
Belot : 286
Bentham (Jeremy) : 298
Bernardin de Saint-Pierre (Jacques-Henri) : 279
Berry (Charles, duc de) : 278
Bignon (Louis-Pierre-Edouard) : 287
Biot (Jean-Baptiste) : 254
Boieldieu (François-Adrien) : 304
Boin (Pierre) : 281
Boissieu (Jean-Jacques) : 289
Boissonade (Jean-François) : 255
Bonnemaison (Féréol) : 269
Bonnet (Charles) : 293
Boulanger (Marie-Julie Halligner) : 293
Bourrit (Louis-Charles-Théodore) : 256
Bouvier (Pierre-Louis) : 264
Boyer (baron Alexis) : 266
Brouwer (Adriaen) : 286
Burnouf (Jean-Louis) : 269

Cerclet (A.) : 281
Chateauvieux : 276
Chauvet (Henri-David) : 308
Chenevière (Jean-Jacques-Caton) : 272
Cimarosa (Domenico) : 257
Constant (Benjamin) : 295
Counis (Elisa) : 252
Counis (Salomon-Guillaume) : 260
Courvoisier (Jean-Joseph-Antoine) : 295
Coutau (André-Elisée) : 256
Curtat (Louis-Auguste) : 297
Cuvier (baron Georges) : 294

Danet (Pierre) : 270
Dapples (Sylvius) : 281
Daunou (Pierre-Claude-François) : 254
David (Jacques-Louis) : 274
Debilly : 257
Dejuine (François-Louis) : 291
De la Planche (Benjamin) : 308
De la Rue (Hippolyte) : 266
Delavigne (Casimir) : 290
Delpuech (André) : 255
Delpuech (François) : 255
Desains (Charles-Porphyre-Alexandre) : 253
Desmousseaux (Félicité Auguste Saillot dit) : 271
Diedey : 276
Domergue : 264
Dubochet (Jacques-Julien) : 277
Dubochet (Jean-François-David) : 275
Dubochet (Marianne-Julie-Nanci) : 275
Dubochet (Suzanne-Esther) : 275
Dubochet (Suzanne-Marguerite née Blanc) : 275
Dubochet (Vincent) : 277
Duby (J.) : 298
Duby (Jean-Louis) : 298
Duchesnois (Catherine-Joséphine Rafin dite) : 271
Du Jardin (Karel) : 289
Dumont (Pierre-Etienne-Louis) : 258
Dupan (Antoine-Charles) : 303
Dupaty (E.-M.) : 304
Dupin (baron François-Pierre-Charles) : 293
Dutilleul : 257
Duval (Alexandre Pineux-Duval) : 262
Duval (Jacob-David) : 254
Duval (Jacob-Louis) : 252
Duval (Jean-François-André) : 254
Duvillard (Antoine) : 279
Duvillard (Philippe) : 263

Engelmann (Godefroy) : 258

Fazy : 294
Feinaigle (Grégoire de) : 272
Foy (général Maximilien-Sébastien) : 295
Franconi (Elisa) : 298

Galline (Abraham-Pierre) : 308
Galline (Antoine-Charles) : 310
Garcia (Manuel del Popolo Vicente) : 284
Gay Lussac (Joseph) : 299
Girod (Gédéon de) : 281
Girod (Jacques B.) : 256
Girod (Pierre de) : 281
Girodet Trioson (Anne-Louis Girodet de Roussy dit) : 300
Giroux (Alphonse) : 286
Gontier (Grégoire) : 264
Goyen (Jean-Joseph van) : 286
Gros, famille : 253
Gros (baron Jean-Antoine) : 284
Guérin (Jean-Baptiste) voir Paulin Guérin
Guérin (baron Pierre-Narcisse) : 269

Habeneck (François-Antoine) : 296
Hagermann : 272
Hentsch & Cie : 256

HUMBERT (Jean-Pierre-Louis): 275
HUMBOLDT (Alexander von): 297

JAUBERT (Pierre-Amédée-Emilien-Probe): 291
JOLY: 262
JORDAN (Camille): 309
JOUVENET (Jean): 265

KEILL: 307

LAFEUR: 291
LAFFITTE (Jacques): 304
LAFON (Pierre): 272
LAFONT (Charles-Philippe): 296
LA HARPE (Jean-François de): 268
LANGLÈS (Louis-Mathieu): 289
LAPLACE (marquis Pierre-Simon de): 254
LE BRUN (Charles): 265
LEBRUN (Pierre-Antoine): 285
LEGENDRE (Adrien-Marie): 297
LE SUEUR (Eustache): 265
LETHIÈRE (Guillaume Guillon dit): 275
LLORENTE (Antonio): 291
LOUVEL (Louis-Pierre): 310

MAINVIELLE-FODOR (Joséphine): 255
MALTE-BRUN (Conrad): 291
MANGET (Jacques-Louis): 263
MANUEL (Jacques-Antoine): 295
MARS (Anne Boutet dite): 262
MARTIN (Jean-Blaise): 292
MARTINE: 288
MASSIEU (Jean): 300
MASSOT (Andrienne-Françoise): 262
MASSOT (Firmin): 262
MAUNOIR (Jean-Pierre): 266
MAURICE (Anne-Marie-Isaline née Diodati): 259
MAURICE (Anne-Marie-Isaline femme de Jean-Louis Sarasin): 283
MAURICE (Elisabeth): 283
MAURICE (Jean-Frédéric-Théodore): 253
MAURICE (Pierre-André-Georges-Pyrame): 253
MAURICE (Valérie): 283
MELLY (Jeanne-Charlotte): 281
MERCIER (François): 276
MERVILLE (Pierre-François Camus dit): 290
MERYON (Charles-Lewis): 262
MESTADIER (Jacques): 260
MONOD (Jean): 279
MORE: 269
MUNIER (David-François): 258
MUNIER (Jacob-Maurice): 266

NAPOLÉON: 276
NECKER DE SAUSSURE (Albertine): 263
NICOLLET (Joseph-Nicolas): 291

ODIER (Gabriel): 266
OMMEGANCK (Balthasar-Paul): 288
OSEL (Miss): 283
OURCHES (comtesse d'): 252

PAËR (Ferdinando): 257
PALISOT de BEAUVOIS (baron Ambroise-Marie François-Joseph): 294
PARADOL (Anne-Catherine-Lucinde): 272
PASCALIS (Abraham-François): 252
PASQUIER (duc Etienne-Denis): 295
PASTEUR (Mme): 283
PATRY (Alexandre-Henri): 297
PAULIN GUÉRIN (Jean-Baptiste Paulin dit): 267
PELLAPRA (Françoise-Marie): 276
PELLEGRINI (Felice): 257
PERCY (baron Pierre-François): 294
PERRIN: 264
PEYRAUD: 307
PICTET DE ROCHEMONT (Charles): 263
PIERROT (Jules-Amable): 276
POLYCHRONIADES: 269
PONCHARD (Jean-Frédéric-Auguste): 293
POTIER (Charles): 259
POTTER (Paul): 269
POUILLET (Claude-Servais-Mathias): 272

ROCHETTE (Désiré-Raoul): 256
ROMILLY (Jeanne-Louise-Amélie): 258
RONZI DE BEGNIS (Joséphine): 255
ROSSI (Pellegrino-Louis-Edouard): 281
ROUSSEAU (Jean-Jacques): 256
RUBENS (Peter-Paul): 269
RYCKAERT (David): 286

SAINT-BLANCART: 306
SALADIN (Guillaume dit William): 285
SAYOUS (Charles): 259
SÉNÈQUE: 279
SENN (François-Louis): 252
SICARD (abbé Roch-Ambroise Cucurron dit): 299
SIMOND (Louis): 300
SORET (Frédéric-Jacob): 252
SORET (de Marseille): 256
STAËL (Germaine de): 258
STAPFER (Philippe-Albert): 279

TALMA (François-Joseph): 270
TENIERS (David): 269
THUROT (Jean-François): 274
TÖPFFER (Adam-Wolfgang): 253
TÖPFFER (Jeanne-Antoinette née Counis): 253
TÖPFFER (Ninette): 258
TREMBLEY (Pierre-Charles): 267
TULOU (Jean-Louis): 296

VAUCHER (Samuel): 265
VEILLARD (Louis): 275
VÉRONÈSE (Paolo Caliari dit): 265
VILMORIN: 281
VOLTAIRE: 277

WALNER: 271
WEBER (Jacques-François-Abraham): 270
WEBER (Jean-Jacques): 303
WENZEL (Jacob de): 266

XÉNOPHON: 274